





Mémoire de Master 2

Bande dessinée : édition, théorie, critique

Université Bordeaux Montaigne

« Une enfance rêvée » : fonction, esthétique et idéologie de la bande dessinée dans le magazine

J'aime lire



Jeanne Remy

Sous la direction de Nicolas Labarre

Année 2024-2025

Table des matières

RESUME.....	5
REMERCIEMENTS	6
INTRODUCTION.....	7
PREMIERE PARTIE : <i>J'AIME LIRE</i> ET LA BANDE DESSINEE	12
I.1. Présentation générale du magazine : contexte.....	13
I.1.a. Bayard Presse et la naissance de <i>J'aime lire</i>	13
I.1.b. Public cible et diffusion	17
I.1.c. Format et contenus du magazine	20
I.2. Place et fonction de la bande dessinée	26
I.2.a. Présentation succincte des séries, évolution du nombre de séries par numéro/ nombre de pages de bande dessinée par numéro, positionnement.....	27
I.2.b. Les suppléments de <i>Bonnemine</i> , articles et rubriques sur la bande dessinée	32
I.2.c. Paratexte des séries et merchandising	35
I.2.d. Utilisation annexe de la bande dessinée : phylactères, jeux, et publicités.....	38
DEUXIEME PARTIE : SERIALITE ET FIDELISATION	43
II.1. Les séries de bande dessinée <i>J'aime lire</i> : une esthétique commune	45
II.1.a. La forme courte à très courte : de la contrainte éditoriale à l'établissement d'une norme sérielle	45
II.1.b. Mises en page communes.....	48
II.1.c. Procédés esthétiques précis récurrents : gouttières et phylactères.....	52
II.2. Fidéliser le jeune lectorat	57
II.2.a. La sérialisation brute : séries ou épisodes à suivre d'un numéro à l'autre et marqueurs de temps.....	58
II.2.b. Fidéliser par l'humour	61
II.2.c. Courriers et concours : implication du lectorat dans l'univers des bandes dessinées	65
II.3. Héros et héroïnes : construction d'une image.....	69
II.3.a. De « A la bonne fourchette » à « Tom-Tom et Nana » : étude de cas	69
II.3.b. Les « héros » : introduction et développement d'une terminologie dans le paratexte	71
II.3.c. Des héros auxquels s'identifier ? Banalité des protagonistes et marqueurs de l'enfance..	73
TROISIEME PARTIE : UNE ENFANCE RÊVEE ?	76
III.1. Une esthétique de l'enfance.....	78
III.1.a. Lettrages et sémantique.....	78
III.1.b. Couleurs.....	82

III.1.c. Imaginaires d'enfants : étude de cas des scènes de rêves, cauchemars et projections	87
III.2. Relations sociales	91
III.2.a. Lieux et évènements sociaux : école, restaurant et cantine, voyages scolaires ou familiaux	91
III.2.b. Amitiés idéales	93
III.2.c. Politiques familiales loin du rêve : schémas familiaux, disputes et mécanismes de dominations.....	96
III.3. Une enfance représentative ? Idéologies dans la bande dessinée	101
III.3.a. Lieux d'habitation des « héros » : communes, logements et chambres	101
III.3.b. Classes sociales et revenus familiaux	107
III.3.c. Des idéologies affichées au sein des séries ?.....	109
CONCLUSION	115
BIBLIOGRAPHIE	120
ANNEXES	126

RESUME

Depuis son lancement en février 1977, le périodique *J'aime lire* comporte une section dédiée à la bande dessinée. Les séries qui y sont publiées (parmi les plus iconiques : « Tom-Tom et Nana », « Ariol », « Anatole Latuile ») se cristallisent autour de la représentation d'une enfance chahuteuse et débordante. Cette étude s'intéresse d'abord à la fonction de ces bandes dessinées au sein du périodique, puis à ce qui fonde l'esthétique et l'idéologie communes de ces séries. Magazine phare du catalogue de Bayard Jeunesse, *J'aime lire* s'inscrit dans un contexte de publication chrétien, qui vise le lectorat des premiers lecteurs. Se composant d'un roman, de quelques pages de jeux, d'une rubrique culturelle et de bandes dessinées, le périodique propose une formule complète à ses abonnés, dans laquelle la bande dessinée occupe un rôle de fidélisateur¹. L'esthétique partagée entre les différentes séries, accentuée par le contexte de publication au sein du périodique, l'humour intrinsèque des épisodes et les protagonistes phares des récits, contribue à faire de la bande dessinée un argument majeur de vente dans *J'aime lire*, et à construire l'image du périodique. Si les héros et héroïnes des séries semblent être créés à l'image de leur lectorat, l'esthétique des bandes dessinées elle-même semble être calquée sur une représentation onirique de l'enfance. Les récits n'en sont toutefois pas moins orientés, se construisant autour de relations sociales parfois dysfonctionnelles, et excluant de leur représentation une partie du lectorat du périodique.

¹ Ce néologisme est employé à de nombreuses reprises dans cette étude, faute d'un mot existant qui ait cette acception.

REMERCIEMENTS

Je remercie grandement mon directeur Nicolas Labarre, qui a su me conseiller et m'aiguiller avec beaucoup de justesse et de bienveillance tout au long de mes recherches. Merci à ma maman et ma tante, sans qui ce mémoire n'aurait jamais existé. Je remercie immensément José et Sandrine et les écoles municipales des Olmes et du Bois d'Oingt pour leurs généreux prêts. Merci à Blandine et Marin de m'avoir confié leur collection personnelle et à Juliette, pour m'avoir offert le numéro 1. Un grand merci aux personnes qui ont su me conseiller et contribuer à la relecture ce mémoire : mes cousines Alice et Juliette, mes ami·e·s Sarah, Maëva, Juliette, Lyne et Gabriel.

Merci enfin à Bernadette Després d'avoir peuplé nos lectures d'enfant de ces personnages hauts en couleur qui resteront à jamais dans nos mémoires et notre histoire.

INTRODUCTION

Le 20 novembre 2024, la France apprend le décès de Bernadette Després, la dessinatrice de la série iconique « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana »². Après avoir enfin obtenu une reconnaissance académique pour l'ensemble de son œuvre au festival d'Angoulême en 2019 avec un Fauve d'Honneur, 42 ans après la publication du premier numéro de *J'aime lire*, puis avoir été décorée de la Légion d'honneur en août 2021, Bernadette Després confiait avoir dessiné dans « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » son « enfance rêvée ».³ Une expression qui semble convenir à l'ensemble des séries de bande dessinée publiées dans le magazine *J'aime lire* : après « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana », ce sont « Ariol », « Anatole Latuile » et « La cantoche » qui occupent les dernières pages du périodiques et qui mettent en scène de joyeuses bandes d'enfants qui font des bêtises.

Malgré les millions de lecteurs du périodique depuis sa création en 1977 (1 628 000 lecteurs en 2018⁴), et le succès fulgurant de ses séries de bande dessinées sous différents formats, la reconnaissance de ces œuvres par le milieu de la bande dessinée et de l'influence qu'elles ont sur ce même milieu est laborieuse. Cela peut être dû à la difficulté du milieu critique et académique de se détacher des aprioris portés sur les œuvres issues d'une culture de masse, publiées dans un périodique pour enfants. Les scénaristes de « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » n'ont obtenu aucune distinction pour leur œuvre. Emmanuel Guibert est un auteur reconnu académiquement, mais davantage pour ses œuvres adultes que pour « Ariol ». Il a reçu en 2017 le Prix René Goscinny pour l'ensemble de son œuvre puis a obtenu le Grand Prix du festival d'Angoulême en 2020. Depuis le 11 janvier 2023, Emmanuel Guibert siège à l'Académie des Beaux-Arts. Les auteurs d'« Anatole Latuile », « Fripouille et Malicette », « Suzie et Godefroy », « Toto le super zéro » et « La cantoche » n'ont obtenu aucune distinction pour leurs œuvres publiées dans le périodique. Ce manque de reconnaissance interroge : alors

² Au cours de ce mémoire, la série sera désignée par « A la bonne fourchette » lorsque je me réfère uniquement à la période de 1977 à 1989 ; « Tom-Tom et Nana » lorsque je me réfère à la période de 1990 à 2012, et « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » lorsque je désigne l'ensemble de la série.

³ « “Tom-Tom et Nana” : “J’ai dessiné mon enfance rêvée” », Paris Match, 11 mai 2021, <https://www.parismatch.com/Culture/Livres/Tom-Tom-et-Nana-J-ai-dessine-mon-enfance-revee-1736903>.

⁴ « Junior Connect' 2018 - Jeunes et medias : une consommation toujours dynamique et diversifiée ! », Ipsos, 10 juillet 2018, <https://www.ipsos.com/fr-fr/junior-connect-2018-jeunes-et-medias-une-consommation-toujours-dynamique-et-diversifiee>.

que *J'aime lire* et les bandes dessinées en son sein connaissent un succès majeur, séduisant de nombreux lecteurs, enfants et adultes, le monde de la bande dessinée semble ignorer délibérément ces œuvres pour la jeunesse.

Dès 1981, les séries de bandes dessinées *J'aime lire* ont été publiées en albums. Avec la création de la collection BD Kids en 2011, les ventes en librairie des séries *J'aime lire* (« A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana », « Ariol », « Anatole Latuile », « La cantoche », « Toto le super zéro ») prospèrent. D'autres séries *J'aime lire* ont bénéficié d'une publication en albums : « Fripouille et Malicette » (cinq tomes chez Bayard jeunesse), « Suzie et Godefroy » (un tome chez Sarbacane) et « Rustine inventeuse » (un tome chez Balivernes éditions). « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » s'est vue adaptée à deux reprises en série animée (1997 et 1989). « Ariol » et « Anatole Latuile » disposent également de leurs dessins animés (depuis 2009 pour « Ariol », 2018 pour « Anatole Latuile »). La question de variété des supports de publication des séries *J'aime lire*, prépubliées en épisodes indépendants dans le périodique, présentes dans divers hors-séries (*J'aime les jeux*, *J'aime la BD*, *J'aime rire*), réassemblées en albums pour être vendues en librairie, puis adaptées en séries animées, peut constituer un sujet d'étude en soi. Le cas de « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » est particulièrement intéressant, puisqu'à ce jour, tous les épisodes de la série n'ont pas été publiés en album, et les choix de formation des albums-recueils autour de thèmes particuliers (épisodes de vacances dans *Les vacances infernales*, épisodes d'anniversaires, fêtes et Noël dans *Bonjour les cadeaux*, etc.) diffère des autres stratégies de publications des albums des séries *J'aime lire*. Ces interrogations, bien qu'extrêmement riches, et pertinentes en regard des questions d'idéologie et de fonction de la bande dessinée dans *J'aime lire*, m'ont paru difficiles à traiter dans cette étude. La collection d'albums constitue en elle-même un corpus considérable, dont la taille nécessiterait un mémoire dédié autour des questions de variété des supports de publication, de choix de collection, de compositions des recueils et de stratégies marketing.

Ce présent mémoire s'intéresse ainsi uniquement aux bandes dessinées publiées au sein du périodique même. Le magazine *J'aime lire* est lancé en février 1977 par le groupe chrétien Bayard Presse, conçu comme un chaînon de leur offre jeunesse, entre *Pomme d'Api* et *Okapi*. Dès le premier numéro, une rubrique de *J'aime lire* est destinée à la bande dessinée, publiant un épisode de la série « A la bonne fourchette », devenue depuis « Tom-Tom et Nana ». Les quelques 580 numéros de *J'aime lire* nous invitent à nous interroger sur l'évolution de la bande dessinée dans le magazine au cours de ces presque cinquante ans d'existence. Si au début du périodique, la bande dessinée se limite à une série, découpée en épisodes de dix pages, la

rubrique de bande dessinée se partage désormais trois séries, composées d'épisodes d'une, huit et dix pages. Ce constat simple permet de statuer que la place accordée à la bande dessinée à évolué au fil des années, influant certainement sur sa fonction au sein du périodique.

La pluralité actuelle des séries invite à se questionner sur la notion d'une esthétique commune à ces séries. Si l'une des grandes forces de *J'aime lire* est d'être parvenu à « faire collection » depuis sa création, conservant sensiblement le même format, la même formule et la même maquette, nous pouvons nous demander si les différentes bandes dessinées en son sein parviennent elles aussi à « faire série ». Des normes de découpage narratif, de mise en page, de lettrage et de mise en couleurs émergent dans les séries du périodique, créant un socle harmonieux entre les styles dissemblables des dessinatrices et dessinateurs.

Le contexte de publication de ces bandes dessinées nous invite à nous interroger sur les éventuelles idéologies qui les parcourent. Bayard est un groupe de presse chrétien, publiant notamment des journaux *La Croix* et *Le Pèlerin*. Pourtant, le magazine *J'aime lire* ne se réclame pas de cette orientation religieuse. Dans les archives de Bayard, un document dénommé « L'Assomption et Bayard Presse – Notes pour un rapport au Chapitre Provincial 1981 » classe les titres du groupe en trois catégories : « explicitement chrétiennes », « implicitement chrétiennes » et « de service », le dernier groupe concernant les publications « plus spécialisées et visant un lectorat situé hors du sérail catholique [...] pour atteindre des milieux sans référence chrétienne ». Le document statue « [qu']aucune des publications n'épouse une option politique déterminée. Ce qui ne veut pas dire qu'elles ne véhiculent pas des « idéologies » plus ou moins consciemment »⁵. Si les objectifs de Bayard ont peut-être évolué depuis la rédaction de ce document, l'emploi clair du terme d'« idéologie » interroge. Si les bandes dessinées *J'aime lire* ne véhiculent aucune pensée clairement religieuse, plusieurs épisodes et choix narratifs semblent indiquer que ces récits sont orientés.

En s'intéressant à l'ensemble du corpus de bandes dessinées publiées dans *J'aime lire*, mon intention est d'étudier précisément ces phénomènes de fonction, d'esthétique et d'idéologie de la bande dessinée au sein du périodique, en relevant les changements qui ont pu s'opérer à ces égards depuis 1977. L'expression de Bernadette Després interroge : est-ce bien une « enfance rêvée » qui est donnée à lire dans les bandes dessinées *J'aime lire* ? Est-ce que

⁵ Guijarro Arribas, « Classements d'âges, classements des publics : Bayard et la segmentation des lecteurs », in *De la Bonne Presse à Bayard : 150 ans d'histoire d'un groupe de presse et d'édition catholique (1873-2023)*, éd. par Delia Guijarro Arribas et al., Chrétiens et Sociétés. Documents et Mémoires (LARHRA, 2023), <https://doi.org/10.4000/132aw>.

cette notion influe sur l'esthétique des séries ? La fonction de la bande dessinée dans le périodique est-elle conciliable avec cette idée d'une enfance idéale ? D'après quels critères cette « enfance rêvée » est-elle définie, et quelle répercussion cela a-t-il sur l'idéologie de ces séries ?

Après m'être procuré une grande majorité du corpus, j'ai ainsi lu de manière exhaustive chaque épisode de bande dessinée, et composé un relevé précis de différents phénomènes compilé dans un tableur (annexe 1). J'ai ensuite analysé ces relevés pour formuler des réponses à ces questionnements.

La première partie de ce mémoire vise à contextualiser la publication de ces bandes dessinées au sein de *J'aime lire*, en rappelant l'histoire du groupe Bayard Presse et du périodique, en détaillant son public cible et son mode de diffusion, et en présentant ses contenus. La place et la fonction de la bande dessinée sont interrogées par le nombre de séries et de pages dédiées à la bande dessinée au fil des années, ainsi que par la présence paratextuelle de la bande dessinée dans le périodique. La seconde partie de ce mémoire s'intéresse aux questions de sérialité de la bande dessinée et de l'usage de celle-ci comme outil de fidélisation. Les traits esthétiques communs aux différentes séries contribuent à la construction d'une sérialité propre aux bandes dessinées du périodique. Le type de sérialisation mis en place par celles-ci et les stratégies de traitement du temps déployés dans les bandes dessinées participent à l'élaboration d'un contenu destiné à fidéliser le lectorat. La dimension intrinsèquement humoristique de ces séries contribue également à cet effort de fidélisation, en créant un contenu léger et divertissant après le roman du périodique. La création d'une communauté de lecteurs à travers des concours et le courrier des lecteurs parachève cette visée fidélisatrice, en rassemblant le lectorat autour des héros et héroïnes des séries. Ces héros et héroïnes sont par ailleurs les seules figures récurrentes dans *J'aime lire*, mise à part la mascotte Bonnemine. Au fil des années, le périodique capitalise sur ces figures de héros et héroïnes, faisant émerger cette terminologie et en les faisant apparaître de plus en plus dans le paratexte du magazine. Ces protagonistes enfants sont construits à l'image de leur lectorat, et permettent donc aux jeunes lecteurs de s'identifier à ces héros, complétant le processus de fidélisation par l'attachement émotionnel du lectorat aux protagonistes. Ce mémoire relève également de l'étude de la représentation de l'enfance « rêvée » dans les bandes dessinées *J'aime lire*, et des idéologies qui entourent cette représentation. Le lettrage, la mise en couleurs et l'illustration d'un imaginaire enfantin participent à l'élaboration d'une esthétique de l'enfance commune aux différentes séries, semblant attester l'idée d'un univers enfantin idéal. L'étude des relations sociales des protagonistes enfants, qui se construisent en tant qu'individus autour de ces relations, permet

de questionner cette perception idéale de l'enfance : si les lieux de socialisation et les amitiés dépeints dans les séries semblent parfaits, la représentation des relations familiales montre des schémas idéologiques et dysfonctionnels. Les idéologies au sein des bandes dessinées se cristallisent autour de cette notion de représentativité. En oubliant ou omettant volontairement la représentation de certaines enfances, les bandes dessinées établissent une « norme » de l'enfance. Ainsi, l'enfance à la campagne est une chimère dans les séries du périodique, et la disparition progressive de la représentation de la classe populaire invisibilise le quotidien des enfants précaires. Si la religion et la politique semblent absentes des bandes dessinées, certains épisodes permettent de faire émerger des idéologies liées à des questions sociétales, comme le racisme et la couleur de peau ou l'homosexualité.

Ces différents axes de recherche permettront d'étudier l'esthétique, l'idéologie et la fonction de la bande dessinée dans *J'aime lire*.

PREMIERE PARTIE : J'AIME LIRE ET LA BANDE DESSINEE

Avant de parler des séries de bande dessinée dans *J'aime lire*, il est nécessaire de présenter au préalable le magazine, son histoire et son contexte éditorial, ainsi que ses multiples contenus. Nous nous intéresserons ensuite à la place, la fonction et la forme que prend la bande dessinée dans le magazine. Bien que largement descriptive, cette partie permet de soulever quelques interrogations quant à la fonction et l'idéologie de la bande dessinée dans *J'aime lire*. En quoi le contexte de publication du magazine, son public cible, son mode de diffusion et ses différents contenus influent-ils sur l'idéologie des bandes dessinées dans *J'aime lire* ? Sous quelles formes se présentent-elles ? Comment interpréter le succès phénoménal des séries de bandes dessinées au regard de l'idéologie et de la fonction de la forme dans le magazine ? L'omniprésence de ce média en dehors des séries, aussi bien dans le paratexte du magazine que dans ses autres rubriques, témoigne-t-elle d'une considération accordée à la bande dessinée comme médium⁶, ou seulement de l'exploitation de cette forme pour son attractivité et son aspect ludique pour le jeune public ?

Ces réflexions qui interrogent le rapport entre *J'aime lire* et la bande dessinée sont nombreuses, et essentielles avant d'étudier plus précisément les séries de bandes dessinées dans *J'aime lire*. Cette première partie s'intéresse d'abord à *J'aime lire* comme un produit de la maison Bayard Presse, puis aux contraintes liées à son public cible, à son mode de diffusion et enfin à son format et ses contenus. Dans un second temps, il s'agira de retracer l'histoire des séries de bandes dessinées dans *J'aime lire* et de les présenter, puis de décrire et analyser brièvement les autres espaces dans lesquelles la bande dessinée foisonne au sein de *J'aime lire*.

⁶ Dans ce mémoire, le terme « média » est employé pour définir un support de diffusion, tandis que « médium » correspond à une « approche matériologique et [une] volonté d'art », d'après l'article de Pascal Krajewski, « Qu'appelle-t-on un médium ? », <https://doi.org/10.4000/appareil.2152>.

I.1. Présentation générale du magazine : contexte

I.1.a. Bayard Presse et la naissance de J'aime lire

Bayard Presse, précédemment connu sous le nom de la Maison de la Bonne Presse, est un groupe spécialisé dans la presse chrétienne et la presse jeunesse. Ses origines remontent à juillet 1873 : après le succès d'une activité de voyages pèlerins, les Augustins de l'Assomption créent à cette date un Conseil général des pèlerinages accompagné d'un bulletin d'information, le périodique *Le Pèlerin*. Le lancement de ce journal marque le début de la Bonne Presse. Le groupe est alors mené par les pères Emmanuel d'Alzon, Vincent de Paul Bailly et François Picard. Pour ces trois hommes, la presse est considérée uniquement comme un instrument de mobilisation catholique contre la déchristianisation de la France. Dans un éditorial de *La Croix*, daté du 14 et 15 avril 1884, le père Vincent de Paul Bailly désigne la presse comme une « terre maudite [à] évangéliser »⁷. Les premiers périodiques du groupe sont ainsi des titres ouvertement catholiques : *Le Pèlerin* (1873), *La Croix* (1883), ou encore *Le Noël* (1895). La Maison de la Bonne Presse utilise ces périodiques pour revaloriser la vie catholique au sein de la population. Rapidement, la Bonne Presse se tourne vers des publications destinées à la jeunesse. Lors du colloque donné à l'occasion des 150 ans de Bayard, Yann Raison de Cleuziou souligne que les publications de l'éditeur « concernent l'éducation des enfants, et tout particulièrement l'éducation des jeunes filles puis des jeunes femmes sont emblématiques de cette entreprise »⁸. *Le Noël* est le premier périodique destiné aux enfants. Il se transforme en 1914 en journal entièrement adressé aux jeunes filles. Après le succès de *Le Noël*, le groupe lance de nombreux autres journaux pour la jeunesse dans cette première moitié du XX^{ème} siècle : *L'Etoile Noëliste* (1914-1940) et *Bernadette* (1923-1940, 1947-1963, puis 1964-1973 sous le nom de *Nade*) pour les jeunes filles, *L'Echo du Noël* (1906-1914 puis 1919-1935) et *Bayard* (1936-1962) pour les jeunes garçons. D'après Yann Raison de Cleuziou, la première vocation du groupe, qui visait à mener une révolution contre la déchristianisation du pays, s'atténue au fil des années. Le congrès de la Bonne Presse tenu en 1936 au Vatican permet d'observer ce changement d'objectif de la maison. La conception de la presse par ce groupe

⁷ Rochefort Turquin, « L'identité catholique du journal », *Cent ans d'histoire de La Croix 1883-1983*, p. 128.

⁸ « Bayard 150 ans / Moments Fondateurs », Canal U, <https://www.canal-u.tv/chaines/univ-bordeaux/bayard-dans-l-histoire/bayard-150-ans-moments-fondateurs-partie-1>.

évolue : d'un rempart de la chrétienté dans un pays qui se déchristianise, la presse est désormais employée comme un porte-parole de la contribution des catholiques à la société et de celle des laïcs à la reconquête de l'Église. Yann Raison de Cleuziou souligne que la hiérarchie entre religieux et laïcs ne va plus de soi.

Dans les années 50, décennie marquée par un grand renouvellement des équipes et des objectifs de la Bonne Presse, les périodiques les plus chrétiens du groupe se modèrent pour toucher un nouveau public. Ce changement de ligne éditoriale est illustré, par exemple, par le retrait du crucifix en titre du journal *La Croix*. Sous l'impulsion de Roger Laviolle, nouveau secrétaire général du groupe, une nouvelle génération de journalistes intègre la Bonne Presse. La plupart d'entre eux sont d'anciens membres de la Jeunesse ouvrière chrétienne ou de la Jeunesse étudiante chrétienne, comme Yves Beccaria, secrétaire adjoint de la JEC depuis 1949. Roger Laviolle nomme Yves Beccaria à la tête d'un groupe de recherche au cœur du projet de refonte des titres jeunesse du groupe : c'est le « centre de recherches et d'informations pédagogiques », créé en 1955. Cette nouvelle impulsion dans le domaine de la presse jeunesse se construit en opposition aux publications de Fleurus (*Mille et unes histoires*, *Sorcières*, *Papoum*), adversaire historique de la Bonne Presse dans ce secteur. La segmentation des publics imaginée par la Bonne Presse résulte de cette recherche de différenciation avec Fleurus. Le lancement réussi de *Pomme d'Api* en 1966 initie la création de ce chaînage de titres, visant à fidéliser et suivre les jeunes lecteurs de la Bonne Presse d'un périodique à un autre. Le changement de nom de la Bonne Presse en 1969, qui devient Bayard Presse, en référence à la rue historique où est situé son siège, semble témoigner de l'abandon de toute velléité de « croisade » religieuse. Toutefois la rue tient son nom du chevalier Bayard, héros des guerres d'Italie et emblème chrétien : il a notamment inspiré la devise du collègue Stanislas de Paris : « Français sans peur, Chrétien sans reproche »⁹. Malgré cet apparent changement de fond dans le groupe, les ambitions d'Yves et Mijo Beccaria pour le secteur jeunesse demeurent intactes. *Okapi* (1971), *J'aime lire* (1977) et *Astrapi* (1978) s'inscrivent dans cette politique de presse innovante et réussie. *J'aime lire* a d'abord été conçu pour créer un lien entre *Pomme d'Api* (petite enfance), et *Okapi* (adolescence) et devenir un nouveau maillon de ce « chaînage » de titres jeunesse. Le lancement de ces magazines marque également la rupture de Bayard Presse avec la séparation par genre de leur contenu jeunesse : il n'y a plus de périodiques « pour filles »

⁹ « Pierre Terrail de Bayard », Wikipédia, 2 juin 2025, https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Pierre_Terrail_de_Bayard&oldid=226188626.

ou « pour garçons », mais une approche mixte des contenus éducatifs pour les enfants. Bayard Presse n'a depuis pas varié sur ce point, bien que Jean-Marie Charon précise dans *La Presse des Jeunes* que « quelques hors-séries s'adressent spécifiquement aux filles et que les équipes rédactionnelles des différents titres s'attachent à répondre aux attentes spécifiques de chaque sexe. »¹⁰

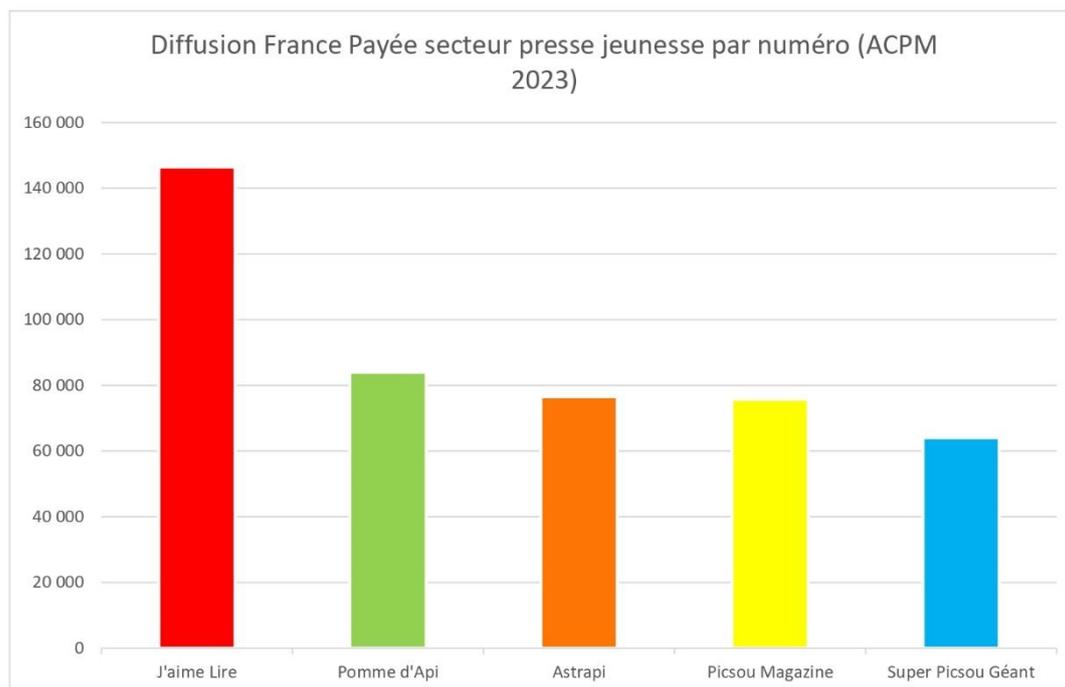
En 2004, Bayard Presse acquiert le groupe Milan, qui affichait pourtant un positionnement explicitement laïque en opposition à Bayard. En 2003, Paul Dini, actionnaire de Milan décide de se retirer pour des raisons patrimoniales. Après de nombreuses propositions, c'est Bayard qui est choisi par les dirigeants de Milan, alors même que les deux groupes étaient concurrents commerciaux et idéologiques. Bayard Presse avait assigné en justice les éditions Milan en 1990 pour concurrence déloyale à leur revue *Popi* avec le lancement de la revue *Picoti* de Milan, et a remporté le procès. Lors de l'acquisition de Milan, Bayard fait parvenir un communiqué pour répondre aux inquiétudes des salariés : « Les éditeurs trouveront avec Bayard un actionnaire respectueux de leur autonomie, attentif au développement de leurs marques et soucieux de leur pérennité »¹¹. Depuis cet achat, l'offre jeunesse du groupe n'a cessé de s'accroître, et compte des dizaines de titres qui se segmentent de plusieurs catégories : les magazines pour la petite enfance, ceux pour les enfants, ceux pour adolescents, les magazines d'éveil religieux et les magazines d'apprentissage de l'anglais. Une partie importante du chiffre d'affaires de Bayard Jeunesse découle de l'exportation de ses contenus à l'étranger, et le groupe propose également de nombreux contenus numériques à ses abonnés, sur l'application « BayaM », une présence sur les réseaux sociaux, des podcasts et des livres numériques.

Dans cet ensemble de titres jeunesse du groupe, *J'aime lire* occupe une place privilégiée. Magazine éducatif spécialisé dans la lecture qui prospère depuis presque cinquante, *J'aime lire* est en tête des ventes de l'ensemble de la presse jeunesse d'après les chiffres de l'ACPM¹².

¹⁰ Charon, *La presse des jeunes*, La découverte, p.48.

¹¹ Hache-Bissette, « Bayard et Milan : deux marques concurrentes de presse éducative au sein d'un même groupe », *Le Temps des médias* 21, n° 2, p.53-67.

¹² « Observatoire 2024 de l'ACPM (Synthèses 2023) », <https://www.acpm.fr/Media/Files/ACPM-Plaquette-34eme-Observatoire-2024>.



Officiellement lancé en février 1977 avec le premier numéro « Le secret de la chambre au coucou », *J'aime lire* est un périodique mensuel destiné aux jeunes lecteurs de sept à dix ans. A cette période, c'est Anne-Marie de Besombes qui occupe le poste de directrice de la rédaction et de rédactrice en chef de ce nouveau magazine. Elle entre à Bayard Presse en 1963 et rejoint l'équipe d'Yves et Mijo Beccaria au sein du groupe de recherche sur la presse jeunesse. Ancienne responsable des Guides de France et fille du fondateur de l'école de Montessori de Rennes, elle apporte au sein de Bayard la philosophie montessorienne et la vision de l'éducation nouvelle. Lors du lancement de *J'aime lire* en 1977, elle est accompagnée par Jacqueline Kergueno, rédactrice en chef adjointe, Martin Berthommier pour la conception visuelle et la maquette, Françoise Récamier au secrétariat de rédaction, Danièle Ciardi comme secrétaire et Dominique Vidal pour la promotion. De sa création à nos jours, *J'aime lire* compte un nombre important de femmes au sein de sa rédaction, souvent majoritaires. Elles occupent des postes variés et réalisent souvent plusieurs tâches au sein du magazine. Jacqueline Cohen a par exemple été rédactrice adjointe de *J'aime lire*, scénariste des bandes dessinées (« A la bonne fourchette » et « Tom-Tom et Nana ») et autrice de certains romans.

J'aime lire acquiert rapidement un succès notable et devient l'un des titres phares du groupe. Dans le numéro 350 de mars 2006, un supplément dans la rubrique « Bonnemine

Magazine » intitulé « Comment fait-on un *J'aime lire* ? » présente les différentes étapes de création d'un numéro du magazine au sein de Bayard Presse (annexe 2). Animée par la mascotte Bonnemine, cette section résume les différentes étapes de fabrication du mensuel en neuf points, de l'arrivée des manuscrits à la lecture du numéro par les enfants. Deux encadrés présentent également le personnel et le matériel nécessaire pour faire un numéro, ainsi que deux points historiques de la création de la presse jeunesse. Il est intéressant de noter que le personnel présenté n'est ni nommé ni illustré (que ce soit par des photographies ou des dessins), et n'est désigné que par sa fonction (« la secrétaire de rédaction », « le directeur artistique », « les rédacteurs »). La fonction même de ce supplément est éducative et documentaire, mettant en avant des détails comme les tonnes de papier et d'encre nécessaire et le modèle de la machine utilisée par l'imprimeur polonais et proposant une rubrique purement historique « Un peu d'histoire... » sur les origines de la presse jeunesse. Ce supplément documentaire se fait par la bande dessinée : les paragraphes de texte et les images sont commentés par Bonnemine, qui parle à travers des phylactères et s'adresse directement au lecteur. Cet usage de la bande dessinée comme aide à la lecture et comme guide au sein des rubriques est omniprésent dans *J'aime lire*. C'est ici le langage choisi par le magazine pour parler de lui-même, alors même que l'identité annoncée de *J'aime lire* est le roman. Cet usage interroge sur la place et la fonction de la bande dessinée dans *J'aime lire* lorsqu'elle se trouve en dehors des séries iconiques du magazine. Par ailleurs, ce supplément prouve que la conception de la presse Bayard a radicalement changé depuis sa création en 1873, et montre que le groupe est fier de présenter les rouages de son entreprise sous un jour favorable à ses jeunes lecteurs.

1.1.b. Public cible et diffusion

La succession de titres jeunesse initiée par Yves et Mijo Beccaria permet de délimiter les publics cibles auxquels s'adressent chacun des périodiques jeunesse du groupe. Le public cible du magazine *J'aime lire* est clairement affiché sur les couvertures du périodique dès sa création : pour les premiers numéros, la mention « A partir de sept ans » est inscrite en bas de la quatrième de couverture, puis en haut sous le logo de *J'aime lire*. Si cette indication donne un âge de départ du public cible, elle n'indique pas d'âge limite. C'est à partir du numéro 308 (septembre 2002) que celui-ci est clairement délimité, avec l'indication « 7 à 10 ans », inscrite dans le coin gauche de la couverture du magazine, sous le logo de Bayard jeunesse. Les enfants visés sont donc ceux des classes de primaire, de la fin du CP au début du CM2.

Maillon essentiel du chaînage de titres jeunesse au sein du groupe Bayard Presse, *J'aime lire* est devenu une véritable marque. Le périodique est désormais encadré par deux autres magazines : *Mes premiers J'aime lire*, lancé en 2002 et à destination des enfants de 6 à 7 ans et *J'aime lire Max*, auparavant *D Lire*, lancé en 2001 pour le public de 9 à 13 ans. Le magazine est disponible en presse, mais sa diffusion est très largement assurée par son système d'abonnement annuel. Les chiffres de l'ACPM sur la diffusion du périodique en 2024 révèlent que sur les 145 258 exemplaires du périodiques diffusés en 2024 (-9,89 % par rapport à l'année 2023), 92,78% ont été délivrés par le système d'abonnements individuels du magazine, et les 7,22% restants représentent le chiffre des ventes individuelles par numéro.¹³ L'enquête Ipsos « Junior Connect' » de 2018, réalisée en partenariat avec Bayard Presse, révèle que *J'aime lire* compterait 1 628 000 lecteurs (+3% par rapport à 2017).

Comme Jean-Marie Charon l'explique dans *La Presse des jeunes*, le public de ces périodiques jeunesse est particulièrement difficile à séduire : « il faut [...] batailler pour intéresser, se distinguer, attirer, convaincre d'abord les parents, souvent désorientés par l'abondance de l'offre, son atomisation, la proximité des titres concurrents »¹⁴. Le chaînage de titre de Bayard répond à cette difficulté. Dans un rapport confidentiel du 7 juin 1977, le collectif Assomption-Bayard Presse écrit : « L'entreprise est bien consciente qu'elle a tout intérêt à avoir un éventail de publications qui se suivent. Cela évite le risque de perdre des lecteurs lorsqu'il y a solution de continuité entre les tranches d'âge. Le rattrapage des lecteurs coûte extrêmement cher. On a calculé que l'on pourrait faire une économie de 500 millions de centimes par an si l'on arrivait à faire un chaînage continu »¹⁵.

Par ailleurs, d'après Jean-Marie Charon, la presse jeunesse n'a que peu recours aux ressources publicitaires pour générer des revenus : « La presse jeune est tout entière confrontée à l'absence de ressources publicitaires (moins de 10%) et à l'insolvabilité du lecteur final. [...] Ces deux caractéristiques conditionnent complètement l'économie de ce secteur de l'édition de presse : elles imposent légèreté et adaptation des structures. Elles incitent à des modes de

¹³ « Junior Connect' 2018 - Jeunes et medias : une consommation toujours dynamique et diversifiée ! », Ipsos, <https://www.ipsos.com/fr-fr/junior-connect-2018-jeunes-et-medias-une-consommation-toujours-dynamique-et-diversifiee>.

¹⁴ Charon, *La presse des jeunes*, p.9.

¹⁵ Guijarro Arribas, « Classements d'âges, classements des publics : Bayard et la segmentation des lecteurs », *De la Bonne Presse à Bayard : 150 ans d'histoire d'un groupe de presse et d'édition catholique (1873-2023)*, 223-36, <https://doi.org/10.4000/132aw>.

commercialisation spécifiques, avec le poids des abonnements et une forme de prospection particulière au sein des établissements scolaires, par des « animatrices » ». ¹⁶ Ces deux stratégies de commercialisation (abonnements et établissements scolaires) ont été adoptées par Bayard Jeunesse.

Un numéro seul de *J'aime lire* est actuellement vendu à 5,50€, un prix qui n'a que peu changé depuis 1977, compte tenu de l'inflation (le numéro était vendu à 8 francs en 1977, ce qui équivaut à 5,47€ en 2024, d'après l'outil convertisseur de l'Insee¹⁷). L'attractivité de l'abonnement réside donc majoritairement dans son prix attractif par rapport au prix du numéro à l'unité. *J'aime lire* propose actuellement quatre paliers d'abonnement, chaque palier proposant des contenus exclusifs par rapport au précédent. Les paliers vont de 62€ par an (numéro seul, 5,20€ par mois) à 123,40€ par an (10,30€ par mois). Par rapport au premier palier, le second propose en plus six numéros hors-séries « jeux et BD » par an, le troisième un album d'*Anatole Latuile*, et le dernier un jeu *Mortelle Adèle*. Il est intéressant de constater que les cadeaux et bonus liés aux abonnements dépendent tous des bandes dessinées de Bayard : la bande dessinée semble constituer un argument de vente convaincant et attractif pour les parents. Si les abonnements sont actuellement proposés pour un an seulement, *J'aime lire* a auparavant proposé des abonnements sur deux ans. Dans les premières années d'existence du magazine, la rédaction de *J'aime lire* a envoyé ponctuellement un second numéro identique « à offrir » pour encourager la diffusion du magazine aux proches des abonnés et la multiplication des abonnements (annexe 3). Une autre offre qui incite à l'abonnement multiple existe actuellement : intitulée « Offre Famille », elle permet de bénéficier de 5€ de réduction à partir du deuxième abonnement (tous magazines Bayard Jeunesse confondus).

Si ce système d'abonnement est attractif pour les familles, il l'est également pour les collectivités. Ainsi, de nombreuses structures publiques et privées sont abonnées à *J'aime lire* : les écoles, les médiathèques et les bibliothèques. Cette méthode de diffusion unique permet de toucher un public d'enfants plus large, et peut ainsi inciter les familles à s'abonner après avoir emprunté ou feuilleté le magazine dans une institution publique. Cela peut par ailleurs expliquer la différence considérable entre le chiffre de diffusion de l'ACPM et ceux de l'enquête de Junior Connect'.

¹⁶ Charon, *La presse des jeunes*, p.7.

¹⁷ « Convertisseur franc-euro », Insee, consulté le 5 août 2025, <https://www.insee.fr/fr/information/2417794>.

Si la diffusion en bibliothèque est importante, celle dans les écoles me semble l'être davantage. L'obligation d'instruction des enfants de 3 à 16 ans en France fait de l'école le seul lieu où tous les enfants sont tenus de se rendre. La diffusion de *J'aime lire* dans les écoles permet donc de toucher un public varié, sans discrimination liée à la classe sociale ou le lieu d'habitation. Une grande partie des *J'aime lire* que j'ai pu me procurer m'a été prêtée par deux petites écoles publiques de campagne, dont l'une installée dans un village qui ne possède pas de bibliothèque. Les écoles constituent aussi de bonnes archives du magazine, car souvent moins restreinte par les contraintes de place que les bibliothèques. Les *J'aime lire* les plus anciens dans les collections scolaires que j'ai pu consulter datent de l'année 1994. En plus de permettre cette diffusion importante, l'école fait également office d'argument d'autorité pour *J'aime lire*. Avoir l'approbation de l'école et du ministère de l'éducation permet de donner une image positive au périodique, susceptible de convaincre plus facilement les parents d'abonner leurs enfants au magazine.

I.1.c. Format et contenus du magazine

Le magazine *J'aime lire* se distingue des autres périodiques jeunesse par son format et sa maquette spécifiques et reconnaissables. Sa taille, sa couleur, sa tranche et la disposition des éléments sur sa couverture marquent la continuité du magazine dans le temps. Ayant pourtant changé de maquette plusieurs fois depuis sa création, le *J'aime lire* d'aujourd'hui est immédiatement reconnaissable par ses tous premiers lecteurs des années 70. En effet, *J'aime lire* a conservé des caractéristiques précises qui permettent de le distinguer facilement des autres périodiques et qui participent à l'identité de la revue. Dans un article de 2017 consacré à la tension entre la série et l'album, Marianne Berissi, chercheuse et autrice d'une thèse sur les lectures d'enfance, interroge : interroge : « Quand ce n'est pas le personnage, la tonalité ou l'univers, qu'est-ce qui fait sens dans la série ? C'est assurément l'objet livre et la charte graphique qui s'imposent au lecteur en tout premier lieu, rendant toute modification invalidante, comme en témoigne l'exemple d'*Émilie* de Domitille de Pressensé. »¹⁸. L'exemple d'*Émilie* est intéressant, puisque que cette série d'album partage avec *J'aime lire* une couleur rouge distinctive au premier coup d'œil. Pour *J'aime lire*, celle-ci compose la couleur de fond de la couverture, de la tranche et de la quatrième de couverture, et n'a pas changé depuis la création

¹⁸ Berissi, « La série est-elle soluble dans l'album ? », *Hors Cadre[s]* 22, « Séries », p.7.

du périodique. Le format du magazine est de 19cm de hauteur par 15,5cm de largeur de sa création à août 2002 (n°307). A partir du numéro 308 de septembre 2002, *J'aime lire* perd quelques millimètres de largeur et passe à un format de 19cmx15cm. Les couvertures du magazine sont imprimées sur un papier cartonnés solides qui font de ce périodique un objet facilement conservable et patrimonialisable, destiné à être lu de nombreuses fois. Il n'est pas malaisé de trouver d'occasion les tout-premiers numéros de *J'aime lire* en bon état, quand bien même ceux-ci auront bientôt cinquante ans. L'organisation globale de la couverture n'a que peu changé également : un encadré avec une illustration du roman et son titre occupe la place centrale de la couverture, dominé par le titre du magazine, les mots « J'aime » et « Lire » entrecoupés par la mascotte Bonnemine. Le paratexte qui s'ajoute à ces couvertures a toutefois considérablement évolué au fil des années : la mention « mensuel » imprimée sur les premiers numéros disparaît, mais les dates de parutions de ceux-ci apparaissent. Ponctuellement, des encadrés sur les contenus à découvrir dans le magazine sont placés en haut des couvertures. La mascotte Bonnemine a elle aussi beaucoup changé au fil des années, en ne conservant que sa nature même : un crayon avec un visage souriant. Bonnemine, à l'origine vert, est très vite devenu bleu. Bien que la couleur bleue soit restée, la mascotte a tout de même changé de style neuf fois après ce premier changement de teinte.

Les contenus proposés à l'intérieur du magazine n'ont en quant à eux que peu évolué depuis sa création : la formule initiale était composée d'un roman d'entre quarante et cinquante pages, puis d'une dizaine de pages de jeux, et d'enfin de dix pages de bandes dessinées. Le nombre de pages alloué à chacun de ces contenus a varié au fil des années, mais l'association roman, jeux et bande dessinées compose encore le socle du contenu de *J'aime lire*. A cela s'ajoutent depuis les années 90 trois autres types de contenu : le courrier des lecteurs et des actualités culturelles dans la rubrique de Bonnemine (inaugurée en septembre 1990 dans le numéro 164, sous le titre « Bonjour Bonnemine »), ainsi que des publicités externes au groupe Bayard (à partir de septembre 1991, n°176). Le titre de la revue met l'accent sur la lecture, et c'est en effet le roman qui occupe la plus grande place dans *J'aime lire*, de façon inchangée depuis 1977. Dans le secteur de la presse jeunesse, les périodiques centrés sur la lecture et comprenant des petits romans sont ceux qui connaissent les plus grosses diffusions, mais ils restent pourtant ancrés dans le monde de la presse « par la périodicité et la variété des contenus

proposés : rubriques faisant référence à l'agenda, BD, jeux, dossiers, activités pratiques, etc. »

19

Les romans *J'aime lire* sont caractérisés par une police d'écriture identique et approuvée par des spécialistes, visant à faciliter la lecture des enfants. La plupart de ces romans sont écrits et illustrés par un duo. Rares sont les auteurs-illustrateurs qui réalisent l'ensemble d'un roman illustré pour *J'aime lire* : à ce jour, seuls Jean Alessandrini, William Marshall, Yvan Pommaux et André Bouchard s'y sont essayés. Bien que le périodique cherche à varier les auteurs et illustrateurs au fil des numéros, certains noms reviennent à de nombreuses reprises. Le magazine, à ses débuts, capitalise sur ces répétitions en présentant les titres auparavant écrits ou illustrés par ces auteurs. Parmi les noms les plus récurrents, nous pouvons citer les écrivaines et écrivains Chantal de Marolles, Nicole Schneegans, Nicolas de Hirsching, Evelyne Reberg, Fanny Joly, Marie-Aude Murail, Jennifer Dalrymple, Anne Rivière ou Jo Hoestlandt²⁰. Parmi les illustratrices et illustrateurs, Mette Ivers, Serge Bloch, Maurice Rosy, Boiry, Frédéric Joos, Claude et Denise Millet, Mérel et Bruno Pilorget contribuent au magazine fréquemment²¹. Ces auteurs et illustrateurs récurrents n'ont pas de binôme attribué, bien qu'ils et elles travaillent parfois avec la même personne à plusieurs reprises. Outre les noms déjà cités plus haut, quelques auteurs ou illustrateurs célèbres participent ponctuellement à l'élaboration de ces romans illustrés, parmi lesquels le duo Boileau-Narcejac (n°103), Daniel Pennac (n°114), Claude Ponti (n°136) ou Quentin Blake (n°159). Il n'y a pas d'exclusivité des auteurs entre les différents magazines de Bayard Jeunesse. Ainsi, des auteurs et illustrateurs travaillant pour *Okapi* ou *Astrapi* peuvent être appelés à travailler pour *J'aime lire*, comme Nicole Claveloux

¹⁹ Charon, *La presse des jeunes*, p.43.

²⁰ C.de Marolles : n°3, 5, 10, 11, 21, 81, 85, 198, 226, 237, 273 ; N.Schneegans : n°39, 41, 42, 58, 124, 192, 206, 229, 245, 272 ; N.de Hirsching : n°53, 57, 61, 69, 82, 95, 104, 122, 131, 141, 161, 164, 204, 251, 283, 356, 358, 491 ; E. Reberg : n°55, 67, 71, 84, 115, 118, 119, 135, 137, 139, 151, 155, 166, 171, 185, 190, 212, 213, 217, 235, 239, 244, 267, 271, 275, 308, 324 ; F. Joly : n°110, 148, 160, 176, 183, 199, 201, 211, 227, 280, 336, 385 ; M.-A. Murail : n°117, 125, 134, 140, 143, 149, 263, 289, 296, 304, 316, 322, 339, 365, 388, 401, 410, 430, 436, 492 ; J. Dalrymple : n°191, 205, 232, 243, 301, 319, 340, 361, 406, 465 ; A.Rivière : n°373, 377, 392, 395, 407, 419, 431, 441, 476, 494, 509, 534 ; J.Hoestlandt : n°189, 218, 230, 256, 278, 299, 303, 359, 372, 432, 472.

²¹M. Ivers : n°41, 54, 65, 86, 109, 139, 149, 167, 192, 254 ; S. Bloch : n°116, 141, 162, 180, 199, 250, 278 ; M. Rosy : n°67, 122, 137, 176, 247, 265 ; Boiry : n°143, 178, 186, 198, 206, 226, 240, 258, 263, 276, 283, 298, 317, 334, 372 ; F. Joos : n°193, 218, 241, 256, 267, 277, 289, 296, 304, 322, 339, 350, 365, 388, 401, 410, 430, 436, 472, 492 ; C. et D. Millet : n°135, 160, 183, 200, 215, 230, 249, 261, 282, 316, 329, 367 ; Mérel : n°171, 188, 211, 222, 235, 244, 264, 280, 297, 308, 327 ; B.Pilorget : n°194, 237, 270, 300, 319, 417.

pour les numéros 92 et 223. Par ailleurs, il arrive que les scénaristes et dessinateurs de séries de bande dessinées dans *J'aime lire* participent à l'écriture ou l'illustration des romans. C'est le cas, entre autres, d'Evelyne Reberg, de Jacqueline Cohen, de Bernadette Després, de Anne Didier et Olivier Muller (ensemble ou séparément), de Serge Bloch et de Clément Devaux. Dès les débuts de *J'aime lire*, des tentatives de séries de romans avec des personnages récurrents sont amorcées : les « Paul » de Jean Alessandrini (*Paul et le chat vert*, n°13 ; *Paul et le robot*, n°40 ; *Paul et Monsieur Tim*, n°74 ; *Paul et le Takin*, n°106), les « Mélanie » de Hans Peterson et Mette Ivers (*Mélanie dans l'île*, n°54, *Le trésor de Mélanie*, n°65), et les « Tête de Paille » de Gisèle de Monfreid et Philippe Dumas (*Tête de Paille*, n°75, *Les voyages de Tête de Paille*, n°89). Ces quelques personnages récurrents disparaissent rapidement et ces essais de séries ne se concrétisent pas. Ce n'est qu'à partir de 2001 que les séries de romans dans *J'aime lire* deviennent un processus récurrent, avec « L'espionne »²², « Crapounette »²³, « Anatole »²⁴ et « Vampirette »²⁵. D'autres personnages sont réemployés dans plusieurs romans, de façon plus anecdotique : « Mémé Sorcière » de Evelyne Reberg et Mérel (*Ma mémé sorcière*, n°244 ; *Le mariage de Mémé Sorcière*, n°308), « Follette » de Marie Vaudescal et Aurélie Neyret (*Follette exagère*, n°402 ; *Follette s'entête*, n°403), le « Prince masqué » de Anne Didier, Olivier Muller et Aurore Damant (*Le prince masqué*, n°404 ; *Mystère au musée*, n°420 ; *Enquête au château*, n°450), les « As » de Émilie Goudin-Lopez et Bastien Quignon (*Le club des As*, n°484 ; *Les*

²² De Marie-Aude Murail et Frédéric Joos : *Mon club d'espionnage*, n°289 ; *L'espionne sauve la planète*, n°296 ; *L'espionne passe à l'action*, n°304 ; *L'espionne déclone !*, n°322 ; *L'espionne cartonne*, n°339 ; *L'espionne est occupée*, n°365 ; *L'espionne réfléchit*, n°388 ; *L'espionne s'emmêle*, n°401, *L'espionne ment énormément*, n°410 ; *L'espionne frissonne*, n°430 ; *L'espionne s'étonne*, n°436 ; *L'espionne à l'école*, n°492.

²³ De Bertrand Fichou et Anne Wilsdorf : *Les vacances de Crapounette*, n°295 ; *Crapounette à l'école*, n°309 ; *Crapounette et le Bébéberk*, n°326 ; *Crapounette et la tribu inconnue*, n°349 ; *Crapounette se jette à l'eau*, n°366 ; *Crapounette et Tête-en-Pierre*, n°391 ; *Au secours, Crapounette !*, n°425 ; *Crapounette et l'art brut*, n°461. De Bertrand Fichou et Roland Garrigue : *Crapounette et le sorcier à sornettes*, n°505 ; *Crapounette et la coupe de silex*, n°517 ; *Crapounette au camping du Lac Bleu*, n°535 ; *Crapounette, artiste à tout prix*, n°545 ; *Crapounette exploratrice*, n°559.

²⁴ De Anne Didier, Olivier Muller et Clément Devaux : *Anatole en classe de neige*, n°338 ; *Bravo, Anatole Latuile !*, n°380 ; *Anatole Latuile fait son cinéma*, n°414 ; *Jeu de piste pour Anatole*, n°501 ; *Anatole, super détective*, n°576.

²⁵ De Ségolène Valente et Emmanuel Ristord : *Ma copine Vampirette*, n°453 ; *Bienvenue chez Vampirette*, n°470 ; *Tous à la plage avec Vampirette !*, n°498 ; *Une nuit à Vampire Park*, n°486 ; *Bonne rentrée, Vampirette !*, n°512 ; *Vampirette fait la fête*, n°526 ; *Noël surprise chez Vampirette*, n°539 ; *Drôle d'enquête pour Vampirette*, n°572.

club des As : le voleur de vélo, n°506), « Thierry », le ver de terre de Paul Martin et Manu Boisteanu (*Thierry contre les kidnappeurs*, n°409 ; *Thierry, président !*, n°424 ; *Thierry, le gang de la plage*, n°438 ; *Thierry, complot à l'école Ninja*, n°452 ; *Thierry, champion du monde*, n°493), « Zélie Zébulon » de François Asin et Marie Spénale (*La folle aventure de Zélie Zébulon*, n°525 ; *Zélie Zébulon et les affreux voleurs*, n°550). Dans chaque numéro, une petite présentation des auteurs et illustrateurs du roman est faite, indiquant une importance rare accordée à l'auctorialité dans le magazine. Cette présentation prend tantôt la forme d'une courte note biographique, tantôt celle d'une interview. Ces notes se placent soit en amont des récits (numéro 1 à 159), soit à la fin des romans (numéros 160 à nos jours). Ces crédits semblent influencer la perception qu'ont les enfants du travail auctorial, comme tendent à l'indiquer les remerciements faits aux auteurs dans les courriers des lecteurs.²⁶

Historiquement, après le roman venaient les jeux. Ceux-ci se composent généralement de rébus, jeux des différences, petites énigmes et mots croisés. La première formule du magazine propose dix pages de jeux. Ils sont dessinés par des illustrateurs, certains ayant travaillé pour *J'aime lire* à d'autres occasions, que ce soit pour illustrer les romans ou les bandes dessinées. Désormais, les jeux n'occupent plus que quatre pages du magazine, leur place ayant été rognée par les publicités externes et les rubriques d'actualités.

Cette rubrique d'actualité culturelle est introduite en septembre 1990, sous le nom « Bonjour Bonnemine ». Cette section change de nom et de contenu à de nombreuses reprises au fil des années : « Bonnemine aime les livres », « L'atelier de Bonnemine », « Bonnemine magazine », « C'est pas fini ! », « Le bonus de Bonnemine », et désormais « Bonnemine mag' ». La rubrique a d'abord été placée à la fin du périodique, après la bande dessinée, puis a rejoint le centre de la revue, tantôt avant les jeux, tantôt après. Animée par la mascotte du magazine, cette section présente de nouvelles parutions culturelles pour enfants (livres, bandes dessinées, films, jeux de société, jeux vidéo), ainsi que des idées d'activités manuelles et le courrier des lecteurs. Une page consacrée à des actualités scolaires, « Chapeau l'école », puis « Bravo l'école » et enfin « Actu école », est ajoutée à cette section en septembre 2017 (n°488). Les romans et ces rubriques d'actualités témoignent de la vocation éducative de *J'aime lire*. Les jeux et les bandes dessinées cohabitent avec cette portée éducative et y participent de façon

²⁶ Eugène et Raux, « Quelle expérience de lecture *J'aime lire* offre-t-il à ses abonnés ? : Ce que nous apprend le courrier des lecteurs », *De la Bonne Presse à Bayard : 150 ans d'histoire d'un groupe de presse et d'édition catholique (1873-2023)*, 385-400, <https://doi.org/10.4000/132bd>.

détournée. D'après Jean-Marie Charon, les magazines jeunesse qui ont pour but l'acquisition du goût pour la lecture contiennent de nombreuses rubriques variées : « fictions, dossiers, documents, conseils, jeux, reportages, courriers et dialogues avec les lecteurs », mis au service de cet objectif d'apprentissage.²⁷ Les séries de bande dessinée dans *J'aime lire* participent donc à la construction d'un environnement propice à l'acquisition du goût pour la lecture, en proposant aux enfants un divertissement comique et familier après le roman.

La bande dessinée fait partie intégrante de *J'aime lire* depuis sa création, et constitue un de ses plus grands leviers de marketing. Ses séries principales comme « Tom-Tom et Nana », « Ariol » et « Anatole Latuile » ont connu et connaissent encore un succès phénoménal. Le médium de la bande dessinée et ses codes spécifiques se sont peu à peu forgés une place importante dans *J'aime lire* en dehors de ses séries iconiques : présences des héros des séries dans le paratexte du périodique, phylactères insérés dans les jeux ou énoncés par la mascotte Bonnemine et son acolyte Grisemine, publicités sous format de bande dessinée, etc. Ces différentes formes de bande dessinée dans le magazine ont participé à la construction de l'image attrayante et indémodable de *J'aime lire*.

²⁷ Charon, *La presse des jeunes*, p.36-38.

I.2. Place et fonction de la bande dessinée

La bande dessinée constitue un élément essentiel de la maquette de *J'aime lire* depuis sa création. Si la bande dessinée était également présente dans d'autres magazines jeunesse Bayard, comme *Astrapi* et *Okapi*, *J'aime lire* se distingue de ceux-ci par la monopolisation des pages de bandes dessinées par la série « A la bonne fourchette »/« Tom-Tom et Nana » jusqu'aux années 2000. *Astrapi* et *Okapi* employaient alors leurs sections de bandes dessinées comme de véritables laboratoires graphiques, alignant de nombreux auteurs déjà célèbres ou qui allaient le devenir, tandis que le succès immédiat de « A la bonne fourchette » ne permet pas à la bande dessinée de foisonner au sein de *J'aime lire* comme elle le fait dans les autres productions Bayard. Le projet éditorial pour la bande dessinée dans *J'aime lire* aux débuts du magazine semble être celui d'une série unique à succès, quelles que soient les difficultés à surmonter pour la maintenir. Entre 1979 et 1980, la série « Clémence Dubalai » est lancée infructueusement, et vite remplacée de nouveau par « A la bonne fourchette ». De 1982 à 1986, alors que Jacqueline Cohen ne souhaitait plus travailler seule sur la série, de nombreux co-scénaristes se sont succédés et alternés, résultant en une longue crise des scénaristes. C'est au cœur de cette crise que la série-feuilleton « Aline et Léon » est introduite, pour seulement trois épisodes. Evelyne Reberg explique que cette période était incertaine pour la série : « la rédaction se demandait s'ils allaient continuer cette aventure. Ils ne trouvaient personne pour prendre la suite, pour remplacer le duo [Jacqueline Cohen et Bernadette Després] » CITER PODCAST. Il semblerait donc que le succès de « A la bonne fourchette » l'ait rendu irremplaçable, et que la rédaction n'ait pas envisagé à cette période de faire coexister deux séries simultanées de bandes dessinées (en alternance bimensuelle par exemple). Ce n'est que lorsqu'Evelyne Reberg, l'une des scénaristes, a souhaité arrêter « Tom-Tom et Nana » en 2000, que d'autres séries ont commencé à apparaître dans *J'aime lire*, reprenant un style d'humour similaire à celui qui était déployé dans « Tom-Tom et Nana ». La solution de transition de ce monopole presque trentenaire de la bande dessinée dans *J'aime lire* a été la multiplication du nombre de séries par numéro. D'une série unique, *J'aime lire* est passé à deux, puis trois, jusqu'à quatre séries simultanées entre les années 2008 (n°376) et 2012 (n°431), avant revenir à trois séries concomitantes, le format encore en place actuellement. Cette multiplication du nombre de séries a engendré l'augmentation du nombre de pages accordées à la bande dessinée par numéro, et a également influé sur sa place au sein du magazine. Ce début de foisonnement interroge également sur un changement possible de considération de la bande dessinée au sein de la rédaction *J'aime lire*.

Au-delà des séries iconiques qui caractérisent la revue et qui ont marqué l'histoire de la bande dessinée jeunesse en France, la bande dessinée dans *J'aime lire* se glisse aussi dans les jeux, les deuxième et troisième de couverture, les goodies à collectionner, les cadeaux d'abonnements et les publicités. Ces usages pluriels de la bande dessinée interrogent sur sa place et sa fonction au sein de *J'aime lire*.

1.2.a. Présentation succincte des séries, évolution du nombre de séries par numéro/ nombre de pages de bande dessinée par numéro, positionnement

Depuis la création du magazine en 1977, plusieurs séries de bandes dessinées se sont échelonnées au sein de *J'aime lire*. Certaines se sont installées de manière pérenne pendant de nombreuses années, devenant des incontournables du sommaire de la revue, tandis que d'autres furent davantage passagères, et désormais oubliées. Il me paraît nécessaire de débiter cette étude en présentant succinctement ces multiples séries, ainsi que leurs autrices et auteurs. La première, et certainement encore la plus connue à ce jour, est « Tom-Tom et Nana ». D'abord publiée sous le titre de « A la bonne fourchette » (elle change de nom en mai 1990), elle met en scène une famille de restaurateurs, les Dubouchon. Les deux plus jeunes enfants de la famille, Tom-Tom et Nana, sont les protagonistes principaux de la majorité des épisodes.

Créée par Jacqueline Cohen, la scénariste, et Bernadette Després, la dessinatrice, la série est publiée dans *J'aime lire* de 1977 à 2012. Comme mentionné précédemment, une « crise des scénaristes » apparaît entre 1982 et 1986, amorcée en 1980 lorsque Jacqueline Cohen arrête d'écrire pour la série. Celle-ci revient ponctuellement à partir de 1983, en duo avec d'autres scénaristes. La « crise des scénaristes » prend fin en 1986 à partir du numéro 114, lorsqu'Evelyne Reberg rejoint l'équipe de création et se met à travailler conjointement avec Jacqueline Cohen jusqu'en 2001. Une seconde crise des scénaristes se déclare alors, lorsqu'Evelyne Reberg décide d'arrêter la série. Entre octobre 2001 (n° 297 et mai 2003 (n°316), plusieurs scénaristes s'alternent et reprennent la série. De juin à décembre 2003 (n°317 à 323), Evelyne Reberg et Jacqueline Cohen reprennent brièvement leur collaboration, avant de laisser la place à Emmanuel Guibert jusqu'en décembre 2005, qui devient à la fois le scénariste de « Tom-Tom et Nana » et celui d'« Ariol ». A partir de février 2006, Jacqueline Cohen assure de nouveau seule la création des scénarios de « Tom-Tom et Nana », jusqu'à la fin de la série en 2012 (exceptions faites de numéros 407 à 419 où elle forme un duo avec Didier Lévy, et du dernier épisode de la série – 431 – pour lequel elle est accompagnée d'Adèle Courtois).

De janvier 2000 (n°276) à juin 2002 (n°305), Bernadette Després est accompagnée de Marylise Morel pour illustrer les épisodes de « Tom-Tom et Nana ».

A partir du numéro 36 de *J'aime lire*, une coloriste est créditée pour la série : Macha Laczewny. Elle est remplacée par Catherine Viansson-Ponté à partir du numéro 48, qui travaille à la gouache et officie jusqu'en 2006. Ce sont ensuite Rémi Chaurand ou Virginie Péchard qui font la mise en couleurs numériquement des épisodes de « Tom-Tom et Nana ». De 1977 à 2003, la série est publiée mensuellement et occupe dix pages du magazine. A partir de janvier 2004 (n°324), le rythme de publication de la série passe à un rythme bimensuel, en alternance avec « Ariol ». En 2006, les épisodes sont réduits à une page unique, publiés mensuellement à nouveau, jusqu'en décembre 2012. « Tom-Tom et Nana » est restée la seule série de bandes dessinées de *J'aime lire* jusqu'en juin 2000.

En effet, au numéro 281, un an avant qu'Evelyne Reberg arrête d'écrire « Tom-Tom et Nana », la rédaction de *J'aime lire* introduit une nouvelle série, « Fripouille et Malicette ». Celle-ci s'étend sur cinq ans jusqu'au numéro 345 (octobre 2005), et est une des deux seules séries de *J'aime lire* à mettre en scène des aventures fantastiques. Ses trois protagonistes principaux sont Fripouille, un vampire ronchon, Malicette, une petite sorcière maladroite, et Mirza, leur chauve-souris de compagnie. La série est créée par Pierre Lehoulier, scénariste et le coloriste, et Françoise Naudinat, dessinatrice. Durant les cinq ans d'existence de la série, « Fripouille et Malicette » occupe d'abord quatre pages du magazine, puis six à partir de mai 2002 (n°304).

Entre juin 2003 et décembre 2005, une série de strips de David de Thuin et Raphaël Beerten intitulée « J'aime trop lire ! » est publiée en plus des séries de bande dessinée. Elle paraît sur la deuxième de couverture, avec des aventures centrées sur le personnage de Vladimir, un petit garçon qui ne peut pas se passer de ses *J'aime lire*, et est esthétiquement remarquable par son usage limité de la couleur, souvent en trichromie beige, jaune et rouge.

En juillet 2003, la série « Ariol » d'Emmanuel Guibert et Marc Boutavant est introduite pour remplacer petit à petit « Tom-Tom et Nana ». La série porte le titre de son protagoniste principal, un petit âne bleu de neuf ans qui vit une année de CM1 remplie d'aventures banales avec ses amis ou sa famille. Avec ses histoires pleines de naïveté et de nostalgie, la série connaît un grand succès. De mars à mai 2005 (n°338 à 340) Delphine Chedru est créditée comme la coloriste de la série. A partir de mars 2007 (n°362), Rémi Chaurand occupe ce rôle, puis est également crédité comme lettré à partir de mai 2008 (n°376) « Ariol » paraît encore à ce jour dans le magazine. Lorsqu'« Ariol » apparaît en 2003, c'est de façon bimensuelle en alternance

avec « Tom-Tom et Nana » : le petit âne bleu occupe donc dix pages de *J'aime lire*, comme « Tom-Tom et Nana » à cette période. Dans le numéro 323, une page de bande dessinée en quatre cases, illustrée par Marc Boutavant et Bernadette Després, explique cette alternance bimensuelle (annexe 4).

« Anatole Latuile » apparaît un an après « Ariol », en décembre 2005, et prend la place de « Fripouille et Malicette ». Le personnage d'Anatole a d'abord été conçu comme un protagoniste de roman *J'aime lire* écrit par Olivier Muller, et illustré pour son roman de lancement (« Anatole en classe de neige », n°338, mars 2005) par Bernadette Després. Ce personnage et son univers ont été ensuite transposés en bande dessinée par les scénaristes Anne Didier et Olivier Muller et le dessinateur Clément Devaux. Les premiers épisodes d'« Anatole Latuile » sont mis en couleurs par Roland Garrigue (jusqu'au numéro 364), Matthias Martin (n°365 à 367), Marion Montaigne (n°368 à 393). A partir du numéro 394 de novembre 2009, Clément Devaux assure à la fois l'illustration et la couleur. Anatole est un garçon ingénieux qui trouve toujours avec sa bande d'amis de nouvelles astuces pour faire des farces. « Anatole Latuile » connaît également un grand succès, et paraît toujours mensuellement dans le magazine. Puisqu'« Anatole Latuile » est introduit pour remplacer « Fripouille et Malicette », la série occupe le même nombre de pages à ses débuts, c'est-à-dire six. La pagination d'« Anatole Latuile » augmente en septembre 2010 (n°404), passant de 6 à 8 pages, lorsque la série « Rustine inventeuse » disparaît et que « Toto le super zéro » passe de deux pages à une.

Les années 2006 à 2013 marquent à la fois une période d'abondance de la bande dessinée dans *J'aime lire*, cumulant jusqu'à quatre séries simultanément au sein du magazine (n°376 à n°431) et une période de changements fréquents des séries. Cela commence par la réduction de la pagination de « Tom-Tom et Nana », qui passe de dix pages à une. C'est la série « Suzie et Godefroy » qui prend la place de « Tom-Tom et Nana », occupant dix pages et publiée bimensuellement en alternance avec « Ariol ». « Suzie et Godefroy » est la seconde série fantastique de *J'aime lire*, de Dominique et Fanny Joly (scénaristes) et Laurent Audoin (dessinateur). Elle met en scène une jeune fille, Suzie, qui peut voyager dans le temps en 1313 grâce à son téléphone. Elle rencontre à cette période Godefroy, un jeune garçon qui lui fait découvrir cet univers médiéval. « Suzie et Godefroy » disparaît en décembre 2008, remplacée par « Ariol » qui suit depuis un rythme de publication mensuel.

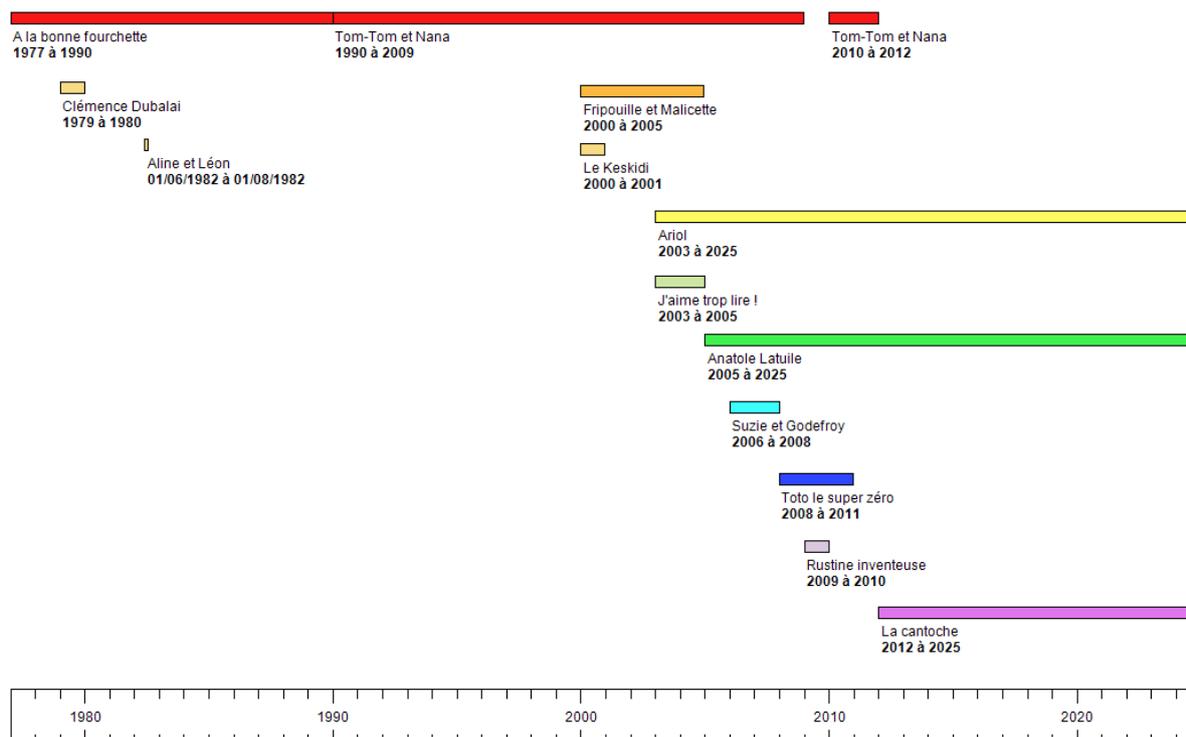
En mai 2008, une quatrième série est ajoutée à l'espace des bandes dessinées dans *J'aime lire* : c'est « Toto le super zéro », de Franck Girard et Serge Bloch, qui mélange blagues rédigées

et petits strips indépendants. Occupant d'abord deux pages, « Toto le super zéro » passe à une page en septembre 2010 (n°404).

En juin 2009, les pages uniques de « Tom-Tom et Nana » disparaissent périodiquement, laissant place à la nouvelle série « Rustine inventeuse » de Mickaël Escoffier et Ninie, qui occupe une double page du magazine. La série est très éphémère et disparaît en août 2010 (n°403) et les pages uniques de « Tom-Tom et Nana » reviennent en décembre 2010.

En janvier 2012, la série de Nob « La cantoché » vient d'abord remplacer « Toto le super zéro », puis remplace également « Tom-Tom et Nana » à partir de janvier 2013. « La cantoché » est une série d'épisodes à page unique. Elle met en scène des élèves de primaires, souvent à la cantine, présentant un humour décalé et cynique autour de la nourriture. De janvier 2012 à janvier 2013 (n°432), la série occupe une seule page du magazine, puis de février 2013 à décembre 2016 (n°433 à 479) deux épisodes de « La cantoché » sont présents dans chaque numéro, en ouverture de l'espace dédié aux bandes dessinées et en clôture du magazine. Depuis janvier 2017 il n'y a à nouveau plus qu'un épisode de « La cantoché » dans chaque numéro. Le numéro de janvier 2021 (n°528) est une exception, comprenant trois épisodes de « La cantoché » ainsi que des fiches recettes autour de l'univers de la série.

Quelques autres séries ont également parsemé les pages du magazine depuis sa création, mais ne se sont pas imposées de façon systémique : six épisodes de « Clémence Dubalai » d'Anne-Marie Chapouton, Bernadette Després et Macha Laczewny entre 1979 et 1980, trois épisodes de « Aline et Léon » de Dominique Bauerlé et Philippe Delangle en 1982, des récits courts et autonomes pour célébrer le centième numéro en 1985, « Le Keskidi » de Pef, une série de strips en trois cases qui mélange jeux de mots et jeux d'esprits entre septembre 2000 et juin 2001 (n°293), une bande dessinée de Quentin Blake en 2005 pour faire la transition entre « Fripouille et Malicette » et « Anatole Latuile », et un épisode de « Mon ami Grompf » de Nob, série du magazine *DLire* (désormais *J'aime lire Max*), publié dans le numéro 414 de juillet 2011. Depuis 2013, les séries de bandes dessinées dans *J'aime lire* restent inchangées : dix pages d'« Ariol », huit pages d'« Anatole Latuile » et une page de « La cantoché ». Ce ne sont que leur place au sein du magazine ou les unes par rapport aux autres qui a évolué au fil des années.



Lorsque le premier numéro de *J'aime lire* paraît en février 1977, la bande dessinée « A la bonne fourchette » se situe à la fin du magazine et en occupe les dix dernières pages. Le positionnement de la bande dessinée dans *J'aime lire* n'évolue qu'à partir de 1990, conjointement à un changement de maquette du magazine, avec l'inauguration de la rubrique « Bonjour Bonnemine ». C'est également lors de ce changement de maquette que « A la bonne fourchette » devient « Tom-Tom et Nana ». Dans cette nouvelle formule de *J'aime lire*, le magazine se dote de davantage de pages. Auparavant strictement limitée à 66 pages, la pagination de *J'aime lire* évolue librement d'un numéro à l'autre, allant de 70 à 92 pages. Le nombre fluctuant de pages par *J'aime lire* entre 1990 et 2009 s'explique par le nombre variable de pages de publicité dans chaque numéro.

Durant cette vingtaine d'années la bande dessinée change régulièrement de place au sein du périodique. A partir de 1990, la bande dessinée ne se cantonne plus à une seule section du magazine, et se répand dans l'ensemble de la maquette : « Tom-Tom et Nana » passe au milieu du magazine au lieu de se situer à la fin. Les autres séries peuvent se trouver en deuxième de couverture pour « J'aime trop lire » et « Tom-Tom et Nana », au centre du magazine (avant ou après les jeux) pour « Tom-Tom et Nana », « Fripouille et Malicette », « La cantoche », « Anatole Latuille », « Ariol », « Suzie et Godefroy », « Rustine inventeuse » ou « Toto le super

zéro », occupant les dernières pages du numéro comme dans la maquette originale et la maquette actuelle pour les séries « Tom-Tom et Nana », « Ariol », « Anatole Latuile », « La cantoche », ou encore en troisième de couverture pour « Tom-Tom et Nana ».

Si cela permet à la bande dessinée de se développer au sein de *J'aime lire* sans être limitée à un espace précis, à l'écart du roman, cela place aussi le médium dans un emplacement intermédiaire dans le magazine, caché entre d'autres contenus et l'abondance de publicité. Depuis le numéro 435 d'avril 2013, la bande dessinée a retrouvé sa place originelle, occupant les dernières pages du magazine. L'ordre entre les trois séries a évolué à de nombreuses reprises mais est agencé comme suit depuis juillet 2018, sauf quelques exceptions : « Anatole Latuile », « Ariol », « La cantoche ».

I.2.b. Les suppléments de Bonnemine, articles et rubriques sur la bande dessinée

Les séries de bandes dessinées dans *J'aime lire* se sont extraites au fil des années de leurs rubriques dédiées pour venir s'immiscer dans d'autres espaces du magazine. Si dans certains de ces espaces, que nous allons analyser en suivant, la bande dessinée est considérée comme un média de communication ou comme une production commercialisable, elle est dans d'autres rubriques présentées comme une forme d'art légitime et un objet culturel précieux. L'exemple le plus frappant de cette mise en valeur de la bande dessinée sont les suppléments de Bonnemine des numéros 301 (février 2002), 325 (février 2004), 330 (juillet 2004), 337 (février 2005), 349 (février 2006), 361 (février 2007), 373 (février 2008), 385 (février 2009) et 396 (janvier 2010). Ces suppléments contiennent des articles de deux ou trois pages dédiés à la bande dessinée, deux centrés sur la bande dessinée dans *J'aime lire*, les deux autres s'intéressant plus largement à la production francophone.

Le premier numéro contenant un article rubrique dédiée à la bande dessinée est le numéro 301. A l'occasion des 25 ans du magazine, une page est dédiée à « Tom-Tom et Nana », largement illustré par sentant des extraits des premiers et deuxième épisodes de la série, ainsi que de l'épisode du numéro 300, et présente quelques informations sur les débuts de la série et ses autrices.

La première rubrique entière dédiée à la bande dessinée se trouve dans le numéro 325. Située dans l'espace « Bonnemine Magazine », la rubrique s'intitule « Spécial BD : Ça va faire des bulles ! ». Elle présente de nombreux titres, « des BD classiques aux découvertes, la sélection de Bonnemine », s'ouvrant sur le rappel des dates du Festival International de la

Bande Dessinée d'Angoulême. La rubrique introduit six séries, présentant leurs héros sous forme de carte d'identité, « carte de héros de bande dessinée ». La rubrique de trois pages se clôt sur la présentation d'un nouveau périodique du catalogue Bayard Presse dédié entièrement à la bande dessinée, *J'aime la BD !*.

La rubrique Bonnemine Magazine du numéro 330 est dédiée à un cahier de vacances Tom-Tom et Nana à découper et plier, contenant de nombreuses activités différentes pour les enfants. Les activités sont toutes humoristiques, tournant en dérision le principe du cahier de vacances. Par exemple, l'intitulé de l'activité de géométrie est celui-ci « Dessin un cercle carré, dont les angles parallèles sont égaux. ».

Dans le numéro 337, la rubrique « Bonnemine Magazine » s'intitule « Spécial BD : *J'aime lire* vous montre tout ! ». Elle présente en trois pages le travail de chacun des auteurs pour les séries de bandes dessinées de *J'aime lire*, décrivant leur processus de création et le fonctionnement de leur collaboration scénariste-dessinateur/dessinatrice-coloriste. La première page est dédiée à Ariol, insistant sur le dessin numérique de Marc Boutavant. La seconde page est dédiée à « Tom-Tom et Nana », dominée par une photographie de Bernadette Després. La description rappelle le nom des scénaristes historiques de la série, Jacqueline Cohen et Evelyne Reberg, témoignant d'un vrai souci de l'auctorialité. La troisième page présente le processus de création de « Fripouille et Malicette », insistant cette fois-ci sur la matérialité de cette œuvre, le type de papier et d'encre utilisés par Françoise Naudinat et la peinture de Pierre Lehoulrier (annexe 5).

La rubrique « Bonnemine Magazine » du numéro 349 s'intitule « *J'aime lire* fait des bulles ! ». La rubrique se compose d'une page de garde avec un sommaire et une illustration des héros des séries *J'aime lire*, puis d'une page qui présente les séries actuelles dans *J'aime lire*, et qui permet ainsi de légitimer « Anatole Latuile », présente depuis trois numéros seulement, de rappeler l'alternance mensuelle entre « Ariol » et « Suzie et Godefroy », et de resituer la nouvelle place de « Tom-Tom et Nana » en deuxième de couverture. Une dernière page est dédiée à la présentation de trois autres bandes dessinées de la production francophone (annexe 6).

Les « infos » présentées par Bonnemine dans le numéro 361 sont dédiées au manga. Intitulée « Tous gagas des mangas ! », la rubrique de deux pages revient sur la signification littérale et l'acception actuelle du terme « manga », présente le sens de lecture japonais, et conseille quatre séries, « les séries préférées » de Bonnemine : *Card Captor Sakura*, *One Piece*, *Kekkaishi*, *Fruits Basket*.

La rubrique « infos » du numéro 373 s'intitule « Spécial BD », justifiée par le sous-titre « Février, c'est le mois de la BD ». Bonnemine y présente cinq bandes dessinées, ainsi qu'un livre pour apprendre à dessiner dans le « style manga ». La rubrique contient également une mention de l'exposition Clamp au festival d'Angoulême.

La rubrique du numéro 385, sous l'appellation « Les infos : De bonnes BD ! » présente trois tires, dont un manga, avec leur résumé, trois autres plus succinctement, les albums issus des séries *J'aime lire* « Ariol » et « Suzie et Godefroy », et la bande dessinée qui a remporté le prix Tam-Tam BD *Dlire*.

La rubrique du numéro 396 de janvier 2010, intitulée « Les infos : une Bonne Dose de BD ! », présentent trois séries (*Spirou et Fantasio*, *Les Légendaires*, *Une sacrée mamie*), ainsi que des actualités sur des prix remportés et les nouveaux albums des séries *J'aime lire*.

Bien que ponctuel et contenu dans une durée de huit ans, cet élan de légitimation de la bande dessinée par le biais d'articles publiés dans la rubrique « Bonjour Bonnemine » est particulièrement intéressant. Les articles se complètent, présentant la diversité de la production francophone, la complexité et la diversité des processus de création d'une bande dessinée, et dressant également un panorama des séries *J'aime lire*.

Par ailleurs, le mois de publication de ces articles (presque systématiquement février) n'est pas anodin et s'inscrit dans la continuité du Festival International de la Bande Dessinée d'Angoulême, qui a généralement lieu en janvier. Ce festival est mentionné à plusieurs reprises dans le périodique, notamment dans la rubrique du numéro 325 et du numéro 373. Dans le numéro 156 (janvier 1990), un concours à l'occasion du festival est organisé, intitulé « Vive la BD ! ». Il s'agit de répondre à un questionnaire de sept questions autour des bandes dessinées des périodiques Bayard (*J'aime lire*, *Astrapi*, *Okapi* et *Je Bouquine*), afin de remporter les sept albums sur lesquels portent les questions. Un encart dans le numéro 193 (janvier 1993) annonce que Bernadette Després dédicacera sur le festival. Le numéro 228 (janvier 1996) donne rendez-vous aux lecteurs au stand de « Tom-Tom et Nana » sur le salon. Les jeux du numéro 492 (janvier 2018) sont des jeux à l'effigie des trois séries de bandes dessinées du périodique à l'occasion du festival. La page « Chapeau l'école » du numéro 517 (février 2020), intitulée « La BD à l'école », présente une classe qui a réalisé une bande dessinée, et annonce les dates du festival. Les jeux du numéro 529 (février 2021) sont des jeux « Ariol », à l'occasion de l'exposition d'Emmanuel Guibert dans le cadre du festival. Enfin, la page « Actu école » du numéro 552 de janvier 2023 présente une classe qui a reçu le prix de la BD scolaire à Angoulême, en rappelant les dates du festival. Il est intéressant de noter que deux de ces

mentions prennent place au sein de la rubrique dédiée aux actualités scolaires, ce qui permet de légitimer davantage la bande dessinée.

Bien qu'il n'ait eu peu d'articles de deux ou trois pages dédiés à la bande dessinée, celle-ci est toujours présente dans le supplément de *Bonnemine*, et ce depuis le lancement de cette rubrique d'actualité culturelle. Parmi les « coups de cœur de *Bonnemine* » ou les sorties culturelles marquantes, se trouvent presque systématiquement au moins une bande dessinée ou un manga, accompagnés d'un court résumé. Ces petites chroniques n'ont pas de prétention documentaire ou éducative, contrairement aux quatre articles décrits précédemment.

1.2.c. Paratexte des séries et merchandising

Dans son article « La série est-elle soluble dans l'album » publié dans la revue *Hors Cadre[s]* n°22, « Séries », Marianne Berissi explique que « si les séries souffrent d'un regard critique dévalorisant, c'est bien évidemment parce qu'elles résultent d'un modèle économique à visée consumériste, hérité de la périodicité de la presse magazine, dont sont issues nombre de séries jeunesse à succès ».²⁸ Les séries *J'aime lire* s'inscrivent indubitablement dans cette visée consumériste de la série, et ce dès les débuts du magazine. Le succès des séries de bandes dessinées dans *J'aime lire* est immédiat, et ces séries et héros envahissent rapidement le paratexte du périodique comme mascottes annexes à *Bonnemine*. Tom-Tom et Nana apparaissent très vite en troisième de couverture pour présenter le prochain magazine. De plus, les fresques composées par la tranche des numéros des années 1978, 1981, 1985, 1986, 1987, 1989, 1990, 1991, 1992 et 1993 représentent Tom-Tom et Nana dans de joyeuses farandoles. Par ailleurs, des « goodies » à l'effigie des personnages apparaissent en septembre 1990, jusqu'en 2006 aux côtés du traditionnel marque page *J'aime lire*. Ainsi, les abonnés ont pu collectionner des maquettes en papier, recettes, calendriers, cartes postales, livrets de blagues, horloge et autres surprises aux couleurs de La Bonne Fourchette (annexe 7).

Cette omniprésence de la bande dessinée ne se limite pas à « Tom-Tom et Nana » : dès l'apparition des autres séries, celles-ci se sont également mises à occuper une place conséquente au sein du magazine, que ce soit sur la tranche (années 2005, 2006, 2007, 2008), la première ou la quatrième de couverture ou sur la page du bulletin d'abonnement. Les cadeaux offerts à

²⁸ Berissi, « La série est-elle soluble dans l'album ? », *Hors Cadre[s]* n°22, p.7.

l'abonnement prennent aussi rapidement les couleurs des héros de bandes dessinées : montres, trousse, sac, porte-clé, papeterie, jeux de cartes... Ce discours iconographique qui entoure la bande dessinée dans *J'aime lire* transforme rapidement les séries de bandes dessinées en objets de marketing pour promouvoir l'abonnement, ainsi qu'en machines à merchandising pour attirer les lecteurs. Le succès des séries de bandes dessinées au sein de *J'aime lire* a également été exploité par Bayard Presse avec leur publication en albums (dès 1981) et le lancement de hors-séries qui leur sont dédiés ou dont les héros sont les mascottes (*J'aime Lire*, *J'aime les Jeux*, *J'aime la BD*). Bien qu'extérieurs à l'écosystème *J'aime lire*, de nombreuses publicités sont présentes dans le périodique pour annoncer ces nouveaux formats.

Les séries prennent aussi vie en dehors de ces objets de marketing : certains numéros comprennent des pages de jeux à l'effigie des héros (jeux « Tom-Tom et Nana » dans les numéros 79, 301, 393, 400, 404, et 439 ; jeux « Fripouille et Malicette » dans le numéro 301 ; jeux « Ariol » dans les numéros 407, 432, 474 et 529), et des jeux « La cantoche », « Ariol » et « Anatole Latuile » dans le numéro 492. Par ailleurs, dans le numéro 276 de janvier 2000, un roman additionnel « Spécial an 2000 » intitulé « En route pour Amusa 2000 » met en scène des protagonistes calqués sur Tom-Tom et Nana, nommés Zom-Zom et Lala. Anatole lui aussi un protagoniste de romans *J'aime lire* (n°338, 380, 414, 501, 576). Le numéro 518 contient une interview du personnage d'Anatole Latuile, présentée sur une page, intitulée « Anatole raconte sa vie ! », à l'occasion de la vente d'un million d'exemplaire des albums *Anatole Latuile*. Les numéros 203, 204, 205, 209 et 213, entre 1993 et 1994, contiennent une petite rubrique d'activité manuelle présentée par Tom-Tom et Nana, intitulée alternativement « Les bonnes déco ; recettes ; idées de Tom-Tom et Nana ». Celles-ci contiennent deux ou trois pages, et mettent en scène les héros de la série donnant des astuces pour fabriquer des décorations de Noël (n°203), un calendrier perpétuel (n°204), une recette de crêpes (n°205), un jeu d'extérieur (n°209) et des pliages (n°213). La rubrique est par la suite remplacée par celle intitulée « Bonnemine Bricole ». Bien que très éphémère, cette rubrique demeure la seule qui met en scène des personnages de héros de bande dessinée *J'aime lire* en dehors de leur série d'origine, sur plusieurs pages et sur plusieurs numéros, sous forme d'un rendez-vous mensuel, depuis la création du périodique (annexe 8).

Si les séries de bandes dessinées se répandent dans les espaces et les objets destinés au jeune lectorat, elles sont peu présentes dans les espaces qui s'adressent aux adultes. Les pages cherchant à susciter l'intérêt des parents pour qu'ils s'abonnent, présentes dès le début du

magazine (bulletins d'abonnements, publicités qui présentent l'ensemble du catalogue jeunesse Bayard incluses dans le magazine et page web), qui se veulent attractives et descriptives du contenu de *J'aime lire*, ne mentionnent pas systématiquement la rubrique de bandes dessinées. Cela est particulièrement marquant dans les premières années d'existence du périodique. Dans le numéro 44, un « cahier de rentrée 1980 » présente différents titres de Bayard Jeunesse. *J'aime lire* y est décrit ainsi : « Dans chaque numéro de *J'aime lire*, une grande histoire complète pour donner le goût à la lecture et, pour la rendre plus facile, des textes imprimés en gros caractères. Pour se détendre : des jeux et de l'humour ». Dans ce texte qui se veut attractif, la bande dessinée n'est pas mentionnée clairement, désignée seulement par la métonymie « de l'humour ». Les adultes qui ne connaissent pas le magazine ne savent pas à quoi se réfère cette dénomination, et le médium de la bande dessinée, ainsi que la série « A la bonne fourchette », sont complètement invisibilisés. Cela reste une constante dans ces espaces destinés aux adultes : lorsque les séries de bandes dessinées y sont finalement présentées clairement, elles ne sont qualifiées que par leur aspect humoristique, sans jamais préciser leurs trames principales, leur qualité ou leurs spécificités esthétiques. Dans le fascicule « Beaux comme la vie », qui présente les magazines de Bayard Jeunesse, présents dans plusieurs numéros de l'année 1990, *J'aime lire* est résumé ainsi : « Un vrai roman illustré, bien adapté aux lecteurs débutants. Des jeux et une drôle de bande dessinée. La garantie de lire avec succès ». Une lettre aux parents incluses dans le numéro 470 qualifie les bandes dessinées uniquement comme « joyeuses et accessibles ». Le site offre actuellement la description la plus complète des bandes dessinées à l'intention des parents : « Des bandes dessinées rigolotes avec les héros star des cours de récréés : le petit âne Ariol, Anatole Latuile et sa bande de copains, La cantoche et ses blagues hilarantes... ».²⁹

Cette euphémisation de la bande dessinée au sein de *J'aime lire* peut également être due au statut global de la bande dessinée de presse pour enfants en France au début de la seconde moitié du vingtième siècle. Au fil des années, le statut de la bande dessinée dans les revues jeunesse a évolué. Par conséquent, la description de ces bandes dessinées auprès des adultes dans *J'aime lire* s'est étoffée, ce qui amène à penser qu'elles tendent à être davantage considérées par Bayard comme un contenu attractif susceptibles de plaire aux parents qui souhaitent abonner leurs enfants.

²⁹ « découvrez *J'aime lire* », consulté le 21 juin 2025, <https://www.bayard-jeunesse.com/abonnement-j-aime-lire.html>.

I.2.d. Utilisation annexe de la bande dessinée : phylactères, jeux, et publicités

Même en dehors de ses séries iconiques, la bande dessinée est omniprésente dans *J'aime lire*. L'usage répété du phylactère comme dispositif de narration dans le paratexte de la revue en est un bon exemple : dès le tout premier numéro de *J'aime lire*, la mascotte Bonnemine interagit avec le lecteur par l'usage de phylactère.



J'aime Lire n°1, page 46

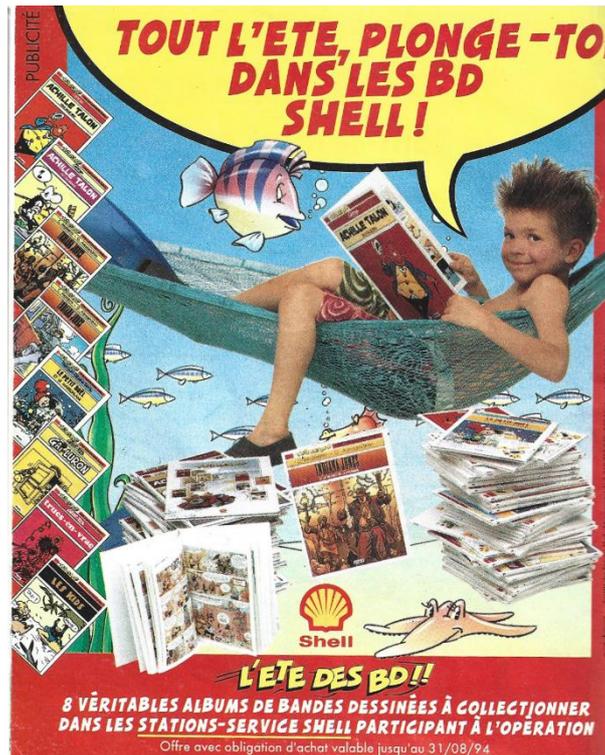
Si l'usage du phylactère est systématique pour animer Bonnemine, et désormais son comparse Grisemine, il est aussi récurrent dans les pages de jeux de *J'aime lire*, dans les blagues présentes dans le magazine depuis 2006, dans les bulletins d'abonnement, dans les pages présentant le contenu des prochains numéros et dans les publicités.

Parmi les rubriques historiques et importantes de *J'aime lire* se trouve celle des jeux. Cette rubrique comprend toujours plusieurs mini-jeux mis en image par une illustratrice ou un illustrateur autour d'un thème. Il est intéressant de noter que malgré la variation des thèmes, des illustratrices et illustrateurs et des mini-jeux en eux-mêmes que la bande dessinée s'y trouve presque systématiquement présente par l'usage de phylactères. Ceux-ci peuvent se situer dans

le décor d'une scène et sont attribués à des personnages qui servent de guide ou de reliefs humoristiques au sein du jeu, ou peuvent composer les jeux eux-mêmes. En effet, de nombreux numéros contiennent des rébus, inclus dans des phylactères attribués à des personnages (il faut ainsi déchiffrer une conversation mise en scène en bande dessinée). D'autres numéros contiennent des jeux dont le but est de compléter des phrases avec des lettres manquantes, ou de remettre des mots mélangés dans leur ordre logique, toujours intégrés dans des phylactères. Pour d'autres jeux enfin, il faut remettre en ordre différents phylactères attribués aux mauvais personnages afin de donner du sens à leur conversation. Si ces jeux ne possèdent pas de séquence narrative propre, ils exploitent tout de même le système formel de la bande dessinée, pour accompagner les jeunes lectrices et lecteurs dans leur activité. De plus, deux numéros contiennent des jeux à l'effigie de protagonistes de bandes dessinées externes aux séries *J'aime lire* : le numéro 128 avec Tintin, et le numéro 178 inspiré par Astérix (annexe 9).

La publicité externe à Bayard Presse exploite aussi largement le médium de la bande dessinée. De 1977 à 1991, les seules publicités qui parsèment les numéros de *J'aime lire* sont des publicités du groupe Bayard pour d'autres magazines jeunesse ou pour leurs albums. Les premières publicités externes à Bayard sont introduites dans le numéro 171 de *J'aime lire*, en avril 1991. Il s'agit d'une publicité pour un concours Lego, occupant quatre pages du magazine. La publicité suivante se trouve dans le numéro 176 : c'est une annonce pour les bonbons Pez, intéressante dans le regard de l'usage de la bande dessinée au sein de la publicité, puisque les personnages de l'image promotionnelle s'adressent aux lecteurs à travers des phylactères (annexe 10).

Depuis avril 1991, presque tous les numéros de *J'aime lire* contiennent de la publicité. Les marques et les sujets sont variés, allant de l'agro-alimentaire aux jeux vidéo. Parmi ces nombreuses annonces, deux typologies me paraissent intéressantes : celles qui font la publicité d'une bande dessinée, et celles qui font des publicités en bandes dessinées. La première catégorie est peu fréquente, mais témoigne du fait que les maisons d'édition savent trouver au sein des lecteurs de *J'aime lire* un jeune public avide de bandes dessinées. La première publicité de bande dessinée dans *J'aime lire* ne provient étonnement pas d'une maison d'édition : ce sont des bandes dessinées mises en avant par l'entreprise pétrolière Shell, dans le numéro 211 du périodique.



J'aime lire n°211, page 56

Dupuis est la maison d'édition qui a eu le plus recours à la publicité dans *J'aime lire*, à dix occurrences : n°269 pour le tome 8 de *Le Petit Spirou*, n°271 pour une offre sur les albums de *Boule et Bill*, n° 282, 294, 321, 322 et 335 pour la série *Cédric*, n°285 et 334 pour *Mélusine*, n°297 pour des albums dans le thème d'Halloween, n°299 pour *Kid Paddle*, n°302 pour *Billy the Cat*, n°573 pour *Les Sœurs Grémillet*.

D'autres maisons d'éditions font la publicité de leurs albums dans *J'aime lire*, de façon plus ponctuelle : Casterman pour *Yakari* dans le numéro 263 et *Alix* dans le numéro 506 ; Le Lombard pour *L'élève Ducobu* dans le numéro 296 ; Sarbacane pour *Fripouille et Malicette* dans le numéro 385 ; le groupe Modus pour *L'agent Jean* dans le numéro 467 ; Gallimard pour *Akissi* dans le numéro 527 ; Delcourt pour *Marilou* dans le numéro 551 ; les éditions KM pour *Je m'appelle Kylian* dans le numéro 554 et les éditions Albert René pour *L'Iris blanc* dans le numéro 562.

La seconde catégorie de publicités relatives à la bande dessinée, c'est-à-dire celle des publicités sous forme de bande dessinée, est davantage récurrente et pose d'autres interrogations. La première publicité sous format de bande dessinée arrive très vite après la première publicité externe. Il s'agit d'une publicité pour les yaourts Dany, de la marque Danone,

dans le numéro 198 et qui instigue une « série » de petites bandes dessinées publicitaires, avec un héros récurrent, jusqu'au numéro 203. Dans le numéro 209, c'est la marque Esquimaux en collaboration avec Sonic qui lance sa publicité en bande dessinée. Suivent ensuite Nestlé (n°242, 243, 244, 245, 248, 249, 250, 251), Les Zinzins de l'espace (n°255, 256), Cochonou (n°270), Tesseire (n°270, 271), Champomy (n°317, 318), McDonald's (n°317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 333, 332, 334, 335, 336, 339, 340, 341, 350), MGM Supertoy (n°321, 322, 328), Marvel (n°322), Hubba Bubba (n°341, 342), Drynites (n°341, 344, 345, 352, 353), Signal (n°344), Whaou ! (n°352, 353, 354, 355), les studios Sony Pictures et Columbia Pictures pour le film *Les rois de la glisse* (n°369), Malampe (n°387), le lobby de la viande Jolipré (n°482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 497, 498, 500, 501, 502, 504), Joker (sur les quatrièmes de couverture des numéros 472, 473, 474, 475, 476), et Lego (n°567, 568). La plupart de ces courtes bandes dessinées publicitaires mettent en scène des personnages récurrents d'un *J'aime lire* à un autre : c'est la stratégie utilisée par Danone (« Les aventures de Dany »), Tesseire (« Les aventures des Comics Cosmics »), Nestlé (« Les aventures de Yoco »), Whaou ! (« Les Whaouventures »), Champomy (« Les z'histoires Champomy »), McDonald's (« Les aventures de Ronald McDonald »), MGM Supertoy (sans titre), Drynites (« Les aventures de Captain Nites), Signal (« Mission Secrète SOS-Dents »), Jolipré (« Bienvenue chez les Jolipré »), et Joker (« Les aventures de Joko ») (annexe 11). La bande dessinée est ici considérée comme un média attractif pour un jeune public, vendeur et séduisant, employée pour promouvoir des produits de consommation, issus d'entreprise qui profitent de la surproduction. Ces publicités sont complètement dénuées d'un aspect artistique : ce sont des commandes, réalisées dans un style mécanique et enfantin, et les autrices ou auteurs ne sont pas crédités. L'usage de la bande dessinée comme outil publicitaire permet aussi de dissimuler la publicité au sein du magazine, permettant aux enfants de la lire en suivant les aventures de leur héros récurrents de façon ludique, et de créer un attachement auprès de ces histoires et personnages qui peut pousser à l'achat du produit.

Par ailleurs, la majeure partie des marques qui emploient ce système de publicité sont des marques d'agro-alimentaire. En employant la bande dessinée dans ces publicités, et, de la part de *J'aime lire* et de Bayard, en approuvant la publication de ces publicités, la bande dessinée devient donc un outil de ce système capitaliste, ayant pour but de pousser le jeune lectorat à la consommation.

Le contexte de publication de *J'aime lire*, au sein de la maison chrétienne Bayard Presse, interroge sur l'idéologie éventuelle présente dans les bandes dessinées du périodique. Le public cible, clairement défini sur la couverture de chaque numéro, et la diffusion large du périodique dans les écoles, les bibliothèques et au particulier, assure à *J'aime lire* un succès important depuis son lancement en 1977. La formule presque inchangée du magazine, composée d'un roman, de quelques pages de jeux, d'une section de bandes dessinées et d'une rubrique culturelle arrive à séduire le jeune lectorat visé et les parents. Dans cette composition équilibrée, la place et la fonction de la bande dessinée sont à interroger. Si au lancement du magazine, le choix éditorial était de ne posséder qu'une seule série de bande dessinée, « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana », depuis l'an 2000, les séries se sont multipliées au sein du périodique. En plus de ces séries, *J'aime lire* est parcouru d'autres contenus liés à la bande dessinée : articles, paratexte, jeux et publicités. Après avoir présenté le magazine et la bande dessinée en son sein, il s'agit désormais de s'interroger sur la notion de sérialité inhérente à ces bandes dessinées, et sur le statut fidélisateur de celles-ci au sein de l'économie du magazine.

DEUXIEME PARTIE : SERIALITE ET FIDELISATION

Les bandes dessinées dans *J'aime lire* sont intrinsèquement liées au concept de sérialité. Dès le premier numéro de *J'aime lire*, la bande dessinée a été considérée comme une série découpée en épisodes indépendants, un rendez-vous mensuel à la fin de chaque numéro. La série en bande dessinée a une acception similaire que celle en télévision ou en cinéma, d'après la définition du CNRTL : « Suite de feuilletons, de films, d'émissions liés par une unité de genre, de forme, de sujet ou de personnages ». Dans *J'aime lire*, les séries sont des suites d'épisodes courts, généralement indépendants. Lors de l'introduction de nouvelles séries dans le magazine, la notion de sérialité est interrogée : que signifie « faire série » lorsque plusieurs séries et récits se partagent l'espace des bandes dessinées dans le périodique ? Existe-t-il une esthétique commune aux bandes dessinées *J'aime lire* qui permette de lier les différentes séries entre elles, de donner un sens d'unité entre les séries ?

Par ailleurs, la notion de sérialité des bandes dessinées *J'aime lire* a sans aucun doute joué un rôle important dans la popularité de ces bandes dessinées, jusqu'à faire de la bande dessinée dans *J'aime lire* un outil de fidélisation des jeunes lecteurs. Plusieurs témoignages rapportent que de nombreux lecteurs et lectrices de *J'aime lire* débutent leur lecture du magazine par les bandes dessinées, en s'arrêtant parfois là sans ensuite lire le roman, comme l'écrit Fanny Renard dans son essai *Les lycéens et la lecture, entre habitudes et sollicitations* : « Plusieurs jeunes (faibles lecteurs) [...] se souviennent qu'ils ne lisaient que les pages de BD dans les *J'aime lire* qu'ils trouvaient à la bibliothèque de l'école. L'abonnement semble jouer un rôle important dans l'enrôlement dans la lecture des romans, dans leur variété. »³⁰ Sur le site même de *J'aime lire*, Lucia, une maman d'abonnés raconte : « j'attends impatiemment que tout ce petit monde ait tout lu avant de me jeter dessus en commençant (comme il y a trente ans) par les BD de la fin ! ».³¹ De nombreuses lettres publiées dans le courrier des lecteurs de *J'aime lire* témoignent de cette même expérience de lecture, favorisant la bande dessinée au roman, comme la lettre de Léopold dans le numéro 301 : « Cher Bonnemine, chaque fois que je vois mon *J'aime lire* dans la boîte aux lettres je cours le chercher et je vais directement à la page d'Anatole car je trouve que c'est génial ! ».

³⁰ Renard, *Les lycéens et la lecture, entre habitudes et sollicitations*, PUR, p.45.

³¹ « J'aime lire : Abonnement magazine enfant de 6 à 13 ans », *J'aime lire*, consulté le 11 avril 2024, <https://www.jaimelire.com/>.

Le processus de fidélisation par ces séries s'explique par différents facteurs : la notion de sérialité même, c'est-à-dire le fait de retrouver d'un numéro à l'autre des personnages et lieux récurrents et familiers, mais aussi par l'humour qui séduit le jeune lectorat, et par l'introduction de rubriques destinées à créer un sens de communauté entre les lectrices et lecteurs des bandes dessinées *J'aime lire*.

Enfin, l'un des marqueurs le plus fort de la sérialité et de la fidélisation des bandes dessinées *J'aime lire* est celui du héros ou de l'héroïne : ce sont les protagonistes des séries qui créent une continuité entre les épisodes, et ce sont également eux auxquels les enfants sont attachés. Cette notion du « héros » émerge et se développe petit à petit au sein de *J'aime lire*, prenant une place de plus en plus prépondérante au fil des années.

II.1. Les séries de bande dessinée *J'aime lire* : une esthétique commune

La série de bande dessinée au sein de la presse est une matrice essentielle de l'épanouissement et de l'évolution de la bande dessinée comme média. Dès le XIX^{ème} siècle, la bande dessinée se développe au sein de la presse quotidienne et hebdomadaire en Europe et aux Etats-Unis. Des séries iconiques comme *Bécassine* et *Tintin*, qui ont été des sources d'inspiration pour Bernadette Després³², ont d'abord été publiées dans la presse. En publiant des séries de bande dessinée au sein de *J'aime lire* et de ses autres périodiques jeunesse, Bayard Presse s'inscrit dans une histoire culturelle forte.

Il est difficile de définir la notion de série en bandes dessinées, car les cas spécifiques sont nombreux et rendent la généralisation laborieuse, comme en témoignent les sept pages destinées à ce terme dans *Le Bouquin de la bande dessinée* dirigé par Thierry Groensteen. Les séries de *J'aime lire* s'inscrivent dans le genre des séries de presse humoristiques, qui fonctionnent par épisodes courts. Les séries *J'aime lire* sont généralement composées d'épisodes indépendants, en opposition au système de feuilleton également populaire en bande dessinée. Dans son article « Faire série », Sophie Van der Linden, autrice et critique de littérature jeunesse, propose cette définition de la série : « La variation dans la répétition. Le concept même de la série repose sur ce paradoxe, bien plus fécond que toutes les définitions de « personnage récurrent » ou d'« ensemble d'éléments ayant entre eux une unité »³³. En effet, la segmentation en épisodes force les autrices et auteurs à écrire et illustrer des univers et protagonistes immédiatement reconnaissables, autour de trames simples et répétitives. Si les critères de reconnaissance d'une série peuvent être multiples, l'esthétique me semble en être le principal : c'est par l'esthétique que le jeune lecteur de *J'aime lire* reconnaît et retrouve l'univers familier des précédents numéros.

II.1.a. La forme courte à très courte : de la contrainte éditoriale à l'établissement d'une norme sérielle

La sérialité est un moteur important du succès des bandes dessinées dans *J'aime lire*. Les jeunes lecteurs sont certains de trouver, dans chaque numéro, un épisode inédit de leur série

³² « Bernadette Després (1941 - 2024) », Communauté d'agglomération Paris - Vallée de la Marne, consulté le 17 août 2025, <https://mediatheques.agglo-pvm.fr/actualites/bernadette-despres-1941-2024>.

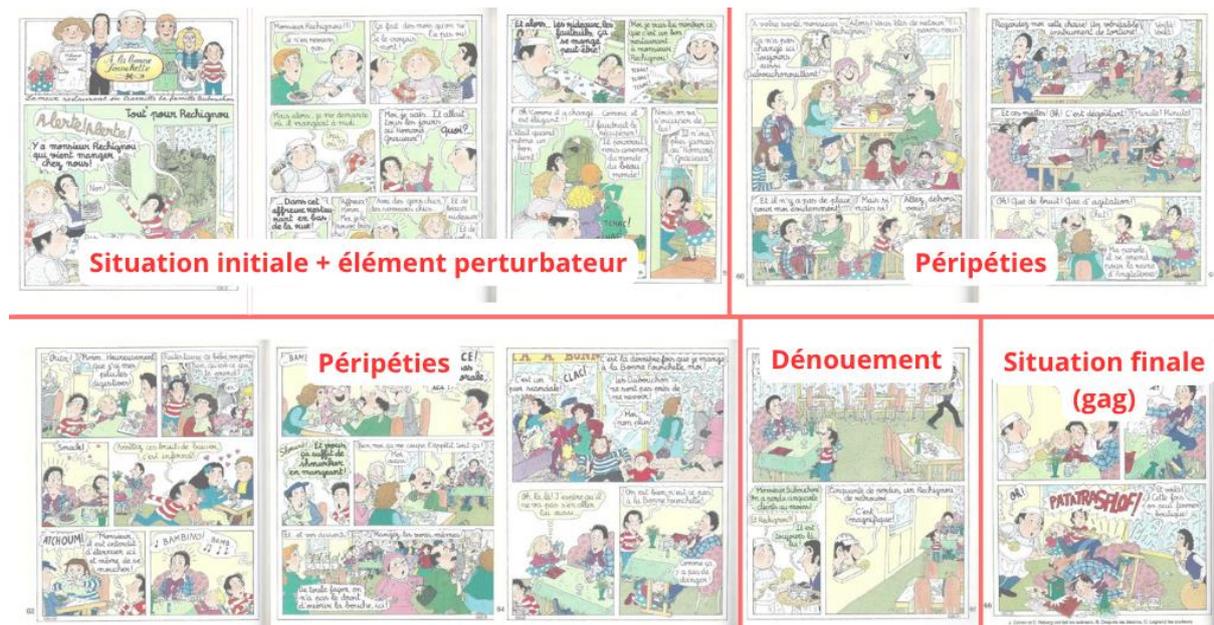
³³ Van der Linden, « Faire série », *Hors Cadre[s]* n°22, p.5.

préférée. La particularité de cette sérialité est que la pagination de ces épisodes est restreinte, allant d'une à dix pages. Il faut également prendre en compte le fait que les lecteurs ne lisent peut-être pas tous les numéros dans l'ordre, si ceux-ci sont empruntés à l'école, à la bibliothèque ou achetés ponctuellement : la forme du feuilleton est donc peu pertinente dans le cas de *J'aime lire*. De fait, les séries de *J'aime lire* sont contraintes de mettre en place des stratégies de sérialité propres à la forme courte et à la segmentation en épisodes indépendants. Comme l'indique Liliane Cheilan dans son article « La série en BD : une machine à produire du récit ? » paru dans le numéro 22 de la revue *Hors Cadre[s]*, la forme courte repose sur « la répétition et la variation de situations du même type »³⁴, qui développent des intrigues indépendantes et discontinues qui n'obligent pas à suivre l'ordre parution pour chaque aventure. Si cette réflexion s'applique aussi bien aux albums de gags (Liliane Cheilan prend l'exemple de *Gaston Lagaffe*), elle est d'autant plus vraie pour les bandes dessinées de presse, qui paraissent à un rythme plus soutenu dans des formes courtes à très courtes.

Cette distinction entre forme « courte » et « très courte » me semble nécessaire pour étudier ce système de variation d'un schéma narratif dans *J'aime lire*. Ces définitions sont personnelles et s'appliquent ici uniquement à l'étude des séries de bandes dessinées de *J'aime lire*. L'expression « forme courte » sera employée ici pour définir les séries aux épisodes d'entre quatre et dix pages (c'est-à-dire « Tom-Tom et Nana », « Fripouille et Malicette », « Ariol », « Anatole Latuile » et « Suzie et Godefroy ») et l'expression « forme très courte » pour les séries aux épisodes de deux pages ou moins (« Toto le super zéro », « Rustine inventeuse », « La cantoche » et les derniers épisodes de « Tom-Tom et Nana »).

Dans les séries de forme courte, la variation narrative se base sur une version réduite du schéma narratif classique : situation initiale, élément perturbateur, péripétie, dénouement, situation finale. La situation initiale dans les bandes dessinées *J'aime lire* occupe généralement la page de titre, et est parfois fusionnée avec l'élément perturbateur. Le dénouement et la situation finale sont parfois jumelés, les épisodes se concluant sur le dénouement de la péripétie, qui constitue la chute humoristique du récit. L'épisode « Tout pour Rechainou » de « A la bonne fourchette », du numéro 130 de *J'aime lire*, démontre parfaitement ce découpage narratif classique, comme illustré ci-dessous.

³⁴ Cheilan, « La série en BD : une machine à produire du récit ? », *Hors Cadre[s]* n°22, p.27.



J'aime lire n°130, « A la bonne fourchette », « Tout pour Rechnou », pages 57 à 66

Ce schéma narratif fonctionne pour la grande majorité des épisodes des séries de forme courte, permettant l'élaboration d'une esthétique commune dans le découpage rythmique des épisodes. Le lectorat retrouve dans chaque épisode une familiarité liée à ce schéma narratif récurrent et sans cesse décliné dans de nouveaux scénarios. Pour Yann Fastier, bibliothécaire et auteur-illustrateur jeunesse, cette répétition du schéma narratif participe au succès d'une série : « qu'importe que l'on sache d'avance à peu près tout ce qui va se passer, qu'importe que l'on puisse à coup sûr prédire la fin, puisque c'est précisément pour cela qu'on lit des séries : pour s'assurer que rien ne change. Car l'attrait initial d'une série, c'est moins le caractère captivant de ces péripéties que l'habitabilité de son univers et son pouvoir d'adhésion »³⁵. Ce processus permet d'unifier à la fois les épisodes au sein d'une série de bande dessinée *J'aime lire*, mais également les séries entre elles, permettant l'établissement d'une norme sérielle commune entre les différentes séries.

Cette norme sérielle n'est toutefois pas reprise dans les séries de forme très courte. Les épisodes d'une ou deux pages ne permettent pas de développer un schéma narratif en quatre ou cinq étapes. Généralement, les épisodes des séries de forme très courte se contentent d'un gag simple, construit ainsi : situation initiale, quiproquo ou trait d'humour, chute humoristique ou

³⁵ Fastier, « Le retour de l'éternel retour », *Hors Cadre[s]* n°22, p24.

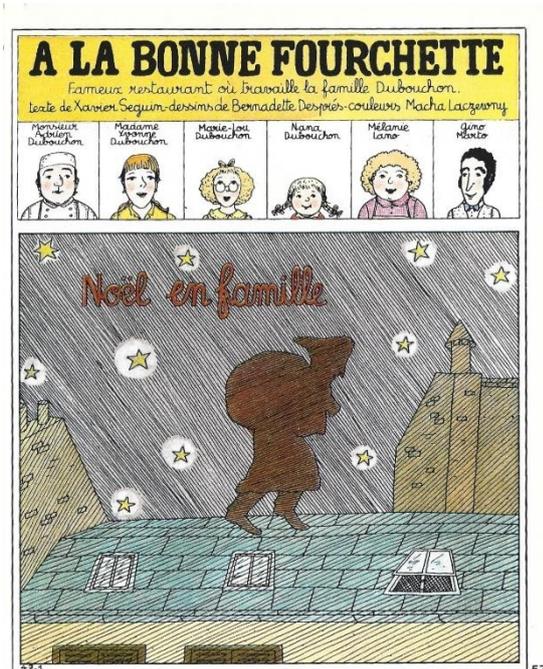
ironique. La série « Rustine inventeuse » échappe à cette simplification et propose généralement des épisodes avec une situation initiale, un élément perturbateur, une résolution.

II.1.b. Mises en page communes

L'établissement d'un schéma narratif récurrent propre à la forme courte des séries *J'aime lire*, résulte en une esthétique de mise en page commune. Que ce soit le nombre de pages, contrainte imposée qui rythme inévitablement les séries de la même façon, les pages de titre, l'usage de la pleine page et le nombre de cases, notamment sur la page finale, de nombreuses similarités sont observables entre les différentes séries. Il n'est pas incohérent de supposer que la plupart de ces normes de mise en page ont été instaurées par « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana », première et seule série de bande dessinée de *J'aime lire* pendant vingt-trois ans.

Les pages de titres avec leurs encadrés, particulièrement pour les séries de six pages et plus, participent à la constitution d'une esthétique commune aux bandes dessinées *J'aime lire*, tout en permettant aux séries de conserver une individualité. Au début de « A la bonne fourchette », une des dix pages de l'épisode est entièrement dédiée à la page de titre. Celle-ci ne fait pas partie du court récit, et comporte une présentation rapide des personnages (portraits et noms), le titre de la série, le titre de l'épisode, le nom des autrices et une illustration indépendante du récit. Cette page de titre est réduite à un encadré de titre à partir du numéro 48,

soulignée d'une case de bande dessinée unique qui ouvre l'épisode. L'encadré prend toute la largeur de la page et occupe environ un tiers de la planche.



J'aime lire n°47, « A la bonne fourchette », « Noël en famille », page 57



J'aime lire n°231, « Tom-Tom et Nana », « Dix pour un », page 57

Si chacune des séries possède un encadré de titre personnalisé avec des détails qui lui sont propres, ceux de toutes les séries dont les épisodes font six pages et plus occupent toujours le tiers haut de la première planche. Les encadrés de titres de « Tom-Tom et Nana » et « Anatole Latuile » comprennent encore une présentation des personnages. Ceux d'« Ariol » contiennent le nom du scénariste et du dessinateur (le coloriste et lettré est crédité à la fin des épisodes). Dans le cas de « Fripouille et Malicette » et « Suzie et Godefroy », ce n'est pas une case unique d'ouverture de l'épisode qui suit l'encadré de titre, mais une planche de bande dessinée découpée en plusieurs cases.

Les séries aux épisodes d'une ou deux pages possèdent également un encadré de titre, mais l'espace occupé par celui-ci est réduit. Certaines de ces séries de formes très courtes n'ont par ailleurs pas d'épisodes titrés : seules « Rustine inventeuse » et « Tom-Tom et Nana » en possèdent. Après le passage des épisodes de dix pages à ceux d'une seule, l'espace de titre de « Tom-Tom et Nana » se réduit au titre de la série, de l'épisode et aux portraits non-légués des deux personnages éponymes. Pour « Rustine inventeuse », l'encadré de titre est situé dans une petite case carrée de bande dessinée qui s'intègre entièrement à la planche, et contient le titre de la série, de l'épisode et les personnages de Rustine et son robot MC2. Le titre de « La

cantoche » n'est pas contenu dans un encadré : il flotte sur le blanc de la page, centré et surplombant la planche, dans un lettrage manuscrit coloré. Au début de la série, l'auteur était crédité en bas des épisodes, mais à partir de l'épisode 435, son nom apparaît sous le titre de la série. Pour « Toto le super zéro », l'espace de titre ne change pas malgré le passage de la série de deux à une pages. Il ne contient que le titre avec le protagoniste tête en bas, les auteurs étant crédités discrètement sur le côté de la page.

Une autre norme de mise en page et d'organisation de la planche commune aux séries *J'aime lire* est l'usage de pleine page comme dispositif esthétique et formel. Son usage parcimonieux actuel semble être hérité de celui de « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana ». Au début de « A la bonne fourchette », la pleine page était utilisée comme un procédé graphique récurrent dans les épisodes. Cet usage se fait peu à peu moins fréquent, jusqu'à disparaître complètement de la série à partir de l'année 1981, concomitamment à la transformation de la page de titre en un encadré de titre qui surplombe une grande case appartenant récit (similaire à une pleine page). Ces deux changements semblent être institués pour libérer de la place pour le récit, et témoignent de la difficulté de réaliser des scénarios dans dix pages seulement, une contrainte difficile pour Jacqueline Cohen et Evelyne Reberg. « C'est idiot, on aurait pu développer vachement mieux si on avait eu vingt pages », explique la première³⁶.

³⁶ Dans *les petits papiers de Jacqueline Cohen et Evelyne Reberg*, réalisé par La Chartre, 2021, <https://www.youtube.com/watch?v=nQjfP7fkQ6c>.

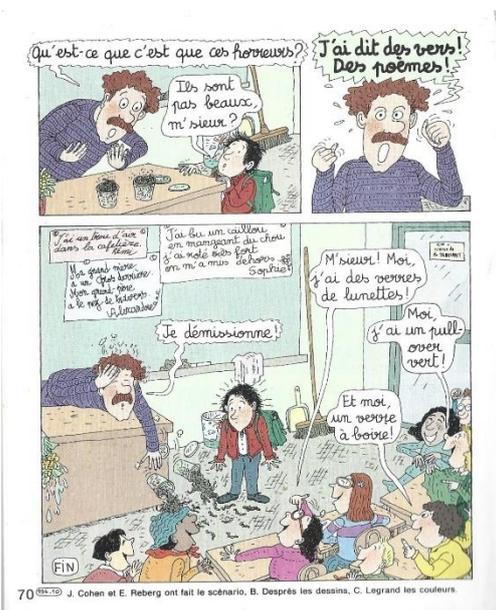
Les autres séries de *J'aime lire* ont suivi cette norme de l'usage rare, presque inexistant, de la pleine page (mises à part les pages de titres, que l'on pourrait considérer comme telles pour les séries dont l'encadré de titre est suivi d'une case unique). Ainsi, la pleine page est utilisée comme procédé narratif et graphique uniquement dans les numéros 2, 4, 10, 11, 12, 13, 15, 18, 19, 20, 23, 24, 25, 26 27, 33, 39, 41, 42, 48, 53, 54 de « A la bonne fourchette » ; 29, 30, 31 de « Clémence Dubalai » ; 308 de « Fripouille et Malicette » ; 392, 436, 455, 459, 523, 553 d'« Ariol » ; et 361, 466, 492, 515, 524, 564 d'« Anatole Latuile ». Dans ces épisodes la pleine page est employée pour accentuer l'effet dramatique d'une scène, ou pour illustrer des scènes de pagaille extrême.



J'aime lire n°361, « Anatole Latuile », « Le défilé », page 73

Si la pleine page est un procédé d'organisation de la planche peu utilisé dans les bandes dessinées *J'aime lire*, d'autres compositions sont fréquentes et communes aux différentes séries, notamment en ce qui concerne la dernière page des épisodes des séries de forme courte. D'après une analyse de 763 épisodes des différentes séries, celles-ci contiennent régulièrement le même nombre de cases d'une série à une autre (trois), qui institue une norme dans le nombre de cases de la page finale, et permet d'établir un rythme similaire dans la séquence de la situation finale des épisodes.

Nombre de cases	A la Bonne Fourchette	Tom-Tom et Nana	Fripouille et Malicette	Ariol	Anatole Latuile	Suzie et Godefroy	Total
1 case	7			2	4		13
2 cases	24	41		1	2	7	75
3 cases	46	81		7	218	138	490
4 cases	26	20		2		49	99
5 cases	13	3		8		18	56
6 cases	5	1		17		9	32
7 cases	3			17		2	22
8 cases	1			5			6
9 cases							0
10 cases							0
Totaux épisodes	125	146		57	222	227	793



J'aime lire n°194, « Tom-Tom et Nana », « Allez, les vers ! », page 70



J'aime lire n°577, « Anatole Latuile », « Les envahisseurs », page 76



J'aime lire n°456, « Ariol », « Le réveil n'a pas sonné », page 77

Bien que difficilement repérables, car la mise en page est souvent invisibilisée par les styles graphiques et les scénarios, ces similarités de forme et mise en page entre les différentes séries *J'aime lire* permettent de de renforcer l'idée d'une sérialité partagée entre les bandes dessinées, en instaurant un socle formel commun aux différentes séries.

II.1.c. Procédés esthétiques précis récurrents : gouttières et phylactères

Au-delà de ces variations narratives et mises en page commune, la contrainte de la forme courte a également permis d'établir une norme sérielle entre les différentes séries *J'aime lire* par l'utilisation de procédés esthétiques visuellement frappants et récurrents. Ces procédés esthétiques communs se déploient majoritairement dans les espaces limitrophes des pages de bandes dessinées, qui ne font ni complètement partie de l'illustration ni du texte : les cases, les gouttières et les phylactères.

A partir du numéro 100, « A la bonne fourchette » comprend presque systématiquement des cases qui ne comportent ni décor ni gouttière. Ce procédé employé par Bernadette Després permet de dynamiser la planche de manière subtile et fluide, et est utilisé dans presque tous les épisodes de la série du numéro 100 au numéro 349 (passage de la série à des épisodes d'une page). Les auteurs d'« Anatole Latuile » emploient aussi régulièrement ce procédé. Bien que de façon plus anecdotique, Nob le réemploie aussi dans « La cantoche ». Aucune des cases de « La cantoche » n'est véritablement délimitée, mais elles comportent généralement un décor qui permet de déterminer où elles s'arrêtent et de créer l'illusion d'une gouttière entre les cases.

Ces cases sans gouttières ni décors sont généralement couplées à des phylactères au fond coloré. Ces phylactères au fond coloré sont omniprésents dans les bandes dessinées *J'aime lire* : introduits dans « A la bonne fourchette », ils sont également systématiques dans « Anatole Latuile » et « La cantoche », et ponctuels dans « Ariol », « Suzie et Godefroy », et « Fripouille et Malicette ». Leur emploi répond généralement à une contrainte de visibilité, permettant d'instaurer un contraste entre le fond blanc de la planche et le texte, mais les couleurs choisies permettent aussi d'influer sur la tonalité du texte ou de donner une indication sur l'émotion éprouvée par les personnages.

Marqueur important du médium de la bande dessinée, le phylactère est inextricablement lié au lettrage et au dessin. C'est un espace intermédiaire qui fait le lien entre le dessin et le texte, aussi bien dans sa fonction que dans sa forme. Là où le lettrage peut être extrêmement régulier avec l'utilisation de polices définies et d'interlignes, le phylactère est systématiquement irrégulier dans les bandes dessinées *J'aime lire*, puisque tracé à la main. Les phylactères dans les bandes dessinées *J'aime lire* ne correspondent que rarement à l'archétype de la bande dessinée classique, c'est-à-dire des bulles arrondies blanches avec des pointes vers les personnages. Bien qu'ayant une forme généralement arrondie, ils sont souvent très irréguliers, souvent crantés ou ondulés, avec une épaisseur de trait variable. Ce sont ces particularités atypiques qui rendent les phylactères signifiants.

Les séries de bande dessinée *J'aime lire* partagent quelques conventions atypiques de phylactères : les phylactères au fond coloré mentionnée ci-haut, mais également des phylactères décorés de symboles et gribouillis enfantins pour appuyer l'intonation et l'état d'esprit des personnages, des phylactères récitatifs et l'usage de texte sans phylactère. Les phylactères décorés sont majoritairement utilisés dans « Anatole Latuile » (n°359, 365, 402, 442, 443, 453, 506, 526, 534, 549, 551, 567), bien que ponctuellement aussi employés dans « Suzie et Godefroy » (n°357) « Tom-Tom et Nana » (n°266) et « Ariol » (n°496, 567). Les décorations sont presque systématiquement des fleurs ou cœurs, donnant une inflexion mièvre ou amoureuse aux protagonistes, ou accentuant un ton ironique.



J'aime lire n°308, « Fripouille et Malicette », « La forêt enchantée », page 54



J'aime lire n°357, « Suzie et Godefroy », « Allô à l'eau ! », page 81



J'aime lire n°442, « Anatole Latuile », « Le goûter hanté », page 84

Les bandes dessinées *J'aime lire* emploient également volontiers des récitatifs, c'est-à-dire contenant des informations non-communiquées par le dessin et par les dialogues (par exemple relatives au temps : « peu après », « le jour suivant », etc.), placés généralement dans le coin haut gauche d'une case). Bien que difficilement détectable, car correspondant à l'acception typique d'un récitatif (en haut à gauche de la case, généralement sur un fond coloré, souvent jaune), leur emploi permet de renforcer l'esthétique commune de plusieurs séries *J'aime lire* (« A la bonne fourchette », « Anatole Latuile », « Fripouille et Malicette », « Ariol », « Suzie et Godefroy »). Ces phylactères récitatifs s'inscrivent eux-aussi dans cet effort de lisibilité et d'accessibilité de la bande dessinée au jeune lectorat. Sans être indispensables, ils permettent de situer une scène dans le temps et dans l'espace sans que les jeunes lecteurs aient à déchiffrer les indices présents dans l'illustration et dans le texte.

Enfin, certaines séries se passent parfois du contour ligné du phylactère, faisant flotter le texte au milieu de la page. Ces textes sans bulles sont omniprésents dans les premiers épisodes de « A la bonne fourchette », et commencent à se raréfier à partir de l'épisode 90 pour n'être utilisé plus que dans des situations dans lesquelles le locuteur est hors de l'illustration, caché derrière une porte par exemple. « La cantoche » et « Ariol » ont également employé ces textes sans bulles. Cet usage est intéressant, puisqu'il semble aller à l'encontre des contraintes de lisibilité imposées par le jeune lectorat de *J'aime lire*. En effet, sans phylactère, il est davantage laborieux d'attribuer le texte à un personnage. Henri Garric décrit ce phénomène dans l'article « Bulle » du *Bouquin de la bande dessinée* : « Les cas de répliques non délimitées sont rares. On en trouve chez Brétecher, ou dans *Le Petit Cirque* de Fred. Dans ces histoires, les lettres apparaissent près du personnage énonciateur, généralement près de son visage, et s'inscrivent dans un espace neutre – ce qui, dans *Le Petit Cirque*, est facilité par le caractère généralement abstrait des décors. »³⁷ Cette description convient parfaitement à l'usage de ce procédé dans « A la bonne fourchette ». La raréfaction de cet usage peut s'expliquer par la prise en compte de la difficulté de lisibilité intrinsèque à ce procédé.



J'aime lire n°5, « A la bonne fourchette », « C'est mon anniversaire », page 62

A travers des schémas narratifs similaires, des systèmes de mise en page communs et des procédés esthétiques précis et récurrents, les bandes dessinées *J'aime lire* se sont constituées autour d'une esthétique commune, discrète mais suffisamment présente pour former une

³⁷ Garric, « Bulle », *Le Bouquin de la bande dessinée*, p.173.

continuité entre les séries. La sérialité inhérente à ces œuvres permet également de les rapprocher, et de fidéliser le jeune lectorat du périodique.

II.2. Fidéliser le jeune lectorat

Comme mentionné précédemment, le magazine *J'aime lire* s'inscrit dans une lignée de titres de presse jeunesse du groupe Bayard Presse. Le public cible du périodique sont les enfants de sept à dix ans. Ce lectorat jeune est difficile à fidéliser, particulièrement pour un magazine comme *J'aime lire* dont le contenu principal, le roman, est complètement inédit et indépendant d'un numéro à l'autre. Jean-Marie Charon explique cette difficulté de fidélisation inhérente à la presse jeunesse : « Surtout, la presse jeune est la seule qui ne peut rien espérer des habitudes de lecture de ses publics, de la fidélité à ses titres. [...] Quant aux lecteurs eux-mêmes, ils sont vierges de toutes références, sans repères, et il faut sans cesse revenir à la charge afin de gagner les nouveaux venus à l'âge de découvrir les magazines qui leur sont destinés. »³⁸

Ce lectorat grandissant est par ailleurs de plus en plus exposé à d'autres formes de produits culturels, surexposé à une masse de contenu immense. Dans cette optique, les séries de bandes dessinées dans *J'aime lire* peuvent servir d'élément fidélisateur pour le jeune lectorat : le fait de retrouver chaque mois les mêmes séries et les mêmes personnages permet aux enfants de s'attacher à ces bandes dessinées, et, par extension, à *J'aime lire*. Dans son article « Le retour de l'éternel retour », Yann Fastier explicite ce phénomène : « le strip quotidien ou la page hebdomadaire est alors en quelque sorte un bonus, un rendez-vous récurrent avec un personnage ou un groupe de personnages entrant en connivence avec le lecteur et constituant ainsi un argument de vente pour le titre dans lequel il apparaît régulièrement »³⁹. Cette tentative de fidélisation par la bande dessinée transparaît dans la mise en place d'épisodes qui se suivent et dépendent les uns des autres, perdant leur indépendance, établissant une nouvelle forme de sérialité basée sur le modèle du feuilleton. Au-delà de cette particularité formelle, la fidélisation par la bande dessinée passe aussi par l'usage systématique de ressorts humoristiques : après le roman et les jeux parfois complexes, l'enfant sait qu'il pourra sourire et se détendre en lisant les bandes dessinées. Cette hypothèse de la fidélisation par la bande dessinée semble être confirmée par les lectrices et lecteurs eux-mêmes, puisque la publication des participations aux concours mensuels et celle du courrier des lecteurs témoignent de l'importance des séries de bandes dessinées pour les lecteurs et de leur omniprésence dans leur imaginaire.

³⁸ Charon, *La presse des jeunes*, p.9.

³⁹ Fastier, « Le retour de l'éternel retour », *Hors Cadre[s]* n°22, p26.

II.2.a. La sérialisation brute : séries ou épisodes à suivre d'un numéro à l'autre et marqueurs de temps

Comme établi précédemment, la plupart des séries *J'aime lire* mettent en scène des personnages récurrents qui vivent des aventures humoristiques basées sur la variation de scénarios simples, « la réitération et la répétition d'une temporalité narrative immuable »⁴⁰. Les jeunes lecteurs peuvent donc éprouver un sentiment de familiarité lorsqu'ils découvrent les nouveaux épisodes de leurs séries, tout en ayant la certitude de les comprendre sans avoir nécessairement lus ceux qui précédaient. Cette « zone de confort » de l'espace des bandes dessinées dans *J'aime lire* peut en soi être un motif de fidélisation du jeune lectorat, mais certaines séries ont également opté pour une stratégie de sérialisation brute qui pousse les lecteurs à lire tous les *J'aime lire* : des épisodes de bande dessinée qui se suivent d'un numéro à l'autre.

Certains épisodes de « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana », « Fripouille et Malicette », « Ariol » et « Anatole Latuile » font références à des aventures précédents, par le biais d'un astérisque par exemple, renvoyant à un épisode précis, mais cela n'entache pas la compréhension de la lecture de l'épisode concerné, et celui-ci n'est pas présenté comme la suite d'une aventure précédente. Cette nouvelle forme de sérialisation « brute » est basée sur le principe du feuilleton, proposant des épisodes qui ne sont plus indépendants les uns des autres, qui ne se résolvent pas avant d'avoir atteint l'épisode finale, et qui sont difficilement compréhensibles sans avoir lu ceux qui précèdent.

Les seules séries qui mettent en place de façon récurrente cette forme de sérialisation sont « Ariol » et « Anatole Latuile ». Certains épisodes de « A la bonne fourchette » puis « Tom-Tom et Nana », ainsi que de « Fripouille et Malicette » ont recours à cette forme de feuilleton, découpant l'histoire sur deux ou trois numéros de *J'aime lire*, mais de façon plus ponctuelle que dans le cas d'« Anatole Latuile » et d'« Ariol ». Les épisodes de « Suzie et Godefroy » sont numérotés, mais peuvent se lire indépendamment.

La mise en place de ces épisodes à indépendance partielle arrive tôt dans l'histoire du magazine, avec la série « Aline et Léon », conçue comme un feuilleton en trois épisodes (n°65,66, 67). Par la suite, les épisodes de « A la bonne fourchette » des numéros 96 et 97

⁴⁰ Mackey, « Small Characters, Big Worlds, and Intertextual Reading », *Strenæ*, n° 22, mars 2023, <https://doi.org/10.4000/strenae.9809>.

adoptent cette forme d'indépendance partielle, suivis par les numéros 140, 141, 142 ; 162, 163 ; 189, 190, 191 ; 228, 229, 230, 231 ; 286, 287, 288. Les autres épisodes de « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » sont tous indépendants.

La série « Fripouille et Malicette » explore également ce procédé d'épisodes-feuilletons, avec les épisodes des numéros 336 et 337, ainsi qu'une série longue relatant les vacances de Fripouille et Malicette en Ecosse, découpées en trois arcs. Les épisodes 339 et 340 ouvrent le feuilleton avec une première aventure, l'épisode du numéro 341 est relativement indépendant, et les épisodes des numéros 342, 343, 344, 345 concluent le feuilleton avec une nouvelle aventure centrée autour d'un antagoniste, l'ombre noire. Ce sont les derniers épisodes de la série.

Les séries « Ariol » et « Anatole Latuile » utilisent de manière plus fréquente ce format d'épisode-feuilletons, en totalisant une cinquantaine chacune, et viennent réinventer la sérialité des séries de bandes dessinées *J'aime lire*. Des marqueurs de codépendance s'inscrivent parfois dans le titre des épisodes, qui comprennent les mentions « première partie », « épisode 1 », « suite » ; mais également à la fin des épisodes avec un phylactère extradiégétique qui contient les mentions « à suivre » ou « dans le prochain épisode : [...] ». « Ariol » compte au total 46 épisodes-feuilletons, formant 18 récits, tandis qu'« Anatole Latuile » en compte 48 pour 23 récits. Cette nouvelle forme de sérialité s'exprime pleinement dans la série d'épisodes de la « classe verte » dans « Ariol » : plus long feuilleton de bande dessinée *J'aime lire* à ce jour, elle est initiée en novembre 2020 au numéro 526 et se termine en octobre 2021 au numéro 537, formant un arc narratif complet et chronologique dans la série.

En plus de ces épisode-feuilletons qui invitent les enfants à lire assidûment les *J'aime lire*, un autre marqueur de sérialisation tend à montrer que les bandes dessinées *J'aime lire* ont un objectif de fidélisation : le traitement du temps dans les différentes séries.

« A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » présente un premier modèle de temporalité dans la série *J'aime lire*, qui n'invite pas à la fidélité du lectorat : les protagonistes semblent figés dans le temps, ne grandissant jamais, alors même qu'ils vivent à plusieurs reprises des événements qui semblent indiquer que plusieurs années se sont écoulées depuis le début de leurs aventures (différents épisodes de Noël, de nombreux anniversaires, multiples vacances d'été, de nombreuses fêtes des mères et fêtes des pères, etc). Tom-Tom et Nana vivent une année sans cesse renouvelée quand elle prend fin, sans qu'eux n'évoluent. Le lectorat peut ainsi lire n'importe quel épisode de la série sans craindre d'avoir raté une part importante du

développement des personnages, ou un épisode clé auquel la série ferait ensuite référence à plusieurs reprises. Le passage temps dans « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » est un concept inexistant.

Cela n'est pas le cas des autres séries *J'aime lire* : dans « Suzie et Godefroy », le temps diégétique semble s'écouler parallèlement au nôtre, puisque quand Suzie voyage dans le temps, elle tape l'année dans laquelle elle vit pour revenir dans son ère, et ce chiffre évolue en même temps que les années dans la réalité (2006, 2007, 2008).

Dans « Fripouille et Malicette », bien que les personnages vivent également plusieurs événements témoignant du passage du temps (plusieurs Noël), ceux-ci s'inscrivent dans un continuum temporel logique. Les épisodes font souvent référence à d'autres épisodes passés, par le biais d'astérisques, suggérant que les personnages vivent des aventures successives, et que le temps s'écoule normalement pour les personnages. Par exemple, l'épisode de Noël du numéro 299 renvoie à celui de l'année précédente, le 287. Dans ces deux épisodes, Malicette piège le Père Noël, et Fripouille commente dans le numéro 299 : « Le Père Noël !? Après ce que tu lui as fait l'année dernière, il ne risque pas de revenir ici ». La réplique est accompagnée d'un astérisque qui renvoie directement à l'épisode du numéro 287.

Une stratégie similaire est employée pour « Anatole Latuile » : les personnages évoluent dans un monde changeant, et leurs vies sont marquées par des événements ponctuels décrits dans des épisodes clés qui vont ensuite influencer le reste de la série. Au début de la série, Anatole n'a pas de petite sœur : les lecteurs l'ont vue naître dans les épisodes, puis grandir, et elle est désormais la protagoniste principale de certains épisodes. Idem pour Max, le petit frère de Jason, que les lecteurs ont pu suivre dès la grossesse de sa mère. Dans le numéro 452 de septembre 2014, un nouveau directeur de l'école est introduit, M. Auzaguet. Il est depuis un antagoniste récurrent des épisodes. L'arrivée d'une nouvelle enfant dans le quartier et dans l'école, Marjane, est aussi un événement clé : au fil des épisodes, elle devient un membre important du groupe d'amis d'Anatole, et l'amoureuse de Jason. De nombreux autres exemples peuvent être relevés, qui semblent indiquer que les protagonistes évoluent dans un monde dans lequel le passage du temps est linéaire et similaire à celui de la réalité. Bien que la série soit compréhensible pour un lecteur qui la découvrirait dans les derniers *J'aime lire*, celui-ci manquerait de nombreuses informations importantes pour connaître en profondeur l'univers d'« Anatole Latuile ». Cela invite donc le lecteur à découvrir les autres épisodes, et à suivre avec attention la série dans les numéros à paraître. Paradoxalement, les protagonistes principaux en eux-mêmes (Anatole, Jason et le reste de ses amis) ne semblent pas grandir.

La série *J'aime lire* avec le traitement du temps le plus particulier est certainement Ariol : publiée bimensuellement puis mensuellement depuis 2003, l'entièreté de la série est contenue dans une année fictionnelle. Depuis 2003, Ariol vit son année de CM1, sans jamais aller au-delà : une année éternelle qui s'étire mais ne se répète jamais. Les épisodes ne sont pourtant pas publiés de façon chronologique, et formant dans leur ensemble un puzzle éparse impossible à lire dans l'ordre. Plusieurs épisodes disséminés dans les 22 années de la série prennent place aux mêmes endroits, racontant la suite ou le début d'autres épisodes publiés des années auparavant : les vacances de Ramono et Ariol à la mer chez les grands-parents du dernier, l'anniversaire d'Ariol, l'année scolaire racontée dans le désordre, etc.

Les séries de forme très courte (épisodes d'une à deux pages) sont quant à elles complètement dépourvues de marqueurs de temps. « La cantoche » comprend de nombreux épisodes qui s'inscrivent dans des événements précis (Noël, Pâques, vacances), mais les protagonistes n'étant pas fixes dans la série, il est impossible de savoir si ces événements se déroulent sur une même année ou s'ils prennent place à différentes périodes.

Les différentes stratégies de traitement du temps diégétique dans les séries « Fripouille et Malicette », « Anatole Latuile » et « Ariol » poussent le lectorat à suivre avec davantage d'assiduité les épisodes au fur et à mesure que les numéros de *J'aime lire* sortent. Couplées à la mise en place d'épisodes-feuilletons, ces stratégies de traitement du temps contribuent à faire de la bande dessinée dans le magazine un outil de fidélisation solide.

II.2.b. Fidéliser par l'humour

L'un des points communs de toutes les séries *J'aime lire*, qui participe à l'effort de sérialité commune entre les bandes dessinées, est l'humour. Que ce soient les séries fantastiques « Fripouille et Malicette », « Suzie et Godefroy » et « Rustine inventeuse » ou les séries mettant en scène des enfants turbulents et blagueurs « Tom-Tom et Nana », « Anatole Latuile », « Ariol », « Toto le super zéro », « La cantoche » et « J'aime trop lire ! », toutes contiennent de l'humour simple et léger destiné à faire rire les lecteurs. Différentes mises en scène de l'humour sont toutefois à noter : on peut ainsi regrouper « Tom-Tom et Nana », « Anatole Latuile », « Toto le super zéro » et « La cantoche » dans une catégorie qui serait l'humour de l'impolitesse et de la bêtise, et « Suzie et Godefroy », « Fripouille et Malicette », « Rustine inventeuse », « J'aime trop lire ! » et « Le Keskidi » dans la catégorie de l'humour de situation, de hasard et de maladresse. Les épisodes d'« Ariol » oscillent entre ces deux catégories. Celles-ci sont

mouvantes et la frontière entre les deux est trouble : certains épisodes des séries catégorisées dans la première conviennent mieux à la deuxième, et inversement.

Cette omniprésence de l'humour dans les bandes dessinées *J'aime lire* peut s'expliquer par deux phénomènes : la nature même de la bande dessinée, et la fonction de ces bandes dessinées dans le magazine. Comme le rappelle Sophie Van der Linden dans l'article « Temps décalés » du numéro 18 de la revue *Hors Cadre[s]*, « Le rire se trouve à l'origine même de la bande dessinée (le terme « comic strip » suffit à en rappeler les fondements) »⁴¹. La bande dessinée jeunesse a longtemps conservé cette dimension humoristique de façon systémique, particulièrement pour ce public de premiers lecteurs de 7 à 10 ans.

De plus, comme le rappelle Thierry Groensteen dans l'entrée « Comique » du *Bouquin de la bande dessinée*, la forme courte en bande dessinée est historiquement liée à l'humour : « L'une des spécificités de la bande dessinée comique est d'adopter le plus souvent une forme brève. Si le feuilleton « à rebondissements » est la forme la plus naturelle du récit d'aventures et si le conteur épique est un coureur de fond, l'humoriste, au contraire, est de la race des *sprinters* : une anecdote, un clin d'œil lui suffisent à marquer le point. [...] La série à gag est essentiellement un art de la variation, la familiarité et la compétence acquises par les lecteurs assidus dotant chaque occurrence nouvelle d'une plus-value considérable. »⁴². La forme courte des bandes dessinées *J'aime lire* et leur système narratif de variation dans la répétition se prêtent donc parfaitement au déploiement de l'humour et du gag.

La sérialité est également essentielle dans l'humour des bandes dessinées *J'aime lire*. Dans son article « Les variations de l'humour », Philippe-Jean Catinchi, journaliste culturel et auteur de livres jeunesse, explique : « le phénomène de la série assure l'efficacité de l'humour. Là où l'album isolé se doit de tout établir – le propos, son traitement et son habillage souriant –, le remploi des caractères pittoresques facilite la perception du ton juste, l'entrée immédiate dans une partition d'autant plus séduisante qu'on en pressent les accents et les variations »⁴³. Par l'établissement d'une norme humoristique dans les épisodes des séries *J'aime lire*, chaque nouvel épisode est automatiquement perçu par ce filtre humoristique.

Par ailleurs, comme nous l'avons établi précédemment, la bande dessinée dans *J'aime lire* a pour but le divertissement des enfants après la lecture du roman, et est présentée comme telle. Ainsi, il paraît logique que les séries de bandes dessinées dans *J'aime lire* contiennent

⁴¹ Van der Linden, « Temps décalés », *Hors Cadre[s]* n°18, p.4.

⁴² Groensteen, « Comique », *Le Bouquin de la bande dessinée*, p. 163.

⁴³ Catinchi, « Les variations de l'humour », *Hors Cadre[s]* n°18, p.7.

toutes une part d'humour. Toutefois, *J'aime lire* se distingue des autres périodiques de Bayard Jeunesse à cet égard : les bandes dessinées dans *Je Bouquine*, *J'aime lire Max* ou *Okapi* ne sont pas toutes humoristiques (adaptations de classiques littéraires, séries d'aventure ou d'action).

Alors que le périodique appartient au groupe chrétien Bayard, qui semble promouvoir des valeurs de bonté, de bienveillance et de politesse, l'impolitesse et la bêtise sont les traits d'humour dominants dans les séries de bandes dessinées *J'aime lire*. L'humour des bandes dessinées de *J'aime lire* semble donc entrer en tension avec la mouvance morale du magazine, en mettant en scène des « sales gosses ».

D'après Victoria Chantseva et Marie Sorel, qui s'interrogent sur la question de la politesse dans les médias à destination de la jeunesse dans leur article « « Politesse, mon cul ? » : transmission et transgression des rituels de politesse dans les albums jeunesse et le théâtre jeune public », la littérature jeunesse occupe traditionnellement un rôle de transmission des règles de politesse. Parmi ces règles, nous pouvons retrouver d'après elles « les exigences hygiéniques, les manières de table, l'appel au partage et à l'obéissance, mais avant tout et surtout les termes à employer ou à éviter, la conception courante de la politesse enfantine consistant en un répertoire de phrases à prononcer dans des circonstances précises. Outre les usages verbaux, les textes promeuvent les codes de maintien : l'agressivité, les gestes désordonnés ainsi que la proximité avec le sale se voient réprochés en tant que manifestations de l'animalité brute au profit des principes de civilité tels que la propreté, la modération et la délicatesse »⁴⁴. Cette hypothèse s'avère prouvée à la lecture des romans *J'aime lire*, qui s'apparentent tous à ce qu'elles qualifient d'une « apologie des bonnes manières ». Il est d'autant plus surprenant de voir émerger, dans ce contexte, la série « A la bonne fourchette » comme première série de bande dessinée *J'aime lire*. Bernadette Després s'est souvent attachée à défendre sa série comme l'inverse, une apologie de l'indocilité et de la bêtise : « C'est des bêtises, mais ce n'est jamais méchant. Ils mettent la pagaille, se chamaillent, mais c'est du délire créatif ! On voulait faire rire les enfants, et pour ça, il faut que ça déborde »⁴⁵. Nous pouvons émettre l'hypothèse qu'une des raisons pour laquelle l'humour fonctionne si bien dans ces séries mettant en scène

⁴⁴ Chantseva et Sorel, « « Politesse, mon cul ? » : transmission et transgression des rituels de politesse dans les albums jeunesse et le théâtre jeune public », *Strenæ*, n° 15, septembre 2019, <https://doi.org/10.4000/strenae.4082>.

⁴⁵ « Festival d'Angoulême : dans la cuisine de “Tom-Tom et Nana” avec Bernadette Després », <https://www.telerama.fr/enfants/dans-la-cuisine-de-tom-tom-et-nana-avec-bernadette-despres,n5697215.php>.

des « sales gosses » est ce même décalage entre ce qui est attendu d'un magazine de presse jeunesse, qui contient un roman perclus de valeurs et de morale, et le comportement sauvage des enfants dans les bandes dessinées. Cette figure du « sale gosse » en bande dessinée est récurrente, son origine peut être retracée à la longue série *The Katzenjammer Kids* (1897) de Rudolph Dirks⁴⁶. Ces « sales gosses » sont caractérisés par leur comportement contraire aux règles de politesse énoncées ci-haut : ils sont sales, égoïstes, désobéissants et vulgaires. Toutefois, si la politesse semble complètement absente des séries des « sales gosses » de *J'aime lire*, elle transparait en réalité par le regard des parents et adultes protagonistes des séries. Ce sont des observateurs excédés des bêtises de ces enfants, qui représentent le risque de la punition, bien que dans la majorité des épisodes, les bêtises des enfants sont motivées par une envie de s'amuser davantage que par une envie de contrarier les adultes.

Ce regard réprobateur des adultes, en contrepoint des bêtises des enfants, accentue l'aspect humoristique des épisodes et sert à leur donner de la profondeur. Philippe-Jean Catinchi, propose une analyse de ces regards d'adultes sur les mondes des enfants dans la littérature jeunesse : « le jeu sur les caractères, la justesse des relations entre les enfants comme leur regard sur la sphère des adultes persistent à parler [aux jeunes lecteurs] et à les séduire »⁴⁷.

Cet humour de l'impolitesse et cette figure du « sale gosse » ne sont toutefois pas communs à l'ensemble des séries *J'aime lire*. En effet, « Suzie et Godefroy », « Fripouille et Malicette », « Rustine inventeuse », « J'aime trop lire ! », « Le Keskidi » et la plupart des épisodes d'« Ariol » sont davantage construits autour d'un humour situationnel, de langage ou de décalage. Si Suzie dans « Suzie et Godefroy » fait beaucoup de bêtises et peut correspondre à cette figure du « sale gosse », l'humour dans la série émerge davantage du décalage entre cette jeune fille des années 2000 et le monde médiéval dans lequel elle évolue et dont elle ne possède pas les codes. De même, Ramono dans « Ariol » incarne parfaitement cette figure de « sale gosse », et est régulièrement l'initiateur des situations humoristiques dans la série, mais l'humour général d'« Ariol » est davantage axé autour du décalage entre le point de vue enfantin d'Ariol et de ses amis et celui des adultes de leur entourage. Ainsi, les professeurs, les parents et les grands-parents dans « Ariol » sont régulièrement des déclencheurs de l'humour dans les épisodes. L'humour dans « Fripouille et Malicette » et « Rustine inventeuse » naît du décalage

⁴⁶ Groensteen, « Enfants », *Le bouquin de la bande dessinée*, page 238.

⁴⁷ Catinchi, « Les variations de l'humour », *Hors Cadre[s]* n°18, p.7.

entre la vision que Malicette et Rustine ont d'elles-mêmes (grande sorcière ou grande inventeuse) et l'échec systématique de leurs expériences. « J'aime trop lire ! » utilise les ressorts humoristiques plus simples des strips publiés en presse, relatant un seul gag en quelques cases, généralement provoqué par un décalage situationnel : l'enfant utilise son *J'aime lire* dans des situations dans lesquelles il n'est pas attendu. Enfin, « Le Keskidi » est la seule série *J'aime lire* dont l'humour repose uniquement sur le langage, les cases de chaque strip étant presque identiques (les personnages debout sur un sol verdoyant devant un ciel bleu), chaque strip proposant un jeu de mot nouveau.

II.2.c. Courriers et concours : implication du lectorat dans l'univers des bandes dessinées

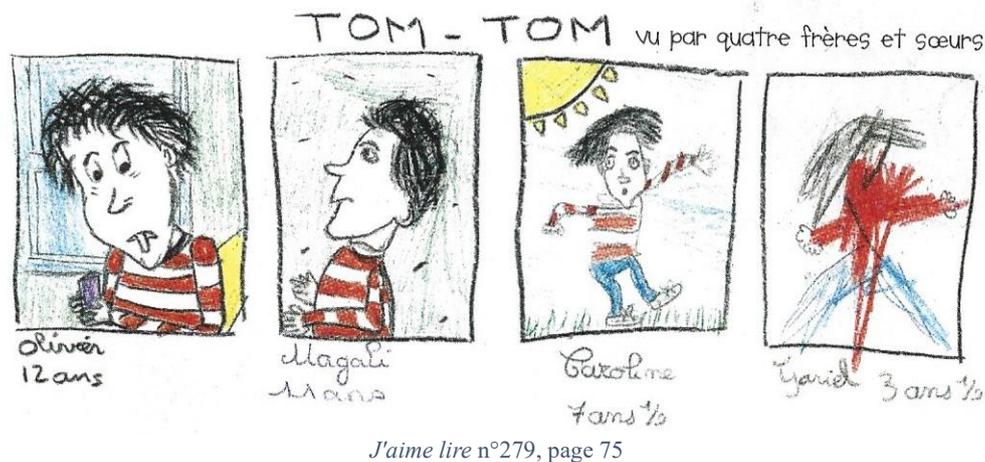
A partir de septembre 1990, *J'aime lire* incite à la création d'une communauté de lecteurs en publiant au sein de la rubrique « Bonnemine Magazine » des concours et le courrier des lecteurs. Les lettres et dessins qui ne sont pas publiés dans le magazine reçoivent tout de même une réponse, Bayard ayant employé une personne spécifiquement pour cette tâche.⁴⁸ Les premières lettres publiées, presque exclusivement manuscrites, paraissent dans le numéro 167 de décembre 1990. Cette section se dote rapidement de dessins de lectrices et lecteurs, dont les sujets préférés sont Bonnemine, les héros des précédents romans et les héros des bandes dessinées. Contrairement aux romans, qui changent à chaque numéro, Bonnemine et les séries de bandes dessinées sont deux constantes du magazine qui permettent aux enfants de s'intégrer dans une communauté. Si tous les enfants n'ont pas lu les mêmes romans, ils connaissent tous les héros des bandes dessinées. La bande dessinée se retrouve donc au centre de cette communauté de lecteurs, et s'impose comme un fidélisateur important du lectorat.

Des dessins des héros se retrouvent presque systématiquement dans les pages publiées du courrier des lecteurs, le premier étant un dessin de Nana réalisé par Louise Barbier, 8 ans, publié dans le numéro 175.⁴⁹ Toutes les séries de bandes dessinées ont ainsi été incluses dans le courrier des lecteurs via la publication des dessins des fans, y compris les séries davantage éphémères comme « Le Keskidi » ou « J'aime trop lire ! ». Malgré cette omniprésence, l'article de Eugène et Raux portant sur le courrier des lecteurs n'aborde pas du tout le rapport des

⁴⁸ Eugène et Raux, « Quelle expérience de lecture *J'aime lire* offre-t-il à ses abonnés ? »

⁴⁹ Les séries de bandes dessinées sont également régulièrement mentionnées dans des lettres manuscrites, mais il m'aurait été fastidieux de lire l'ensemble du courrier des lecteurs depuis son apparition en 1990. J'ai choisi de baser mon étude sur les dessins des protagonistes de bandes dessinées, facilement repérables au sein du courrier.

lecteurs aux séries de bande dessinée, se concentrant uniquement sur leur rapport aux romans et à leurs auteurs, alors même qu'une des images qu'elles utilisent en exemple contient des dessins d'Anatole Latuile et d'Ariol.



Il est possible de formuler une hypothèse de classement de popularité des protagonistes et des séries de bande dessinée *J'aime lire* en quantifiant leurs occurrences au sein du courrier des lecteurs. Ces statistiques sont toutefois difficilement interprétables, car la variable du temps d'existence de la série et de sa période de publication joue un rôle important dans la popularité des séries. Le courrier des lecteurs de 2025 ne contient évidemment aucune mention de « Fripouille et Malicette » ou de « J'aime trop lire ! », ces références étant inconnues du jeune lectorat actuel.

Sur une analyse de 338 numéros de *J'aime lire* contenant des pages dédiées au courrier des lecteurs, 67 numéros ne possèdent pas de dessins des personnages de bande dessinée. Les 271 numéros restant contiennent 492 dessins, soit une moyenne de 1,8 dessin par numéro, représentant un total de 971 personnages répartis entre les différentes séries.

Séries	Personnages													Totaux
Tom-Tom et Nana	Tom-Tom 111	Nana 126	Adrien 8	Yvonne 9	Rémi 9	Gino 4	Mélanie 4	Marie Lou 8	Tante Roberte 3	Sophie 2	Restaurant 2	Autres personnage s 3		289
Fripouille et Malicette	Fripouille 28	Malicette 33	Mirza 24	Vampire 1										86
Ariol	Ariol 162	Ramono 40	Pétula 12	Bisbille 14	Mule 3	Avoine 3	Chevalier Cheval 4	Batégaille 2	Naphtaline 4	Tiburge 3	Tonton Péto 2	Autres personnage s 28		277
Anatole Latuile	Anatole 162	Jason 34	Naomie 9	Olympe 15	Princesse 5	Sidonie 2	Henriette 9	Maitresse 3	Alban 5	Frères Mafiolo 3	Ulysse 3	Achille 4	Autre personnage 4	254
Suzie et Godefroy	Suzie 17	Godefroy 12	Autres personnage s 3											32
La cantoche	Cantinier.e 6	Enfants 5												11
Autres séries	J'aime trop lire 1	Toto 9	Rustine inventeuse 10	Le Keskidi 2										22

Ce relevé permet d'établir des hypothèses de popularité des personnages et des séries : « Ariol » et « Anatole Latuile », introduites dans *J'aime lire* à quelques années de différences, possèdent presque le même nombre de personnages représentés dans le courrier des lecteurs. Les chiffres de « Tom-Tom et Nana » sont trompeurs, puisque le courrier des lecteurs a été introduit bien après le début de la série. Il est possible de supposer que si le courrier des lecteurs avait été présent entre 1977 et 1989 le nombre de dessins dédiés à la série aurait été supérieur. Il est toutefois intéressant de constater que Nana est représentée plus fréquemment que Tom-Tom dans ces dessins, n'étant pourtant pas la protagoniste principale de la plupart des épisodes. « La cantoche », série présente dans le magazine depuis 13 ans, est rarement illustrée dans le courrier des lecteurs. Nous pouvons supposer que cela est dû au manque de personnages récurrents de la série, qui rend difficile l'illustration par les enfants de leur personnage préféré.

En dehors du courrier des lecteurs, le lectorat est aussi invité à se communautariser autour du concours mensuel. Ces concours émergent dans le numéro 190, publiés de façon occasionnelle au départ, puis établis mensuellement sous le nom « Fabrikamots » depuis le numéro 309. Ce concours artistique invite les enfants à créer autour d'un thème donné. Quelques sujets ont porté sur les séries de bandes dessinées au fil des années, renforçant cette idée de la bande dessinée comme un fidélisateur et rassembleur : « Tom-Tom et Nana » (n°198, 341), « J'aime trop lire ! » (n°339), « Anatole Latuile » (n°353, 375, 461), « Ariol » (n°394, 461, 525, 561), et les « héros » des séries dans les numéros 439 et 517. En dehors de ces « Fabrikamots » portant spécifiquement sur la bande dessinée et les séries *J'aime lire*, de nombreuses participations/soumissions incluent des illustrations ou déguisements des héros des séries *J'aime lire*, réinventant le thème imposé autour des bandes dessinées. Cela induit que les

bandes dessinées *J'aime lire* sont fermement implantées dans l'imaginaire du jeune lectorat du magazine, et que ces concours sont un espace choisi par les lecteurs pour partager leur passion de ces bandes dessinées et faire communauté autour des héros.



J'aime lire n°488, Fabrikamots thème « Le maître ou la maîtresse », illustration contenant les protagonistes des diverses séries surveillés par la maîtresse d'Anatole, page 60



J'aime lire n°435, Fabrikamots thème « Vos amours impossibles », illustration dépeignant Ariol et Henriette (« Anatole Latuile »), page 56

II.3. Héros et héroïnes : construction d'une image

La sérialité et le processus de fidélisation du lectorat à travers les bandes dessinées *J'aime lire* se sont construits autour des personnages phares des séries. Comme mentionné précédemment, les séries de bandes dessinées sont les seules à posséder des personnages récurrents dans les contenus de *J'aime lire*, mises à part les mascottes Bonnemine et Grisemine. Dans l'article « Héros » du *Bouquin de la bande dessinée*, Thierry Groensteen explique la filiation étroite entre série et héros : « Dans l'économie d'un récit de bande dessinée, le héros est avant tout celui-à-qui-il-arrive-quelque-chose. [...] La notion de héros est donc étroitement solidaire de celle de série (suite de récits coordonnés dont le héros récurrent est le point focal). Ensemble, ces deux notions fondent l'industrie de la bande dessinée »⁵⁰. La base de la sérialité de la plupart des séries se concentre dans cette figure du protagoniste principal, du « héros », en témoignent les titres des séries : « Tom-Tom et Nana », « Clémence Dubalai », « Fripouille et Malicette », « Ariol », « Anatole Latuile », « Suzie et Godefroy », « Toto le super zéro » et « Rustine inventeuse ». Seules « La cantoche », « J'aime trop lire ! » et « Le Keskidu » ne contiennent pas le nom de leurs protagonistes dans le titre. Les termes de « héros » ou « héroïnes » apparaissent pourtant tardivement au sein du paratexte du périodique, et le titre premier de « Tom-Tom et Nana », « A la bonne fourchette », semble montrer que la préoccupation première des bandes dessinées n'était pas cette figure du protagoniste récurrent. La figure de ces héros mêmes est à analyser : si les aventures qu'ils vivent sont dissemblables, les protagonistes des différentes séries se ressemblent, et ressemblent par ailleurs à leur lectorat visé. En mettant en scène ces figures de jeunes héros enfants, au quotidien banals, les séries de bandes dessinées *J'aime lire* permettent à leur lectorat de s'identifier, et donc de s'attacher, à ces protagonistes récurrents, renforçant davantage ce processus de fidélisation par la figure des héros de bandes dessinées.

II.3.a. De « A la bonne fourchette » à « Tom-Tom et Nana » : étude de cas

Le changement de titre de la série « A la bonne fourchette » à « Tom-Tom et Nana » est un exemple saisissant de la construction d'une image de marque autour de la figure des héros et héroïnes. Là où la série s'est d'abord construite autour d'un lieu et d'un groupe (le restaurant

⁵⁰ Groensteen, « Héros », *Le bouquin de la bande dessinée*, p. 363, 365.

et les personnes qui y gravitent), le référentiel s'est peu à peu modifié pour se centrer sur les deux personnages principaux de la série, Tom-Tom et Nana. Ce changement de focalisation témoigne d'une modification d'idéologie dans la série : du groupe, elle passe à l'individu. Le titre « A la bonne fourchette » donne l'impression de rentrer dans l'univers de la série en passant la porte d'entrée du restaurant, celui de « Tom-Tom et Nana » invite à se concentrer uniquement sur les aventures des deux enfants.

Ce changement s'opère d'abord par la publication en album des épisodes de la série. Dès les premiers volumes reliés, le titre de « A la bonne fourchette » n'apparaît pas : les albums de 1981 sont intitulés *Tom-Tom et sa sœur* et *Tom-Tom à votre service*. Le premier album portant le titre *Tom-Tom et Nana* paraît en 1986. Le changement de titre au sein de *J'aime lire* se fait au numéro 160, en mai 1990.

Cette modification de titre peut s'expliquer par différentes hypothèses : le fait de nommer une série d'après son ou ses personnages principaux est un usage répandu dans la bande dessinée, notamment dans les séries les plus populaires et reconnues : *Tintin*, *Astérix*, *Boule et Bill*, *Gaston Lagaffe*, etc. Le fait de changer le nom « A la bonne fourchette » pour « Tom-Tom et Nana » permet de rapprocher la série de cette tradition classique.

Cela peut aussi s'expliquer par une raison commerciale : le changement de titre permet aux lecteurs d'identifier plus facilement la série. En effet, quand bien même le titre originel fait référence au restaurant, lieu témoin de la plupart des épisodes, celui-ci n'est que très peu nommé au sein même de la série, contrairement à Tom-Tom et Nana. De fait, le lectorat se rappelle et reconnaît plus facilement le nom des deux héros. Comme mentionné ci-haut, ce changement de titre a été initié par la publication des épisodes sous forme d'albums vendus en librairie. Dans une optique de différenciation des autres produits dans le commerce, il est donc pertinent d'opter pour le nom des personnages principaux de la série. Si les épisodes publiés mensuellement dans *J'aime lire* ont par la suite récupérés ce nom, cela peut être dû à une entreprise d'égalisation des titres entre les albums et la prépublication dans le périodique.

En dehors des raisons pratique de ce passage de « A la bonne fourchette » à « Tom-Tom et Nana », ce changement interroge aussi la place de Nana dans la série. Nana a d'abord été un personnage en retrait, n'apparaissant pas du tout dans le premier épisode de la série (mis à part dans son encadré sur la page de titre), et figurant dans le second sans jamais prendre la parole. Le premier titre d'épisode dans lequel elle apparaît est l'épisode « Nana est malade » du numéro 12, dont elle n'est par ailleurs pas la protagoniste principale, puisque l'épisode se centre sur la

jalousie que Tom-Tom éprouve à l'égard de l'attention que récolte Nana. Si le titre originel « A la bonne fourchette » ne mentionnait aucun des deux protagonistes, Tom-Tom était plus régulièrement le personnage principal des épisodes, et son nom était plus régulièrement présent dans le titre des dits-épisodes. Sur un échantillon de 322 épisodes, treize contiennent uniquement le nom de Tom-Tom dans le titre, contre seulement quatre pour Nana.

De plus, comme mentionné ci-haut, les titres des premiers albums de la série publiés en 1981 ne nomment pas Nana, elle est simplement désignée comme « la sœur » de Tom-Tom. Le changement de titre de « A la bonne fourchette » à « Tom-Tom et Nana » permet d'affirmer le statut de Nana comme une héroïne majeure de la série, bien que secondant Tom-Tom, puisque son nom arrive en deuxième dans le titre.

II.3.b. Les « héros » : introduction et développement d'une terminologie dans le paratexte

Si l'exemple du changement de titre de « A la bonne fourchette » à « Tom-Tom et Nana » est représentatif de la construction d'une image sérielle basée sur les héros et héroïnes des bandes dessinées, ce processus passe également par le paratexte du magazine.

En effet, cette terminologie apparaît dans les bulletins d'abonnements, les concours, les pages de présentation des prochains numéros ainsi que dans les publicités pour les *J'aime lire* hors-séries ou pour l'espace numérique Bayard. Associé à des illustrations des personnages, ce terme de « héros » permet d'établir l'omniprésence des bandes dessinées au sein du périodique, et les place comme le visage du magazine : les héros des bandes dessinées sont les héros de *J'aime lire*. Le terme « héros » est par ailleurs employé à de nombreuses reprises pour désigner par métonymie les bandes dessinées elles-mêmes. L'expression « Les héros de *J'aime lire* » dans le *Bonnemine Magazine* du numéro 349 désigne les séries. Parmi les cadeaux d'abonnements, plusieurs sont décrits comme étant à l'effigie des « héros » (par exemple, dans le numéro 423, « ta trousse et ton portefeuille des héros »). Le thème du concours « Fabrikamots » soumis dans le numéro 515 est « Héros masqués », présenté ainsi : « Imagine et fabrique le masque d'un héros de *J'aime lire* ! ». Parmi les participations publiées dans le numéro 517, 11 masques sont à l'effigie des protagonistes des bandes dessinées (majoritairement d'« Anatole Latuile »), contre 4 à l'effigie de *Bonnemine*. Le lectorat de *J'aime lire* associe donc le mot « héros » aux bandes dessinées du périodique sans que celles-ci soient mentionnées.

Ce processus participe au phénomène de sérialité commune aux séries, puisque les héros cohabitent dans le paratexte, et de fidélisation par les séries de bandes dessinées. Comme l'explique Thierry Groensteen dans l'article « Séries » du *Bouquin de la bande dessinée* : « il s'agit d'assurer une présence continue du héros à l'intérieur du titre de presse, qui fait de la familiarité acquise avec ses « têtes d'affiche » son principal argument de vente »⁵¹.

Cette présence est renforcée par la mise en place d'une page de garde pour l'espace dédié aux bandes dessinées dans *J'aime lire* depuis le numéro 356, illustrée des héros des dites bandes dessinées, et intitulée « La bande à *J'aime lire* ». La couverture du numéro 456 du périodique est entièrement dédiée aux héros des bandes dessinées, adressant leurs vœux pour la nouvelle année aux lecteurs (annexe 12). Depuis janvier 2024, les héros des bandes dessinées se retrouvent également sur la couverture des *J'aime lire* (une icône située au-dessus des premières lettres de « J'aime lire » représentant un personnage d'une série, s'exclamant dans un phylactère : « + tes BD préférées ! »), renforçant davantage cette idée de fidélisation par la bande dessinée.

En dehors de ce paratexte au sein du magazine, l'omniprésence du terme « héros » pour qualifier par métonymie les séries de bandes dessinées se retrouvent également sur les sites de Bayard Presse⁵² et de *J'aime lire*⁵³. La description de la rubrique de bandes dessinée sur le site de Bayard Presse porte l'accent sur les « héros » : « des bandes dessinées rigolotes avec les héros star des cours de récréés : le petit âne Ariol, Anatole Latuile et sa bande de copains, La cantoche et ses blagues hilarantes... ». Par ailleurs, un des espaces boutique du site s'intitule « Les héros de Bayard jeunesse », et comprend des filtres de recherches dédiés à « Anatole Latuile », « Ariol » et « Tom-Tom et Nana ».

La page d'accueil du site de *J'aime lire* est illustrée par une fresque constituée d'Anatole, d'Ariol, des personnages de « La cantoche » ainsi que de Bonnemine. Le site contient une autre description du magazine, qui résume les séries de bandes dessinées par leurs héros : « Avec les magazines *J'aime lire*, votre enfant retrouve : un roman captivant - des rendez-vous BD avec des héros attachants - des jeux pour travailler ses méninges ». Le site comprend par ailleurs une rubrique entière intitulée « Héros », introduite par cette phrase : « Vous connaissez Tom-Tom et Nana, et aussi Bonnemine. Mais connaissez-vous Ariol, Anatole et la cantoche ? Venez les découvrir ! ». Cette rubrique présente les trois séries actuelles par un petit paragraphe, de

⁵¹ Groensteen, « Série », *Le Bouquin de la bande dessinée*, p. 729, 730.

⁵² <https://www.bayard-jeunesse.com/>, consulté le 04 août 2025.

⁵³ <https://www.jaimelire.com/>, consulté le 04 août 2025.

nombreux contenus sur « Ariol » (présentation des personnages, vidéos des auteurs Emmanuel Guibert et Marc Boutavant qui expliquent l'origine de la série, lien vers les albums, lien vers l'article qui explique et présente l'adaptation de la série en dessin animé). Elle contient également les liens vers les rubriques « Ariol » et « Anatole Latuile » de la boutique Bayard Presse.

Cette importance accordée aux « héros » dans le paratexte physique et numérique de *J'aime lire* prouve que ces figures de protagonistes sont devenues des moteurs de fidélisation indispensables du lectorat du magazine, ainsi que de bons arguments pour attirer de nouveaux lecteurs.

II.3.c. Des héros auxquels s'identifier ? Banalité des protagonistes et marqueurs de l'enfance

La fidélisation et l'attachement à une série passe indubitablement par l'attachement que le lectorat porte aux personnages, et davantage encore aux potentiels d'identification que ces personnages représentent. D'après Vincent Jouve, chercheur en littérature française et en théorie littéraire, le processus d'identification se décline en plusieurs catégories et se fait généralement par le personnage : « le personnage est bien plus qu'un simple rouage de la mécanique textuelle. Si les lecteurs s'y intéressent, c'est d'abord (surtout ?) en tant que double fictif – avatar – d'une personne réelle avec lequel il est possible de nouer des liens. » Il identifie quatre types d'identification : celle au personnage qui ressemble au lecteur, celle au personnage qui ressemble à ce que le lecteur aimerait être, celle au personnage qui permet au lecteur de réaliser des interdits et de se complaire dans une toute-puissance, et celle au personnage qui ressemble à des connaissances du lecteur (l'attachement affectif)⁵⁴. Les séries de bandes dessinées *J'aime lire* semble opter pour des personnages de la première catégorie : les protagonistes ressemblent au lectorat du périodique, et permettent donc une identification directe à ceux-ci.

Dans leur article « Quand la presse catholique fait pop ! Révolution par les bandes dans le magazine Okapi », les chercheurs Cécile Boulaire et Loïc Boyer expliquent à propos de la série de bande dessinée « Chouette de classe » que : « l'engouement des jeunes lecteurs pour

⁵⁴ Jouve, « Le personnage comme support d'identification », *Cahiers de Narratologie. Analyse et théorie narratives*, n° 47, <https://doi.org/10.4000/14g6y>.

cette série tient à l'identification aux personnages, qui ont leur âge et vivent comme eux au rythme de l'année scolaire, de la rentrée des classes aux grandes vacances, avec la scansion des événements scolaires (vacances, classes de mer...) et extra-scolaires (séjours estivaux, activités de loisirs...). »⁵⁵ Cette hypothèse est également applicable à la majorité des bandes dessinées *J'aime lire*, dans lesquels la banalité des héros et héroïnes et les aventures enfantines qu'ils vivent permettent au lectorat une identification rapide aux protagonistes.

Cette mise en scène du rythme scolaire dans les épisodes des séries suit le rythme réel de publication du périodique : dans les numéros des mois de juillet et août, les épisodes se centrent sur les vacances d'été, et dans le numéro de septembre, sur la rentrée scolaire. Ce rythme se met en place dès la première année de *J'aime lire* : l'épisode de « A la bonne fourchette » du numéro 7 (juillet 1977) s'intitule « Tom-Tom part en colonie », et celui du numéro 8 (août 1977), « La famille Dubouchon en vacances ». En plus de ce rythme scolaire, les bandes dessinées *J'aime lire* répondent également au rythme religieux chrétien pour des événements ancrés dans la culture française : le numéro de décembre contient des épisodes centrés sur Noël, celui de janvier sur la Chandeleur, celui de mars ou d'avril sur Pâques, etc. Plusieurs épisodes de mai ou juin sont dédiés aux fêtes des mères et des pères, qui bien que ni scolaires ni religieuses, s'inscrivent dans la culture populaire et dans le quotidien des enfants.

Le processus d'identification aux protagonistes est toutefois largement facilité pour les jeunes garçons, puisque peu de séries *J'aime lire* proposent des personnages principaux féminins. C'est, dans une certaine mesure, le cas de Nana, mais comme analysé précédemment, celle-ci est presque systématiquement en retrait par rapport à Tom-Tom. « Clémence Dubalai », « Aline et Léon », « Fripouille et Malicette », « Suzie et Godefroy » et « Rustine inventeuse » sont les seules séries qui mettent réellement en avant le personnage féminin comme personnage principal et comme initiatrice et actrice des événements des récits. Ces séries sont toutefois très éphémères, la plus longue étant « Fripouille et Malicette » qui perdure pendant cinq ans, et aucune n'est entrée de façon pérenne dans l'histoire du magazine comme l'a fait « Tom-Tom et Nana ». Les jeunes lectrices de *J'aime lire* n'ont donc que peu de personnages qui leur ressemblent auxquels s'identifier, mises à part les protagonistes secondaires (Pétula dans « Ariol

⁵⁵ Boulaire et Boyer, « Quand la presse catholique fait pop ! Révolution par les bandes dans le magazine Okapi », Cité internationale de la bande dessinée et de l'image », consulté le 17 mars 2025, <https://www.citebd.org/neuvieme-art/quand-la-presse-catholique-fait-pop-revolution-par-les-bandes-dans-le-magazine-okapi>.

», dont le seul but narratif est d'être l'amoureuse d'Ariol, ou, dans « Anatole Latuile », Olympe, Henriette, Naomie et Marjane, les amies d'Anatole et de Jason). Le processus d'attachement aux personnages auquel elles sont le plus largement confronté est celui de l'« investissement affectif », les personnages qui inspirent de la sympathie et auxquels il est possible de s'attacher sans se projeter en eux.

La sérialité des bandes dessinées dans *J'aime lire* se construit autour d'une esthétique commune, inhérente à la forme courte des épisodes, à des mises en pages similaires calquée sur le modèle institué par « A la bonne fourchette », et à des procédés esthétiques précis et discrets communs aux différentes séries. Cette sérialité est un moteur de la fidélisation du lectorat. Par l'établissement d'une esthétique commune, les séries constituent une « zone de confort » au sein de *J'aime lire*, dont les autres contenus sont strictement indépendants et variés d'un numéro à l'autre. Les bandes dessinées dans *J'aime lire* réinventent leurs propres codes de sérialisation en mettant en place des épisodes-feuilletons, qui accentuent davantage leur rôle fidélisateur. Par ailleurs, l'humour intrinsèque aux séries constituent un argument de vente et d'adhésion pour le jeune lectorat, en contraste avec les romans parfois sombres et sérieux. La mise en place d'une communauté de lecteurs à travers les concours et courriers témoigne du rôle prépondérant de la bande dessinée au sein de l'économie de *J'aime lire*. Les héros et héroïnes des différentes séries y sont omniprésents, ancrés dans l'imaginaire des jeunes lecteurs. Ce statut des « héros » de *J'aime lire* s'est construit au fil des années, au sein du paratexte du périodique et sur les sites de Bayard, initié par le changement de titre de « A la bonne fourchette » vers « Tom-Tom et Nana ». Si ces héros et héroïnes semblent en apparence construits pour que les enfants puissent s'y identifier, ce processus d'identification est complexifié pour les jeunes filles, qui n'ont que peu de personnages principales féminines dans lesquelles elles peuvent se reconnaître. Cette inégalité constitue une première piste de réflexion sur la véracité de l'expression d'« enfance rêvée » pour définir les bandes dessinées du périodique, et permet d'établir que ces séries ne sont pas dénuées d'idéologies et de stéréotypes sous-jacents.

TROISIEME PARTIE : UNE ENFANCE RÊVÉE ?

En parlant de « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » dans une interview pour *Paris Match*, Bernadette Després confiait y avoir dessiné son enfance rêvée⁵⁶. Jacqueline Cohen évoque un « monde idéalisé » pour désigner la série : « je crois que c'est ça un peu qui fait rêver, qui plaît entre autres aux enfants, c'est quand même un monde un peu idéalisé qu'on n'a pas aujourd'hui peut-être. Les enfants ont pas mal de liberté »⁵⁷. Dans le podcast *Histoires de jeunesse*, Evelyne Reberg semble partager le point de vue de ses co-auteurs : « cette bande dessinée donne aux enfants l'univers dont ils rêvent »⁵⁸.

Les scénaristes des séries *J'aime lire* témoignent également de s'être inspirés de leurs propres enfances pour construire les bandes dessinées du périodique. Emmanuel Guibert ne s'est jamais caché de l'inspiration qu'il tenait de sa propre enfance pour écrire les épisodes d'« Ariol ». Ainsi, dans la vidéo de présentation de la série sur le site de Bayard, il explique : « Ariol c'est moi, c'est fabriqué en grande partie à partir de mes souvenirs d'enfance, de ma famille, de mes amis, de mon école, de mon quartier, et j'essaye de faire revivre comme ça les douces heures de mes neuf ans »⁵⁹. Par ailleurs, il confie dans sa *Monographie prématurée* qu'il « dessine encore aujourd'hui sous le coup de l'excitation éprouvée à dessiner enfant »⁶⁰. Jacqueline Cohen tient des propos similaires : « Les idées viennent de plein de façons, [...] en se rappelant des choses qu'on a vécues quand on était mômes »⁶¹.

Les bandes dessinées *J'aime lire* ont en effet un lien particulier à l'enfance, mettant en scène des protagonistes enfants et étant destinées à un jeune public. Les autrices et auteurs de ces séries sont pourtant tous adultes. Cela interroge sur cette définition de la bande dessinée pour enfants, et de cette conception d'un monde idéalisé enfantin perçu par des adultes. Les citations des autrices et d'Emmanuel Guibert présentées ci-haut révèlent une nostalgie de

⁵⁶ Després, « "Tom-Tom et Nana" : "J'ai dessiné mon enfance rêvée" », <https://www.parismatch.com/Culture/Livres/Tom-Tom-et-Nana-J-ai-dessine-mon-enfance-revee-1736903>.

⁵⁷ Cohen, *Tom-Tom et Nana, côté cuisine*, <https://www.youtube.com/watch?v=ApFWOBzwN4c>.

⁵⁸ Reberg, « Tom-Tom et Nana, la quintessence de l'enfance », *Histoires de jeunesse*, Bayard Editions, <https://www.bayard-editions.com/actualites/actus-jeunesse/podcast-evelyne-reberg/>.

⁵⁹ Guibert, « Vidéo des auteurs d'Ariol Emmanuel Guibert et Marc Boutavant », <https://www.jaimelire.com/j-aime-lire/les-heros-j-aime-lire/ariol/les-auteurs>.

⁶⁰ E.Guibert et C.Guibert, « Le dessin, petit. », *Monographie prématurée*, p.21.

⁶¹ Cohen, *Tom-Tom et Nana, côté cuisine*.

l'enfance de leur part. Ce sentiment de nostalgie éprouvé par les autrices et auteurs est expliqué dans l'article « You Draw Like a Child! Interrogating Aetonormative Tendencies in Imitations of Children's Drawings in Graphic Narratives », des chercheurs Dragana Radanović, Roel Vande Winkel et Nancy Vansielegem : « Nonetheless, while the child in comics is a “changing, nebulous social category” (Ahmed 2021:6), it is not always devoid of stereotypes and nostalgic attempts at remembering what it was like to be a child »⁶².

D'après les autrices et auteurs, l'enfance dans les bandes dessinées *J'aime lire* correspondrait à la fois aux souvenirs vécus par les protagonistes ainsi qu'à un geste artistique qui se veut enfantin. Cela questionne la notion d'« esthétique de l'enfance », et les formes que celle-ci prendrait dans les bandes dessinées *J'aime lire*.

Nous pouvons par ailleurs nous interroger sur la dichotomie entre la réalité vécue par les enfants lecteurs de *J'aime lire*, et la vie enfantine des protagonistes de *J'aime lire* imaginée par des adultes nostalgiques de leur propre enfance. Il y a de plus un paradoxe fort entre le discours des autrices et auteurs qui clament inventer et dessiner une « enfance rêvée », « idéalisé[e] » dans les bandes dessinées *J'aime lire*, et la réalité de ces bandes dessinées à la lecture, qui contiennent de nombreuses situations de violences systémiques et familiales, que ce soit dans les relations sociales des enfants entre eux qu'entre les adultes et les enfants.

Enfin, il est intéressant de s'interroger sur l'idéologie de cette « enfance rêvée » dépeinte dans ces bandes dessinées, car l'ensemble des séries *J'aime lire* est rempli de biais stéréotypés qui rendent la représentativité sous-jacente de ces récits inéquitable, en plus d'introduire des idéologies et stéréotypes plus clairement affichés dans certains épisodes.

⁶² Radanović et al., « You Draw Like a Child! Interrogating Aetonormative Tendencies in Imitations of Children's Drawings in Graphic Narratives », *Comicalités*, Presses universitaires de Liège, <https://doi.org/10.4000/comicalites.8408>. Traduction personnelle : « Néanmoins, bien que l'enfant dans les bandes dessinées soit une « catégorie sociale changeante et nébuleuse » (Ahmed 2021:6), il n'est pas toujours dépourvu de stéréotypes et de tentatives nostalgiques pour se souvenir de ce que c'était d'être un enfant ».

III.1. Une esthétique de l'enfance

Si les autrices et auteurs mentionnés ci-haut semblent rattacher l'univers idéal des bandes dessinées *J'aime lire* aux scénarios des épisodes, la notion d' « enfance rêvée » est également transmise par l'esthétique des séries. Le geste artistique enfantin s'exprime aussi dans les illustrations, et le fait que ces dernières soient destinées à un public cible de jeunes lecteurs contribue à influencer l'esthétique des séries vers une esthétique de l'enfance. Au-delà des styles particuliers des dessinatrices et dessinateurs, plusieurs éléments visuels sont communs aux différentes séries et permettent de les rapprocher autour de cette esthétique de l'enfance. Le lettrage, geste typographique qui permet d'inscrire le texte dans l'illustration, y contribue grandement. Le langage fait également partie de cette esthétique de l'enfance, par l'établissement d'une sémantique particulière propres aux enfants et aux univers sensibles des jeunes protagonistes, qui vient s'inscrire dans la page. La couleur ensuite contribue à l'établissement de cette esthétique, par leurs teintes et leur mode d'application. Enfin, la représentation graphique des imaginaires enfantins permet de représenter visuellement cette « enfance rêvée », au sens premier du terme, et de se rattacher au geste enfantin de la rêverie permanente.

III.1a. Lettrages et sémantique

Le lettrage joue une part importante dans l'établissement d'une esthétique de l'enfance dans *J'aime lire*. Comme l'explique Gaby Bazin, autrice et chercheuse en littérature jeunesse, dans son ouvrage *Lettrages et phylactères*, le lettrage en bande dessinée n'est jamais neutre : « L'usage des variantes typographiques permet de faire entrer dans la bande dessinée des indications sonores. Une typographie, en effet, n'est jamais « muette » : on ne peut pas la neutraliser entièrement, elle dit toujours quelque chose »⁶³. La norme de lettrage dans les bandes dessinées *J'aime lire* est établie dès le premier épisode de « A la bonne fourchette ». Bernadette Després réalise le lettrage à la main, dans une cursive très scolaire. Si au fil des épisodes sa typographie cursive se relâche légèrement, en même temps que son style graphique qui se détend et se brouillonne, la police reste celle apprise par les enfants à l'école primaire. Il s'agit d'une écriture attachée rendue irrégulière par la spécificité du lettrage manuel, bien que

⁶³ Bazin, *Lettrages et Phylactères*, Atelier Perrousseaux.

répondant toujours à un impératif de lisibilité. L'écriture cursive est également celle adoptée par Pef dans « Le Keskidi », Clément Devaux pour « Anatole Latuile », Ninie pour « Rustine inventeuse » ainsi que celle qui est employée pour les titres des épisodes d'« Ariol ». Ce choix d'un lettrage cursif est justifié par le public cible du périodique : les lecteurs de *J'aime lire*, qui pour les plus jeunes apprennent tout juste à lire, ne possèdent pas encore l'habitus visuel de la bande dessinée. Lire les images et le texte dans un même mouvement est une mécanique délicate qui peut poser problème aux jeunes lecteurs. L'intégration d'un lettrage d'écolier qui leur est familier peut permettre une porte d'accès à l'acquisition de cette mécanique particulière de la lecture du dessin séquentiel. L'écriture cursive ne représenterait donc pas dans les bandes dessinées *J'aime lire* la marque d'une expressivité et d'une singularité artistique, mais une tentative de se rapprocher de la pratique d'écriture des enfants. Cela indiquerait que le public cible de *J'aime lire*, c'est-à-dire les enfants de sept à dix ans avec leurs connaissances et leurs pratiques, influe grandement sur les conventions de lettrage des bandes dessinées du magazine et sur son esthétique.

Cette première explication justifiant le choix d'un lettrage cursif n'empêche pas toutefois de formuler une autre hypothèse : l'écriture « en attachés » permet aussi de donner une esthétique enfantine à ces bandes dessinées et de se rapprocher du point de vue des protagonistes. Les personnages principaux sont tous des enfants scolarisés à l'école primaire, et ce sont à travers leurs yeux que les épisodes sont racontés. Cette question du lettrage s'adoptant au point de vue, au référentiel de narration et au locuteur, se cristallise dans les épisodes de la classe verte d'« Ariol » (n°526 à 537) dans lesquels des extraits de journaux des enfants sont intégrés à l'histoire. Le lettrage de ces textes qui imitent l'écriture manuscrite des personnages varie en fonction de chaque protagoniste. Ceux de la petite mouche appliquée Bisbille sont rédigés dans une écriture cursive serrée et élégante, tandis que ceux de Vanesse sont moins appliqués et réguliers. Par ailleurs, lorsque des protagonistes sortant de l'ordinaire prennent la parole dans les différentes séries, il n'est pas rare qu'un lettrage particulier leur soit attribué : robots dans « Anatole Latuile », fées et sorcières dans « Fripouille et Malicette », princesses et messages électroniques dans « Suzie et Godefroy », etc. Le lettrage devient une incarnation du locuteur.



J'aime lire n°526, « Ariol », « Un long voyage », page 79



J'aime lire n°526, « Ariol », « Un long voyage », page 84

Le lettrage cursif n'est toutefois pas le seul employé dans les bandes dessinées *J'aime lire* : les séries « Ariol », « Fripouille et Malicette », « Suzie et Godefroy », « Toto le super zéro » et « La Cantoche » emploient toutes un autre style de lettrage. La plupart de ces lettrages cherchent à se faire oublier ; ils répondent à la définition d'un texte lisible selon le typographe néerlandais Gerrit Noordzij : « ni trop singulier, ni trop daté, ni trop gras, ni trop fin, ni trop large, ni trop étroit »⁶⁴. En effet, bien que Françoise Naudinat pour « Fripouille et Malicette » ait choisi de réaliser un lettrage manuel, celui-ci est davantage régulier qu'expressif, avec un interligne constant et des lettres qui ressemblent à celles d'une police de caractère numérique. Une police de caractère simple semble avoir été créée pour « Suzie et Godefroy » et « Toto le super zéro » : les lettres sont régulières, et il n'existe qu'une version de chaque caractère. Aucune variation de graisse, de casse ou de police n'est employée dans ces deux séries.

Deux séries en revanche se singularisent par un lettrage expressif et original : « La Cantoche », qui utilise un mélange d'une police d'écriture créée par l'auteur et un lettrage manuel de celui-ci, et « Ariol », lettrée manuellement par Rémi Chaurand. Le lettrage est une étape primordiale dans « Ariol », réalisé et placé dans les cases avant même les illustrations de Marc Boutavant⁶⁵. Les noms propres et néologismes y sont inscrits en majuscules. Cet usage singulier de la majuscule peut à la fois témoigner d'un héritage du lettrage archétypal de la bande dessinée franco-belge, similaire à celui employé dans des séries parmi lesquelles *Boule*

⁶⁴ Noordzij, *Le trait, une théorie de l'écriture*, Ypsilon éditeur, 2010.

⁶⁵ Lallouet, *La BD comme elle se fait*, <https://vimeo.com/12969358>.

et *Bill*, *Astérix*, *Les Schtroumpfs* ; tout en témoignant une nouvelle fois de cet impératif de lisibilité accrue propre au public cible de *J'aime lire*. En effet, les noms propres de l'univers d'« Ariol » sont souvent inventés et saugrenus (parmi les camarades et amis d'Ariol : « Pouyastruc », « Tiburge », « Pétula Mâchicoulis », « Bisbille Cantharide », « Batégaille »...). Par ailleurs, toute une sémantique inventée est déployée dans « Ariol », pleine de néologisme suffisamment proches de signifiés de notre univers pour les y attribuer. L'usage de la majuscule rend le déchiffrement de ces mots nouveaux plus faciles, et donc les jeux de mots et les références plus aisément compréhensibles.



Cette sémantique particulière et ces néologismes contribuent également à l'établissement d'une esthétique de l'enfance par les mots. En effet, le système sémantique d'« Ariol » imite l'orthographe et le langage intuitifs des enfants. Parmi les nombreux néologismes de la série, nous pouvons citer les « zozeilles » pour les sous, les « kouki » pour les gâteaux, les « beubeuls » ou les « chouinegommes » pour les chewing-gums, les « imèles » pour les emails, etc.

De plus, les textes qui ont pour but l'imitation de la typographie des protagonistes, mentionnés précédemment avec les journaux de la classe verte dans « Ariol », imitent également l'orthographe de ces protagonistes. Par exemple, dans les cases ci-dessous, le dessin légendé de Nana (n°308), le schéma de Ramono et d'Ariol (n°435) et la lettre d'un enfant de « La cantoche » (n°426) sont perclus de fautes, imitant celles que les jeunes enfants sont susceptibles de réaliser.



J'aime lire n°308, « Tom-Tom et Nana », « Mirlababurrlababo », page 68



J'aime lire n°426, « La cantoche », page 53



J'aime lire n°435, « Ariol », « L'appareil », page 72

Ainsi, dans la majorité des séries *J'aime lire*, la construction d'une esthétique et d'un univers enfantins passe par le texte et le langage, mélangeant des techniques de lettrage et une sémantique lisibles et proches de celles du lectorat.

III.1.b. Couleurs

La mise en couleur occupe également une place importante dans l'établissement d'une esthétique de l'enfance au sein des bandes dessinées *J'aime lire*. Les couleurs y sont rarement employées pour illustrer l'expression d'un sentiment. Elles sont généralement fonctionnelles, aidant à la lisibilité des illustrations, à la reconnaissance des protagonistes principaux et à la mise en place d'une ambiance qui accompagne le récit. Ce travail sur la couleur est par ailleurs porté à l'attention du lectorat, le légitimisant. Depuis les premiers numéros du magazine, les coloristes sont crédités. De plus, comme mentionné précédemment, le numéro 337 de février 2005 propose dans la section « Bonnemine Magazine » une présentation des méthodes de travail des dessinatrices et dessinateurs de bande dessinée (annexe 5). La mise en couleur est mentionnée systématiquement : « [Marc Boutavant] fait chaque dessin de chaque case et il les

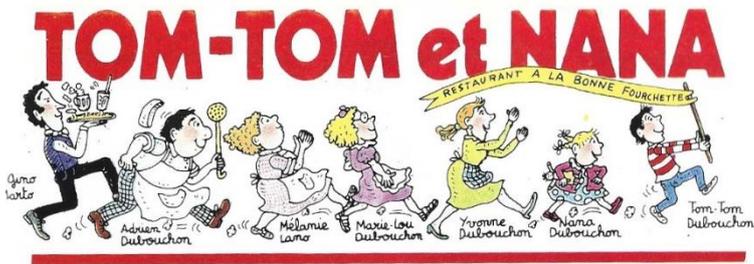
met en couleurs directement sur l'ordinateur »⁶⁶, « Ce n'est pas [Bernadette Després] qui met les couleurs, car cela prend trop de temps, c'est la coloriste, Catherine Viansson-Ponté, qui travaille à la gouache », « [Françoise Naudinat] dessine sur du papier très épais car la mise en couleurs se fait à l'aquarelle, de la peinture à l'eau très diluée. Enfin, c'est Pierre Naudinat, le scénariste, qui colorise ».

Bernadette Després réalise la mise en couleurs des premiers épisodes de « A la bonne fourchette », mais dès le numéro 36 de janvier 1980 numéro, une coloriste est employée pour le faire. C'est d'abord Macha Laczewny qui occupe ce rôle, puis Catherine Viansson-Ponté à partir du numéro 48 en janvier 1981 jusqu'au numéro 349 en 2006, qui marque le passage d'une coloration traditionnelle à une mise en couleur numérique des épisodes de « Tom-Tom et Nana », réalisée par Rémi Chaurand ou Virginie Péchard. Avant ce numéro 349, la mise en couleur des épisodes de la série était faite en couleur seconde à la gouache, utilisant la technique du bleu (l'illustration de Bernadette Després était imprimée dans une encre bleu clair pour que Catherine Viansson-Ponté ne fasse pas la mise en couleurs sur les originaux). Cette technique de mise en couleurs est courante dans l'illustration jeunesse et la bande dessinée, permettant de réduire les coûts de production et les risques d'erreur. La couleur sur bleu de Catherine Viansson-Ponté et l'illustration encrée en noir de Bernadette Després sont ensuite assemblés pour former l'illustration finale. D'après Marianne Berissi, « cette pratique du cerne noir a sans doute plusieurs justifications, dont au moins deux méritent d'être rappelées : elle permet de rendre le dessin lisible, selon les préceptes édictés au XIXe siècle ; mais elle est probablement aussi une forme d'hommage implicite à la pratique enfantine qui consiste à dessiner d'abord, puis à remplir en coloriant »⁶⁷.

⁶⁶ Cet article est publié avant que Rémi Chaurand ne devienne le coloriste d' « Ariol ».

⁶⁷ Berissi, « Comment la couleur vient aux enfants », *Hors Cadre[s]* n°13, p.8.

Les mises en couleurs de « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » se caractérisent par des aplats pastel pour les décors, dans l'héritage de l'univers enfantin idéalisé de Boutet de Monvel ou de Kate Greenaway.



J'aime lire n°231, « Tom-Tom et Nana », « Dix pour un », page 57



Boutet de Monvel, *Chansons de France pour les petits français*.
Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b85950611/f11.item>

Dans les premiers épisodes de la série, les décors sont minimalistes et le fond des cases est régulièrement comblé par des aplats de couleur pastel : la cuisine et le restaurant sont dans les tons jaunes, donnant à ces lieux une ambiance chaleureuse mais une impression de vide. Les personnages de « A la bonne fourchette » sont en revanche mis en valeur par des couleurs riches et éclatantes. Les joues des personnages sont rosies, particulièrement dans les premiers épisodes, et l'ombrage est inexistant : cela donne aux illustrations un aspect juvénile et rappelle la pratique enfantine du coloriage sans nuance.

Avant l'arrivée Catherine Viançon-Ponté au sein de l'équipe de travail de « A la bonne fourchette », Bernadette Després et Macha Laczewny avaient pour habitude la mise en couleurs des gouttières mêmes, ajoutant aux épisodes une dimension d'autant plus éclatante. Ces gouttières sont tantôt colorées dans des teintes pastels (jaune clair, bleu clair, vert clair), tantôt avec des couleurs davantage criardes qui viennent concurrencer la vibrance de la couleur des illustrations. Ce procédé semble être commun à plusieurs magazines de Bayard, puisque dans leur article « quand la presse catholique fait pop ! Révolution par les bandes dans le magazine *Okapi* », Cécile Boulaire et Loïc Boyer donnent une description de la bande dessinée « Chouette de classe » qui convient parfaitement aux premiers épisodes de « A la bonne fourchette » : « Les expressions peuvent parfois être un peu rigides, les compositions de cases, légèrement flottantes. La mise en couleur, à l'encre, est parfois très exubérante ; l'impression de saturation visuelle est par ailleurs augmentée du fait que les gouttières entre les cases ne sont pas blanches, mais

d'une couleur vive choisie pour le fond de la rubrique. »⁶⁸ Catherine Viansson-Ponté abandonne cette pratique, se conformant à la norme des gouttières blanches en bande dessinée.



J'aime lire n°33, « A la bonne fourchette », « Les cannetons en pompons aux pommes bonbons », page 61

Au fil des années, la coloration de la série se vivifie : les teintes pastels sont peu à peu abandonnées, au profit de nuances vives et éclatantes, devenues plus populaires avec la démocratisation de la mise en couleurs numérique. Si les teintes pastels des premiers épisodes convoquent l'esthétique enfantine de l'album jeunesse du début du XX^{ème} siècle, les teintes plus vives se rapprochent des celles des dessins animés et des bandes dessinées modernes, témoignant d'un changement dans la perception des couleurs pour les enfants.

Les autres séries de bande dessinée dans *J'aime lire*, à l'exception de « Fripouille et Malicette », ont recours à une mise en couleurs digitales (seuls les épisodes des numéros 338 à 346 de « Fripouille et Malicette » sont colorés numériquement, les autres sont mis en couleurs à l'aquarelle). La série « Anatole Latuile » a connu plusieurs coloristes, mais c'est le dessinateur Clément Devaux qui occupe ce rôle depuis le numéro de novembre 2009. Rémi Chaurand est le coloriste d'« Ariol » et de « Toto le super zéro ». Les autres séries de bandes dessinées sont mises en couleurs par leurs dessinateurs. La plupart des séries sont mises en couleurs

⁶⁸ Boulaire et Boyer, « Quand la presse catholique fait pop ! Révolution par les bandes dans le magazine Okapi ».

simplement, sans nuance, avec des aplats lisses qui aident à la lisibilité des illustrations. Les seules nuances dans « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » et « Anatole Latuile » se trouvent sur les joues des personnages, souvent rosies par rapport au reste du visage. Les décors simples aux couleurs pastel de « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » se retrouvent dans « Anatole Latuile », avec un usage prépondérant du jaune pastel, du vert clair et du bleu clair.

La série « Fripouille et Malicette » se démarque des autres séries puisque c'est la seule qui utilise le procédé de la couleur directe : la mise en couleurs se fait directement sur l'illustration, sans passer par des bleus d'impression. L'usage de l'aquarelle rend également la coloration des épisodes plus nuancée, moins restreinte et contrôlée que celle des autres séries, loin des carcans de lisibilité et d'unicité des autres bandes dessinées *J'aime lire*.

Les couleurs de « La cantoche » se distinguent des autres séries du périodique, car les contours des illustrations ne sont pas encrés en noir, mais en différentes nuances qui s'harmonisent avec le reste de la mise en couleurs. Les teintes utilisées sont davantage nuancées, souvent dégradées et fondues les unes dans les autres, sans que l'aspect lisse n'en soit entaché. La mise en couleur numérique de Nob rappelle la technique de l'aquarelle, et par cet usage Nob se rattache à une tradition de l'illustration jeunesse colorée par cette peinture.

Les couleurs dans les bandes dessinées *J'aime lire*, en plus de convoquer une ambiance enfantine proche d'autres références culturelles destinées à un public jeune, facilitent la compréhension des récits pour les enfants. En effet, la couleur est employée pour rendre les illustrations lisibles, en créant des contrastes simples (sans utiliser d'ombrage et de nuances), et en permettant la reconnaissance immédiate des personnages. Une palette de couleurs est attribuée à chaque personnage : Nana est en bleu clair et rose, Tom-Tom en rouge et bleu foncé, Ariol en bleu clair, jaune et rouge, Anatole en rouge, noir et jaune, Fripouille en rouge, Malicette en noire et rose, etc. Si ces palettes de couleurs sont employées pour faciliter la reconnaissance des personnages pour le lectorat enfantin, elles ne sont toutefois pas anodines : elles perpétuent des stéréotypes de genres, attribuant des couleurs perçues comme féminines aux filles (le rose, les couleurs claires ou pastels), et des couleurs perçues comme masculines pour les garçons (le rouge, les couleurs vives).

Ainsi, la couleur dans les bandes dessinées *J'aime lire* permet à la fois de rattacher les séries à d'autres œuvres pour la jeunesse, avec l'usage de tons distinctifs, mais aide aussi à la lisibilité des épisodes pour le jeune lectorat. La couleur contribue donc à une esthétique de

l'enfance et pour l'enfance. La mise en couleur des bandes dessinées est particulièrement signifiante, puisqu'elle transmet également des idéologies stéréotypées sur le genre.

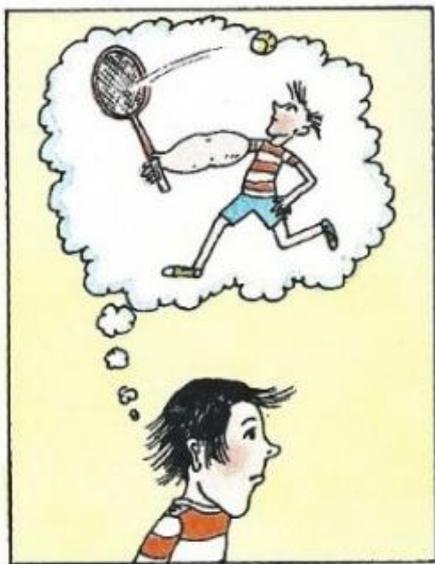
III.1.c. Imaginaires d'enfants : étude de cas des scènes de rêves, cauchemars et projections

En dehors du lettrage et des couleurs, il est difficile de situer ce qui relèverait proprement de l'« esthétique de l'enfance » dans les différentes séries *J'aime lire* sans se répandre en exemples. Les cas sont multiples et divers, certains spécifiques à certaines séries et difficilement conceptualisables. L'imaginaire d'enfant, omniprésent dans de nombreuses séries, est une notion que l'on peut rattacher à cette esthétique de l'enfance. La question du rêve en bande dessinée est intrinsèquement liée à l'enfance. Thierry Groensteen dans *Le Bouquin de la bande dessinée* explique cette affinité : « l'enfant a déjà la capacité de s'échapper, par le jeu, dans une réalité parallèle, de « faire comme si » [...]. Il est, par ailleurs, entouré d'êtres inertes (animaux en peluche, poupées, soldats de plomb, cow-boys, etc.), qu'il investit d'un pouvoir d'animation, faisant d'eux d'authentiques partenaires vivants »⁶⁹.

La mise en image de la pensée non-verbale des enfants sous-entend par ailleurs un récit qui se base sur cet imaginaire foisonnant : l'esthétique de l'enfance se rapproche ici de la narration de l'enfance, raconter ce que sont les enfants, et de la narration enfantine, raconter comme les enfants. La notion d'imaginaires d'enfants dans les séries de bande dessinée de *J'aime lire* peut être divisée en deux catégories. La première est celle des scénarios inventés et rêves éveillés : les protagonistes s'imaginent des scénarios souvent causés par des émotions fortes (peur, colère, amour, envie), qui sont généralement illustrés dans des phylactères attribués aux protagonistes ; ou bien les protagonistes s'imaginent vivre une situation qui remplace complètement leur réalité et s'inscrit dans l'espace même de la case, en remplaçant le décor. La seconde catégorie est celle des véritables rêves et cauchemars, présente dans de nombreux épisodes des séries *J'aime lire* et représentée de diverses façons.

⁶⁹ Groensteen, « Rêve », *Le Bouquin de la bande dessinée*, p.680.

Cette notion d'imaginaire d'enfants est particulièrement intéressante dans *J'aime lire* puisqu'elle se retrouve dans la quasi-totalité des séries du magazines, de façon récurrente. Le premier imaginaire représenté est celui conscient : les enfants s'imaginent des situations en étant éveillés. Ces situations sont généralement illustrées dans des phylactères nuageux, à la manière des bulles de pensées, parfois avec une colorimétrie différente du reste de l'épisode. Ces rêveries s'étalent parfois sur plusieurs pages, les phylactères devenant alors des cases entières au contour nuageux. Dans ces situations inventées, ces petits rêves éveillés, transparaissent les angoisses, les envies et les jeux des enfants. Ce procédé est utilisé dans « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » (n°4, 5, 11, 13, 16, 21, 39, 44, 54, 63, 73, 76, 88, 101, 117, 122, 125, 126, 127, 128, 129, 208, 211, 240, 253, 255, 260, 262, 270, 278, 284, 301, 304, 308, 309, 310, 317, 322, 333, 421), « Clémence Dubalai » (n°30), « Anatole Latuile » (n° 347, 363, 372, 385, 400, 419, 423, 431, 450, 461, 471), « Ariol » (n°393, 395, 406, 422, 423, 425, 433, 435, 430, 460, 461, 467, 469, 494, 527, 531) et « La cantoche » (n°523, 530).



J'aime lire n°16, « A la bonne fourchette », « Fais du sport mon chéri », page 64



J'aime lire n°372, « Anatole Latuile », « La vérité qu'on vous cache », page 71



J'aime lire n°494, « Ariol », « La course », page 75

L'autre imaginaire représenté dans les bandes dessinées *J'aime lire* relève de l'inconscient : il s'agit des rêves et des cauchemars des enfants. Les épisodes concernés sont moins nombreux, mais présentent des scènes généralement plus longues que celles illustrant les pensées foisonnantes des protagonistes. Ces scènes de rêve sont présentes dans « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » aux épisodes des numéros 17, 24, 34, 48, 50, 59, 83, 92, 95,

361 ; dans « Fripouille et Malicette » (n°338), « Ariol » (n° 346, 417), « Anatole Latuile » (n°411) et « La cantoché » (n°440). Ces rêves et cauchemars suivent pour la majorité à la définition freudienne du rêve donnée Bernard Spee dans son cours sur le rêve en bande dessinée (collège Saint Madelin, Visé, Belgique) : le rêve est une production de l'inconscient, qui implique que chaque effet à une cause, que le rêve se réfère au passé récent du rêveur, que le rêve est une réponse à une frustration, que la logique du rêve ne respecte pas le principe de non-contradiction, que le rêve est une association d'images et de mots métonymiques ou métaphoriques, et que le rêve est un lieu de force où la violence est présente⁷⁰.

Le premier rêve représenté dans les bandes dessinées *J'aime lire* est assez représentatif de cette définition. Il se trouve dans le numéro 17 de *J'aime lire*, dans un épisode de « A la bonne fourchette » intitulé « Quel cauchemar ! » (annexe 13). Dans cet épisode, Tom-Tom et Nana découvrent un festin dans la cuisine mais se voient interdire le droit d'y toucher, et ont droit à un repas simple et frugal. Tom-Tom s'endort fâché, et se met à rêver. Dans son rêve, il rencontre une fée qui possède des esclaves à l'image d'Adrien et d'Yvonne, et qui lui préparent une « grande Dubouchonnade », un banquet de roi. Mais la fée se révèle être une sorcière : le festin est empoisonné, et Nana empêche Tom-Tom de manger. Ils arrivent à s'échapper en se cachant dans une pyramide en gâteau, qu'ils mangent pour se creuser un tunnel. Tom-Tom se réveille quand sa mère l'appelle pour le petit déjeuner, mais son rêve l'a repu et il ne peut plus manger. Ce récit onirique reprend exactement les caractéristiques citées ci-haut : une réponse à une frustration née du le passé récent du rêveur (le banquet interdit de la veille), dans lequel chaque effet à une cause, ne respectant pas la logique réelle (Tom-Tom rétrécit pour entrer dans le monde de la fée, Nana apparait sous la table du banquet, Adrien et Yvonne existent dans plusieurs corps), avec des images métonymiques et métaphoriques (l'œuf magique dont sort la fée), et contenant de la violence (la méchante fée). Le rêve occupe six pages, la première de l'épisode étant dédiée à la page de titre, les deuxième et troisième à la situation initiale dans le restaurant, et la dernière à la situation finale du réveil. Esthétiquement, le rêve se distingue du reste du récit par une mise en couleurs davantage aqueuse, à l'aquarelle ou à la gouache diluée, laissant place à des nuances, là où le monde réel dans « A la bonne fourchette » est représenté avec des aplats de couleurs unis. Une colorimétrie irréaliste est également appliquée aux personnages : Tom-Tom et Nana sont mis en couleurs avec un lavis rose-orangée uniquement,

⁷⁰ Spee, *Analyser et produire une séquence onirique en BD : l'exemple du rêve du capitaine Haddock dans Tintin au Tibet*, 2010, <https://vimeo.com/13356642>.

laissant apparaître le blanc de la page, la fée est dans un aplat jaune uni. Seules les représentations multiples d'Adrien et d'Yvonne sont mises en couleurs de la même façon que dans la partie éveillée de l'épisode, avec leurs tenues habituelles. Si au début Tom-Tom est servi par ses parents-esclaves, qui le traitent comme un seigneur (une réponse à sa colère), ce sont ensuite eux qui l'aident à s'échapper en lui indiquant la pyramide-gâteau comme échappatoire. Le rêve sert de lieu de pardon à Tom-Tom, et de résolution de sa frustration de la veille.

Les autres rêves présents dans les séries *J'aime lire* sont similaires : la frustration ou peur infantine est engendrée dans le début de l'épisode, lorsque le protagoniste est éveillé. Le rêve résout ensuite cette frustration ou cette peur (n°48, 95, 346, 417) ; ou les exacerbe (n°17, 24, 34, 50, 83, 92, 338, 411, 440). Certains rêves dans *J'aime lire* ne naissent pas d'une frustration : n°59, 361. Dans le numéro 59, Nana s'imagine partir en voyage avec sa nouvelle bouée canard : ce rêve met en lumière une autre particularité récurrente du rêve enfantin en bande dessinée, c'est-à-dire l'usage des jouets de l'enfants comme protagonistes dans le monde onirique.

Ces différentes représentations de l'ordre de l'imaginaire contribuent grandement à construire une esthétique et des univers enfantins dans les bandes dessinées *J'aime lire*, et donnent une profondeur sensible aux protagonistes, permettant davantage l'identification du lectorat à ceux-ci.

L'établissement d'une esthétique de l'enfance se fait par différents procédés dans les bandes dessinées *J'aime lire* (lettrages et sémantique, couleurs, représentations graphiques de l'imaginaire), reproduisant à la fois les gestes de l'enfance par l'usage d'un lettrage cursif, d'une mise en couleurs par aplats et du processus d'imagination enfantin, et correspondant à l'idée que se font les autrices et auteurs adultes d'un monde idéal enfantin, puisé dans leurs souvenirs et leurs fantasmes. Les récits ne suivent en revanche pas systématiquement cette ligne narrative du monde idéal. L'étude des relations sociales dans les différentes séries permet de questionner davantage cette notion d'une « enfance rêvée ».

III.2. Relations sociales

Les expériences et relations sociales vécues par les protagonistes des bandes dessinées *J'aime lire* sont un indicateur fort de cette notion d'« enfance rêvée ». Le développement des relations sociales est favorisé par la mise en scène de lieux et événements sociaux dans les épisodes, communs aux différentes séries (exceptées les séries fantastiques). Des lieux comme l'école, les salles de repas (restaurant, cuisine, salle à manger) ou les destinations de voyages sont de véritables viviers sociaux pour les personnages. L'établissement de duos de personnages amicaux dans chacune des séries constitue un pilier important des scénarios des épisodes. Par l'idéalisation de ces relations amicales, les protagonistes vivent dans un monde social idyllique. Toutefois, cette notion d'« enfance rêvée » est à mettre en perspective au regard des situations familiales des protagonistes, très idéologiquement chargées et souvent dysfonctionnelles.

III.2.a. Lieux et événements sociaux : école, restaurant et cantine, voyages scolaires ou familiaux

Si les autrices et auteurs des bandes dessinées *J'aime lire* associent leurs œuvres à la représentation d'une « enfance rêvée », dans un « monde idéalisé », cela peut être attribué aux lieux dans lesquels les protagonistes évoluent et aux événements sociaux qu'ils vivent, le décor des univers narratifs des séries.

L'un des lieux les plus présents dans les bandes dessinées *J'aime lire* (à l'exception des séries fantastiques) est l'école : un endroit intrinsèquement lié à l'enfance, qui peut renfermer de nombreux souvenirs heureux. Rares sont les épisodes qui dépeignent l'école comme un lieu purement négatif : si tout ce qui est lié aux leçons est généralement péjoratif dans les bandes dessinées *J'aime lire* (devoirs, évaluations, adultes sévères, punitions, etc.), l'école est avant tout le lieu où les protagonistes passent leurs journées aux côtés de leurs camarades. L'école est ainsi le lieu où Anatole a rencontré ses amis, et celui où Ariol a rencontré son amoureuse Pétula et son meilleur ami Ramono. C'est le socle de la socialisation des enfants dans *J'aime lire*. Les enseignants y sont par ailleurs représentés sous un jour positif, incarnant une figure d'adulte gentiment autoritaire, un cadre solide et rassurant pour les enfants. C'est le cas de M. Tabouret dans « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana », que Tom-Tom adore au point de tout faire pour l'obliger à le garder dans sa classe dans l'épisode du numéro 284 ; de Mme. Goulominoff dans « Anatole Latuile », institutrice imaginative qui possède un contrepoint maléfique en sa

remplaçante Mme. Martinet ; et de M. Le Blount dans « Ariol », une personnalité juste et bienveillante. Cette figure d'adulte extérieur à la famille et côtoyé quotidiennement est incarné par le cantiner et la cantinière dans « La cantoche ». Ces protagonistes participent à l'élaboration d'un univers social attrayant et équilibré dans les séries *J'aime lire*.

D'autres lieux privilégiés des bandes dessinées du périodique sont la cuisine, le restaurant ou la cantine et la salle à manger : les lieux où le repas est préparé et partagé. Ces lieux sont des viviers de socialisation pour les enfants. Evelyne Reberg explique d'ailleurs que le restaurant A la bonne fourchette « permet les entrées de multiples personnages »⁷¹. « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » et « La cantoche » se construisent majoritairement autour de ces lieux, qui rassemblent les protagonistes autour de la nourriture et de l'activité sociale du repas. Pour Jacqueline Cohen, la cuisine est un endroit qui occupe un statut particulier, presque sacré, au sein d'un logement et d'une famille. En interview, elle explique son attachement à ce lieu : « la cuisine... vraiment je sais pas pourquoi c'est l'endroit... peut-être ça désangoisse, ça éloigne la mort, c'est un endroit bien chaud »⁷².

Bien que moins propices à de nouvelles rencontres et à des sociabilisations externes, la salle à manger familiale occupe un rôle similaire dans « Anatole Latuile » et « Ariol ». Le repas est partagé avec les parents et la fratrie, parfois les amis, dans une représentation idéalisée de la vie familiale. Si ces lieux sont des endroits dans lesquels se préparent ou se déroulent les repas en communauté (cuisine, restaurant ou cantine, salle à manger familiale), ils ne sont dans *J'aime lire* pas exploités pour transmettre les règles de politesse liées à la pratique du repas. Ces lieux sont davantage employés pour mettre en lumière l'aspect social de ce rituel culturel. D'après Aliyah Morgenstern, linguiste, et Régine Sirota, sociologue de l'enfance, « c'est aussi dans ces regroupements familiaux que se raconte la journée à l'école des enfants et la journée de travail des parents, que l'on partage les souvenirs de vacances ou que l'on programme collectivement le repas du dimanche ou la sortie du samedi soir »⁷³.

Enfin, les lieux qui contribuent à la représentation d'une enfance idéale dans *J'aime lire* sont ceux des voyages. Scolaires ou familiaux, ils sont fréquents dans les bandes dessinées. Les vacances en famille ou entre amis sont un sujet privilégié des séries *J'aime lire* (à l'exception

⁷¹ Reberg, « Tom-Tom et Nana, la quintessence de l'enfance ».

⁷² Cohen, *Tom-Tom et Nana, côté cuisine*.

⁷³ Morgenstern et Sirota, « Rituels de l'enfance et transmission: raconter des histoires », *Strenæ*, n° 15, <https://doi.org/10.4000/strenae.4112>.

de « Clémence Dubalai », « Le Keskidji » et « Suzie et Godefroy »). Ces épisodes mettent en scène le rituel familial des vacances, durant lesquelles les personnages peuvent s'extraire de leurs soucis du quotidien. Dans l'épisode « La villa enchantée » de « A la bonne fourchette » (n°151), Adrien et Yvonne sont présentés comme des parents heureux et insouciantes, ravis de passer du temps en famille avec leurs enfants hors du restaurant. Ces épisodes permettent également de mettre en scène la visite rituelle aux grands-parents dans « Ariol » et dans « Anatole Latuile ». Ces voyages familiaux ou amicaux (peu importe la destination) permettent de renforcer les liens sociaux entre les protagonistes autour d'expériences marquantes et extraordinaires. Par exemple, l'expérience de transmission du savoir-faire des ricochets est mise en scène dans « Tom-Tom et Nana » (n°426) et dans « Ariol » (n°558), lorsque les protagonistes sont en vacances avec leur famille.

Par ailleurs, de nombreux épisodes de classe verte ou classe de neige sont présents dans « Anatole Latuile », « Tom-Tom et Nana » et « Ariol ». Ces voyages permettent de faire sortir les protagonistes de leur cadre social habituel, en leur faisant vivre de nouvelles expériences et en renforçant leurs liens relationnels.

L'ensemble de ces lieux constituent des viviers de socialisation incarnant l'idée d'une « enfance rêvée ». Une grande partie des relations sociales établies dans les endroits cités (école, lieu du repas, voyage) sont amicales, idéalisées dans les bandes dessinées.

III.2.b. Amitiés idéales

La très grande majorité des séries *J'aime lire* sont habitées par des duos d'amis.

Bien que dans « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana », le duo principal soit celui d'un frère et d'une sœur, des duos d'amis viennent également alimenter les scénarios des épisodes : Tom-Tom et Rémi, Nana et Fatiah. La série « Fripouille et Malicette », quant à elle, est basée sur l'amitié des personnages éponymes, bien que la nature de leur relation ne soit jamais explicitée (le lecteur ne sait pas s'ils sont amis, frères et sœurs, cousins, ou en couple). Le duo principal dans « Ariol » est celui d'Ariol et Ramono, similaire à celui d'Anatole et Jason dans « Anatole Latuile », souvent accompagnés du reste de leurs camarades de classe.

Ces amitiés représentent des relations sociales saines et solides. Les disputes sont rares, et se résolvent avec justesse, les enfants n'hésitant à faire des compromis ou à se sacrifier pour leurs compagnons de jeu. Dans la plupart des cas, ces amis s'intègrent également dans la famille

du protagoniste : ils sont invités à jouer, manger, et dormir chez l'autre, partageant les rituels familiaux.

Le compromis, la solidarité et l'entraide sont les piliers des relations amicales dans *J'aime lire*. Ramono et Ariol font régulièrement des compromis dans leur relation. Par exemple, dans l'épisode 390, Ramono consent à essayer de jouer au « Dicomino » (un équivalent fictionnel du *Scrabble*) avec Ariol et ses grands-parents, alors qu'il est extrêmement réticent. Les enfants sont également solidaires : dans l'épisode 264 de « Tom-Tom et Nana », dans lequel Rémi se blesse, Tom-Tom et Nana s'empêchent de faire du roller tant que Rémi n'est pas sorti de l'hôpital et rétabli. L'entraide est un sujet récurrent dans « Anatole Latuile » : Anatole aide systématiquement ses amis à se sortir de situations difficiles grâce à ses astuces ingénieuses, comme dans l'épisode 545 dans lequel Anatole aide son amie Olympe à se cacher de l'horrible Mme Martinet.

Les vacances entre amis sont primordiales dans les relations amicales dans *J'aime lire*. Les vacances entre amis dans « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » se déroulent dans la majeure partie des épisodes dans un terre-plein urbain près du restaurant, là où les enfants ont établi leur cabane. Toutefois, dans l'épisode 138, les Dubouchon rencontrent la famille Lepoivre (celle de Rémi) sur la route des vacances. Fripouille et Malicette partent en vacances dans les épisodes 305, 319, et 339 à 345. Ariol et Ramono passent une partie de leurs vacances d'été chez les grands-parents d'Ariol à la mer (de nombreux épisodes y sont dédiés, dès le premier épisode de la série), et Anatole et Jason partent en vacances ensemble dans les numéros 354, 366, 367, 402, 403, 535, 571, 582, 583. Par ailleurs, Anatole se fait de nouveaux amis lorsqu'il est en vacances avec sa famille ou seul en colonie dans les épisodes 390, 391, 426, 450, 451, 462, 463, 486.

Si les relations amicales sont omniprésentes dans les bandes dessinées *J'aime lire*, ça n'est pas le cas des relations amoureuses. L'amour éprouvé par les enfants est en effet un sujet qui s'impose tardivement dans *J'aime lire*.

Une première amourette est esquissée dès le début du périodique, mais ce ressort narratif est rapidement mis de côté et n'est pas central dans « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana ». Dans les premiers épisodes de la série, Tom-Tom est épris de son amie Sophie Moulinet (explicité dans le numéro 13, dans lequel il s'imagine divers déguisements qui pourraient séduire Sophie). Mis à part quelques épisodes éparses, Tom-Tom et Sophie interagissent comme des amis le reste de la série. L'autre introduction de l'amour juvénile dans « A la bonne

fourchette/Tom-Tom et Nana » se fait à travers le personnage de Marie-Lou, la sœur adolescente de Tom-Tom et Nana. Plusieurs épisodes sont centrés autour de sa relation avec son copain Mémed, mais cette relation est perçue d'un œil négatif par les jeunes protagonistes principaux.

Ariol est le premier personnage réellement amoureux des bandes dessinées *J'aime lire*. Dès le début de la série, il est présenté comme épris de Pétula, une petite vachette de sa classe, et un grand nombre d'épisodes de la série se centre autour de cet amour non réciproque⁷⁴. Ariol est sans aucun doute le protagoniste le plus amoureux de l'ensemble des séries *J'aime lire*, toutefois cet amour non réciproque et inavoué n'aboutit jamais à une relation amoureuse. Ariol confesse ses sentiments à Pétula à une seule reprise dans l'ensemble de la série, dans l'épisode 537, lorsque Pétula est endormie.

Plus tard, c'est au tour de Jason dans « Anatole Latuile » de tomber amoureux : son amour pour Marjane, une voisine des protagonistes, est introduit tardivement dans la série, en juillet 2016 (n°474). L'amour n'était auparavant pas un sujet dans « Anatole Latuile », vu seulement par le biais de la grande sœur de Jason, Mylène, et ses divers copains.

Quelques épisodes de « La cantoche » dépeignent des enfants épris les uns des autres, mais la non récurrence des protagonistes dans la série ne permet pas de considérer l'amour comme un sujet établi.

« Suzie et Godefroy » est la seule série qui dès ses débuts met en scène des personnages principaux épris l'un de l'autre. Bien que rien ne soit avoué entre les personnages, ils sont représentés dans de nombreuses scènes rougissant lorsqu'ils se regardent ou se touchent, et Suzie est jalouse des filles que Godefroy côtoie lorsqu'elle n'est pas là. La bi-mensualité de la série, sa durée limitée et le fait que les personnages, bien que semblant amoureux, ne parlent jamais de leurs sentiments, ne permet pas d'affirmer que les relations amoureuses enfantines sont un sujet qui a été traité dans les bandes dessinées *J'aime lire*.

Il est possible d'émettre une hypothèse quant à cette absence de représentation de l'amour dans les bandes dessinées *J'aime lire*. La dimension intrinsèquement chronophage et éphémère de l'amour enfantin ne permet pas de le mettre en scène dans des séries publiées sous forme d'épisodes indépendants : il n'est pas possible de déployer les différents stades de l'amour (*innamoramento*, confession, relation, séparation) dans un seul épisode, et le faire dans plusieurs épisodes ne permet pas de respecter l'indépendance intrinsèque des épisodes des séries *J'aime lire*. La seule solution possible est celle d'un amour non-réciproque ou non

⁷⁴ Guibert, « Vidéo des auteurs d'Ariol Emmanuel Guibert et Marc Boutavant ».

confessé, dans lequel aucune relation n'est amorcée, ou de mettre en scène ces relations à travers des personnages secondaires moins importants (les grandes sœurs de Tom-Tom et Nana et de Jason). Il serait également possible d'introduire un jeune personnage déjà en couple, mais ce choix n'a pas encore été fait dans les bandes dessinées *J'aime lire*.

III.2.c. Politiques familiales loin du rêve : schémas familiaux, disputes et mécanismes de dominations

Là où les amitiés dans *J'aime lire* semblent idéales et s'inscrivent dans cette idée d'une « enfance rêvée », les situations familiales des protagonistes sont loin d'être parfaites. Dans un premier lieu, les schémas familiaux sont assez peu divers : toutes les familles des personnages principaux mettent en scène des modèles familiaux classiques et traditionnels. Chez les Dubouchon, le noyau familial s'organise autour d'un père, d'une mère, et de trois enfants ; chez les Picotin (Ariol), un père, une mère, un enfant ; chez les Latuile, un père, une mère, deux enfants ; et chez Suzie, un père, une mère, et deux enfants. Ce manque de diversité dans les familles des protagonistes principaux n'est contrebalancé par les familles des protagonistes secondaires que dans « Ariol », avec les parents divorcés de Ramono, et dans « Suzie et Godefroy », avec la famille monoparentale de Godefroy.

Il existe une réelle dichotomie entre ce que disent les autrices de « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » sur la famille des protagonistes, et les contenus de la série. Bernadette Després témoigne d'avoir eu l'impression de dessiner son « enfance rêvée » alors même que la famille Dubouchon est un exemple frappant d'un schéma familial violent et dysfonctionnel. Bien que la relation entre Tom-Tom et Nana soit représentative d'une fratrie avec ses chamailleries et ses jalousies, mais intrinsèquement aimante (en témoigne leur « pacte d'amour et de paix » dans le numéro 116), la relation parents-enfants dans « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » est singulièrement violente. En effet, Adrien et Yvonne Dubouchon sont particulièrement susceptibles, ne tolèrent aucun des jeux ou des bêtises des jeunes enfants, ne leur témoignent que très rarement des marques d'affection, et les menacent constamment de punitions (punitions parfois mises à exécution). Pour Evelyne Reberg, il s'agit d'une « trouvaille formidable que des mettre des parents face à leurs enfants, et en même temps des parents qui soient vrais, qu'ils soient tendre en même temps qu'ils soient énervés. [...] Cette confrontation des enfants avec leurs parents, c'est une des raisons pour lesquels les enfants

aiment beaucoup « Tom-Tom et Nana ». [...] Ils retrouvent leurs parents, ils retrouvent leur confrontation, ils retrouvent leurs disputes. »⁷⁵. S'il est vrai que les parents Dubouchon expriment parfois de la tendresse envers les enfants, ces démonstrations sont rares et largement minoritaires par rapport aux accès de colère et aux menaces.



J'aime lire n°279, « Tom-Tom et Nana », « Bonne pêche ! », page 66

Cette relation proprement violente est représentative du schéma familial patriarcal déployé dans de nombreuses familles traditionnelles, dans lesquelles la hiérarchie est organisée autour du père et des adultes. Patric Jean, auteur de l'enquête *La loi des pères*, explique cette hiérarchie : « Le père c'est celui qui est le chef de la famille, traditionnellement, qui a un droit sur sa famille, sur le corps de la femme et des enfants. La figure du père est vraiment la clé de voûte de l'organisation sociale »⁷⁶. Bien que la violence dans « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » soit majoritairement orale et affective, quelques épisodes représentent des scènes de violence physique. Le plus impressionnant est l'épisode du numéro 27, « Le jour des gifles », dans lequel Adrien gifle Tom-Tom. Tom-Tom s'insurge et se plaint de cette violence auprès des autres adultes du restaurant, et appelle même la police, mais rien n'est réellement mis en place pour le défendre. La phrase conclusive de l'épisode, c'est-à-dire celle qui est supposée en être la chute humoristique, est déclamée par un Tom-Tom larmoyant : « Vraiment, on ne peut plus compter sur personne pour défendre les enfants ». Le choc et la douleur de Tom-Tom est tournée en dérision.

⁷⁵ Reberg, « Tom-Tom et Nana, la quintessence de l'enfance ».

⁷⁶ Jean, « Les poupées russes du silence », *Ou peut-être une nuit*, Louie Media, 2020.

Tom-Tom se fait maltraiter dès le premier épisode de « A la bonne fourchette » : Gino (employé du restaurant) lui donne un coup de pied. Bien que Gino ne fasse pas partie de la famille nucléaire de Tom-Tom et Nana, il s'inscrit tout de même dans le quotidien des enfants et dans leur foyer. De nombreux autres exemples peuvent être cités pour souligner cette violence familiale dans la série. La peur d'une punition dans l'épisode « Merci, madame Ziza ! » du numéro 245 pousse les enfants à s'enfuir du restaurant et à chercher une solution chez une voyante pour apaiser la colère de leurs parents. Dans le numéro 122, les enfants sont absolument persuadés que leurs parents ne les aiment pas : « Ils ne nous aiment pas ! », « Je me demande pourquoi ils nous ont fabriqués ? », « Quelques fois ils nous embrassent et juste après, ils nous crient dessus », « Ils nous détestent ! » « Je me demande même s'ils viendraient nous sauver si on était en danger ! ». Cette dernière crainte semble être justifiée dans les épisodes 135 et 292 : dans le premier, Tom-Tom fugue, et les parents, au lieu de s'inquiéter de sa disparition, sont soulagés qu'il ne soit plus là. Dans le second, un Tom-Tom affolé va avertir les parents que Nana s'est faite kidnappée, et leur première réponse est de s'exclamer « Bonne nouvelle ! » (Yvonne), « Qu'ils la gardent ! » (Adrien).

En plus de cette violence verticale des parents vers les enfants, la mécanique familiale des Dubouchon dysfonctionne également sur un plan horizontal : Yvonne est la seule adulte à porter toute la charge mentale de la famille, s'occupant des factures et papiers, des courses et des enfants. Cette charge mentale conduit au départ d'Yvonne dans l'épisode 218, et les membres de la famille réalisent que le foyer ne peut plus fonctionner sans elle. Ce déséquilibre dans la gestion du foyer mène à l'évocation d'un divorce dans l'épisode 276. Bien qu'Adrien soit celui qui cuisine dans le restaurant, il est évident que « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » donne à voir une famille patriarcale traditionnelle, dans laquelle le patriarche domine et punit le reste des membres de la famille. Ces exemples mettent en lumière la politique familiale d'écrasement et de domination chez les Dubouchon, qui rend d'autant plus étonnante la phrase de Jacqueline Cohen qui déclare : « c'était plutôt le genre de relations que j'aurai rêvé avoir, peut-être, avec mes parents »⁷⁷.

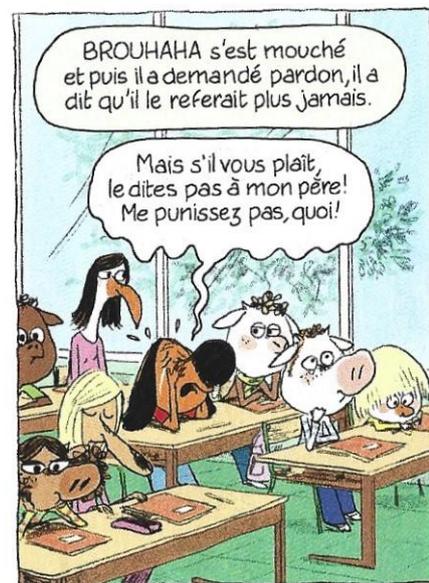
« A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » n'est pas la seule série qui mette en scène une famille imparfaite. Les parents d'Ariol sont souvent absents, et le petit âne bleu est gardé alternativement par sa mamie Asine ou sa baby-sitter âgée Mme. Aubry. Par ailleurs, plusieurs

⁷⁷ Cohen, *Tom-Tom et Nana, côté cuisine*.

épisodes dépeignent des tensions entre Avoine, le père d'Ariol, et l'oncle d'Ariol Tonton Pétro (le frère de sa mère). Ces tensions mènent à une dispute importante entre les parents d'Ariol dans l'épisode 538. La plupart de la violence familiale dans « Ariol » est toutefois dépeinte à travers des personnages secondaires, et semble être montrée consciemment de la part des auteurs (là où la violence dans « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » n'est pas perçue comme telle par les autrices et est généralement employée comme un ressort comique). L'épisode qui sous-entend le plus clairement des cas de violences familiales dans « Ariol » est l'épisode 479 : un camarade de classe d'Ariol, Brouhaha, est très agité et fait plein de bêtises. Lorsque le maître le punit et menace de convoquer ses parents, il fond en larmes. La scène est touchante et la maltraitance est sous-entendue de manière subtile, avec pudeur.



J'aime lire n°479, « Ariol », « Brouhaha l'enragé », page 69



J'aime lire n°479, « Ariol », « Brouhaha l'enragé », page 70

La famille de Ramono, le meilleur ami d'Ariol, est également complexe. Ramono vit en garde alternée : une semaine chez son père, sa belle-mère sanglier et son jeune demi-frère, dans un appartement modeste dans une cité en banlieue ; et l'autre semaine, chez sa mère et sa grande sœur Porcine. Ramono semble par ailleurs entretenir une relation conflictuelle avec l'ensemble de sa famille, et passe beaucoup de temps chez Ariol. Dans l'épisode du numéro 466 de novembre 2015, intitulé « Ramono veut qu'on l'adopte », le père de Ramono et sa belle-mère lui annoncent qu'ils vont avoir un nouveau bébé. Ramono, qui ne supporte déjà pas son premier petit-frère Lahure, va se réfugier chez les Picotin. Très en colère, il supplie les parents d'Ariol de l'adopter. Il finit en larmes, triste que sa mère et sa sœur lui crient toujours dessus et que son

père s'occupe davantage de sa nouvelle famille. Les parents d'Ariol le réconfortent et lui annoncent qu'il sera toujours le bienvenu chez eux. Bien que les parents de Ramono ne soient pas violents avec lui, leur organisation familiale ne lui convient pas et il est malheureux.

La violence se développe également dans les fratries des héros de bandes dessinées : Ariol est fils unique, mais Ramono a beaucoup de mal à accepter son petit frère Lahure. Suzie ne s'occupe pas de son petit-frère, et le laisse à plusieurs reprises livré à lui-même. Tom-Tom et Nana se chamaillent souvent, et sont presque systématiquement en conflit avec Marie-Lou quand celle-ci apparaît dans les épisodes. Cette figure de la grande sœur agaçante, qui se place toujours en position de supériorité, et donc de domination dans la fratrie, est reprise dans « Anatole Latuile » avec Mylène, la sœur de Jason. Les épisodes qui la mettent en scène la dépeignent comme hautaine, cruelle et égoïste, faisant systématiquement du chantage à Jason et Anatole pour les manipuler et se servir d'eux.

Si les relations sociales dans *J'aime lire* semblent au premier abord idéales, avec la mise en scène de plusieurs lieux de socialisation présentés sous un jour positif, et l'établissement de duos d'amis indéfectibles et soudés, l'étude des relations familiales permet de mettre en perspectives cette notion d'« enfance rêvée » et de « monde idéalisé » dans les bandes dessinées *J'aime lire*. Les schémas familiaux traditionnels omniprésents participent à la transmission d'une idéologie forte sur la légitimité du modèle patriarcal comme seul modèle familial, et excluent la représentation d'autres schémas familiaux. Cette question de la représentativité de l'enfance dépeinte dans les bandes dessinées *J'aime lire* permet de s'interroger sur l'ensemble des idéologies présentes dans ces séries.

III.3. Une enfance représentative ? Idéologies dans la bande dessinée

L'idéologie telle que la définit le Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales est un « ensemble plus ou moins cohérent des idées, des croyances et des doctrines philosophiques, religieuses, politiques, économiques, sociales, propre à une époque, une société, une classe et qui oriente l'action ». Ainsi, la représentativité de l'enfance dépeinte dans *J'aime lire* est intrinsèquement idéologique, puisque que l'exclusion de certains types d'enfance oriente la pensée du lectorat, rendant atypiques ou anormaux les quotidiens qui ne sont pas représentés. Qui sont les protagonistes mis en avant ? Qui est relégué au rôle de personnage secondaire ? Quels enfants sont complètement exclus de ces représentations, mis à l'écart ? Cette question de la représentativité des enfances mises en scènes dans les séries *J'aime lire* interroge la notion d'une « enfance rêvée » ou « idéalisé[e] ».

Sur ces questions de représentativités, les séries fantastiques sont à considérer avec précaution. Si dans un premier lieu, nous pouvons supposer que ces séries s'extraient de la question de la représentation, mettant en scène des sorcières, vampires, voyageuse temporelle et inventeuse science-fictionnelle, elles restent intéressantes dans leur déploiement de personnages uniquement blancs, hétérosexuels et aisés.

En miroir de notre précédente analyse sur la banalité des héros des séries, qui permettent une identification facile à ces protagonistes (déjà contrebalancée par le fait que les protagonistes principaux des séries actuelles sont tous masculins), cette partie s'intéresse à l'enfance qui est représentée dans ces bandes dessinées, et aux idéologies qui sont transmises par ces choix et qui sont inhérentes aux séries *J'aime lire*.

III.3.a. Lieux d'habitation des « héros » : communes, logements et chambres

Bien que les héros de *J'aime lire* apparaissent en premier lieu comme des enfants banals auquel le lectorat peut s'identifier, il devient vite évident qu'une catégorie d'enfants est écartée des représentations dans les bandes dessinées du périodique : les enfants vivant à la campagne. En effet, tous les héros des bandes dessinées habitent en ville, grande ou moyenne. La campagne n'est perçue qu'à travers les épisodes de vacances ou de sortie scolaire, comme un lieu étranger et lointain. Les seules bandes dessinées qui dépeignent la campagne fréquemment sont les séries fantastiques « Fripouille et Malicette » et « Suzie et Godefroy ». De fait, la campagne dans les bandes dessinées *J'aime lire* est soit un lieu lointain des protagonistes, soit un lieu fantastique.

Dès le numéro 28, la campagne est vue sous un jour péjoratif. Intitulé « L'excursion », l'épisode relate une sortie scolaire à la campagne de la classe de Tom-Tom, dans laquelle l'environnement est dépeint comme un lieu repoussant, malodorant, et dangereux. « A la bonne fourchette » n'est pas la seule série qui offre cette représentation des zones rurales : dans le premier épisode d'« Ariol » (n°318), Ramono explique avec dépit qu'il va passer un mois de vacances avec sa mère à la campagne. Ariol cherche à convaincre ses parents d'emmener Ramono à la mer avec eux à la place : « Sa mère va l'envoyer dans un camp pour les enfants divorcés, très triste, à la campagne ! ». La campagne est éloignée du lecteur, considérée comme une destination malheureuse et repoussante. Elle n'est considérée comme un lieu de vie quotidien que dans « Anatole Latuile » : les grands-parents d'Anatole habitent dans une ferme près d'un petit village, mais les épisodes se déroulant dans cette ferme sont rares, et teintés de cette notion d'étrangeté, puisque narrés du point de vue des enfants citadins (n°378, 507, 537, 556). D'après les chiffres de l'INSEE, plus de 30% des enfants de 7 à 10 ans habitent pourtant en zone rurale⁷⁸. Une grande partie du public cible de *J'aime lire* est donc écartée des représentations dans les bandes dessinées, inexistante. L'enfance qui y est dépeinte n'est pas représentative du quotidien de ces enfants vivant en zone rurale.

Bien que ce biais de représentation de la campagne ne soit pas nécessairement volontaire de la part des autrices et auteurs, et résulte certainement du fait que ceux-ci aient eux-mêmes grandi en ville et s'inspirent de leurs propres souvenirs d'enfance pour construire leurs récits, il en demeure que les bandes dessinées *J'aime lire* transmettent une vue particulièrement idéologique de la campagne, perçue comme lointaine, étrange ou fantastique.

Si la campagne est absente, les villes dans les séries *J'aime lire* sont en revanche variées : Tom-Tom et Nana habitent dans une petite ville imaginaire nommée Chantilly-sur-Plat, dont Bernadette Després a elle-même fait le plan (annexe 14), Anatole Latuile vit en zone pavillonnaire d'une ville moyenne, et les enfants de « La cantoche » habitent également en agglomération. La ville dans « Ariol » est un double de Paris : dans l'épisode 557, Ariol se déplace en transports en commun avec sa mamie, et utilise un « Passe Jivago », parodiant le nom du « pass navigo », le titre de transport de l'agglomération parisienne. Par ailleurs, les bus

⁷⁸ « Entre ville et campagne, les parcours des enfants qui grandissent en zone rurale », Insee, consulté le 9 août 2025, <https://www.insee.fr/fr/statistiques/6035523>.

ressemblent à ceux de la RATP, et leurs destinations sont « Porte de la Chapelure » (rappelant « Porte de la Chapelle ») et « Porte de Tintouin », (« Porte de Saint-Ouen »).

Dans ces séries, la ville est « décor-actant »⁷⁹ : le décor urbain donne lieu à des scénarios particuliers, devenant à la fois le support et l'objet de la narration.

La plupart des scènes citadines dans les bandes dessinées *J'aime lire* se déroulent dans la rue ou au parc. De nombreuses scènes illustrent les protagonistes se rendant à pied dans divers commerces (cinémas, librairies, médecins, magasins alimentaires, etc.) ou à l'école, routine inimaginable pour des enfants habitant en zone rurale, où la voiture est indispensable. Ces scènes interrogent également la capacité des enfants à se déplacer de façon autonome : dans les séries *J'aime lire*, la ville est présentée comme un lieu sûr. Les deux seuls épisodes dans lesquels le monde extérieur est un danger pour les enfants sont les épisodes 292 (« Tom-Tom et Nana ») et 566 (« Ariol »).

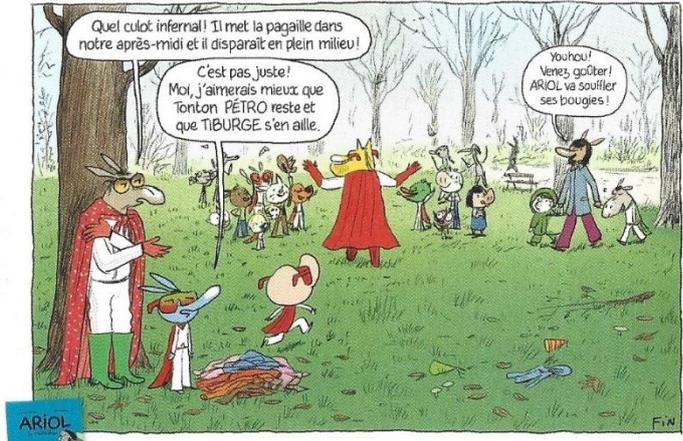
Si la rue est dépeinte comme un espace de déambulation autonome, le parc en revanche est mis en scène comme « un espace de jeu d'affranchissement »⁸⁰. Le parc de « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana » est petit et sombre, peu arboré, tandis que les parcs dans « Ariol » et « Anatole Latuile » sont grands et verdoyants. Ces lieux proposent des espaces de jeu isolés du reste de la ville et de la hiérarchie familiale et scolaire, permettant le développement d'une forme de liberté sociale et l'élaboration de jeux nouveaux. Dans les différentes séries, ces espaces sont souvent visuellement fermés, délimités par des barrières, des haies ou du grillage. Cela rappelle que ces parcs ne sont pas infinis ; des espaces de liberté encagés.

⁷⁹ Robert, *La bande dessinée, une intelligence subversive*, Presses de l'Enssib, p. 231-232.

⁸⁰ Gaiotti, « Jardins publics, aires de jeux et bacs à sable dans les albums narratifs pour enfants : des espaces ludiques de contrôle ou d'affranchissement ? », *Strenæ*, n° 23, décembre 2023, <https://doi.org/10.4000/strenae.10475>.



J'aime lire n°423, « Anatole Latuile », « Le détecteur de métaux », page 71



J'aime lire n°421, « Ariol », « De surprise en surprise », page 63



J'aime lire n°111, « A la bonne fourchette », « Pour l'amour de Sophie », page 59

Si les communes dans les séries *J'aime lire* ne représentent pas l'ensemble du lectorat en excluant les zones rurales, les logements des protagonistes semblent couvrir une plus grande diversité. La famille Dubouchon habite directement dans le restaurant, les chambres et la salle d'eau étant situées à l'étage, la cuisine et la salle à manger étant partagées avec le restaurant. Anatole et Suzie vivent dans des maisons pavillonnaires avec jardins. Ariol vit dans un appartement en centre-ville. La chambre des protagonistes permet de s'intéresser plus en détails à ces logements et à ce qu'ils représentent socialement.

La chambre d'enfants est un sujet privilégié de la littérature jeunesse depuis le XIX^{ème} siècle⁸¹. La chambre est un lieu de jonction entre les dynamiques familiales, la question des logements de protagonistes et celle de l'enfance. En effet, la chambre est le seul lieu dans l'habitation alloué entièrement à l'enfant. La gestion de cet espace diffère de celle du reste du foyer, et témoigne de la liberté et de l'autonomie qui est accordée aux enfants dans la famille.

Dans les séries *J'aime lire*, deux types de chambre sont à souligner : la chambre personnelle, comme celle d'Anatole, d'Ariol et de Suzie, et la chambre partagée, comme celle de Tom-Tom et Nana. Le partage de cet espace par les deux enfants atteste d'une condition sociale inférieure (les parents n'ont pas les moyens d'offrir un espace personnel à chacun de leurs enfants), et implique des compromis dans la gestion de cet espace intime.

La plupart des séries *J'aime lire* dépeignent des familles qui autorisent les enfants à gérer cet espace comme ils le souhaitent. Seule la série qui met en scène une violence familiale accrue des parents vers les enfants démontre une violation importante de cet espace personnel : « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana ». La chambre de Tom-Tom et Nana est relativement vide au début de la série, ne contenant ni jouets ni décorations. Au fil des épisodes, cette chambre se remplit de divers objets enfantins, peluches, jeux, vêtements, incarnant l'individualité des deux protagonistes et leur appropriation de l'espace qui leur est alloué. Dans l'épisode 202, Yvonne décide de jeter tous les jouets des enfants qui étaient repartis dans la chambre pour faire du rangement, contre la volonté des enfants. Cet épisode fait écho à l'épisode du numéro 24, dans lequel les enfants décident de se débarrasser eux-mêmes de leurs jouets pour ranger leur chambre, mais finissent par les récupérer, gantés par leur souvenir. Le parallèle entre ces deux épisodes accroît la violence symbolique du geste d'Yvonne, qui jette leurs affaires contre leur consentement. Dans les autres séries, l'espace de l'enfant est respecté et témoigne de son individualité : la chambre d'Ariol est pleine de décorations du « Chevalier Cheval », celle d'Anatole est remplie d'objets « Startruc », et les parents n'interfèrent pas avec la gestion de cet espace.

⁸¹ Manson, « La chambre d'enfant dans la littérature de jeunesse : représentations et histoire d'une émergence en France de 1780 à 1880 », *Strenæ*, n° 7, juin 2014, <https://doi.org/10.4000/strenae.1228>.



J'aime lire n°202, « Tom-Tom et Nana », « La poubelle géante », page 56 *J'aime lire* n°202, « Tom-Tom et Nana », « La poubelle géante », page 61

La chambre d'enfant est également un lieu qui affiche, souvent de manière inconsciente, les normes genrées sociétales. L'aménagement de la chambre, généralement choisi par les parents, comme la couleur des murs, le motif des draps et la nature des jouets, participe à établir les différences de genre des enfants dès le plus bas âge. Les chambres des héroïnes et héros de *J'aime lire* témoignent de cette disparité entre le traitement des filles et des garçons. Dans l'épisode 454, après le déménagement d'Anatole, celui-ci décide d'investir la chambre aux murs roses de leur nouvelle maison. Ce choix est perçu comme inimaginable par les parents, qui lui refusent cette décision jusqu'à ce que les diverses astuces d'Anatole pour leur faire accepter fonctionnent. Les chambres des garçons dans *J'aime lire* sont remplies de jouets masculins (le super-héros « Chevalier Cheval » pour Ariol, guerriers et robots de la série « Startruc » pour Anatole et Jason). Les chambres des filles correspondent à des standards féminins sociétaux : celles des grandes sœurs Marie-Lou et Mylène sont décorés de posters de stars masculines, dans les tons roses, avec du matériel de maquillage et une coiffeuse. Il n'y a que la chambre partagée de Tom-Tom et Nana et celle de Suzie, rarement montrée dans la série, qui soient relativement neutres.

Par ailleurs, comme le souligne Annie Renonciat dans l'article « La chambre d'enfant : regards croisés », la chambre d'enfant avec le mobilier qui l'habille et les jeux et jouets qui la

parsèment requièrent des dépenses financières importantes de la part des parents, devenant des « investissements symboliques et représentations sociales et culturelles »⁸².

Les lieux d'habitations des protagonistes, que ce soient les communes, les logements et les chambres, sont donc loin d'être neutres dans *J'aime lire*, et transmettent de nombreuses idéologies par l'exclusion d'une partie du lectorat dans la représentativité des enfances mises en scènes, et dans l'établissement de stéréotypes genrés par les décors des logements.

III.3.b. Classes sociales et revenus familiaux

La question de la classe sociale et des revenus familiaux permet également d'interroger la représentativité de l'enfance dépeinte dans les séries *J'aime lire*.

Aux débuts de *J'aime lire*, avec « A la bonne fourchette », le lectorat découvre une famille de classe populaire, avec des parents qui travaillent constamment, et dont l'argent est une préoccupation majeure. D'après Evelyne Reberg, cette représentation sort de l'ordinaire : « Autre trouvaille de Jacqueline [Cohen], c'est que les parents travaillent. [...] Ils me semblent que c'est assez rare [dans la littérature jeunesse] »⁸³. Plusieurs épisodes sont représentatifs de ces préoccupations sociales et monétaires dans la série. Le travail constant des Dubouchon ne leur permet pas de fêter Noël le jour-même dans l'épisode 131. La pauvreté de la famille est soulignée dans l'épisode 203 (les parents n'ont pas les moyens d'acheter le seul cadeau que les enfants désirent pour Noël : « Noël ? Vous rigolez ! Regardez ça ! Factures ! Impôts ! Electricité ! Contraventions ! », page 60). Tom-Tom éprouve de la honte quant à sa classe sociale à l'épisode 88. Cet épisode est particulièrement intéressant, puisqu'il permet de mettre en lumière les répercussions sociales de la pauvreté dans la vie d'un enfant : Tom-Tom est contraint de porter un survêtement publicitaire pour le cours de sport à l'école, alors que tous les autres enfants portent des marques renommées. Tom-Tom a honte et s'imagine être moqué par ses camarades. Ce survêtement apparaît ensuite plusieurs fois dans la série, et Nana en possède un similaire, sous-entendant que les parents Dubouchon n'ont toujours pas les moyens d'acheter des vêtements de marque à leurs enfants.

⁸² Renonciat, « La chambre d'enfant : regards croisés », *Strenæ*, n° 7, juin 2014, <https://doi.org/10.4000/strenae.1154>.

⁸³ Reberg, « Tom-Tom et Nana, la quintessence de l'enfance ».



J'aime lire n°88, « A la bonne fourchette », « Le sac de gym », page 65

Avec la disparition progressive de la série « Tom-Tom et Nana » dès 2003 (d'abord le passage en publication bimensuelle, puis la réduction de dix pages à une, avant la fin de la bande dessinée en 2012), la représentation d'une famille de classe populaire dans *J'aime lire* disparaît. En effet, les séries et protagonistes qui sont introduits ensuite ne possèdent pas ces considérations, y compris dans les séries fantastiques (Fripouille et Malicette n'ont aucune préoccupation monétaire, la jeune Suzie possède un téléphone portable personnel en 2006, et Rustine dispose de tout le matériel dont elle a besoin pour ses expériences et créations dans son atelier privé).

Dans « Ariol », « Anatole Latuile », « Toto le super zéro » et « La cantoche », les familles des protagonistes principaux sont aisées. Bien qu'il ne soit pas expressément dit que ces familles soient riches, l'absence de toute préoccupation monétaire permet de le déduire : Anatole part à de nombreuses reprises en voyage scolaire, tout comme Ariol qui participe à une longue classe verte ; les enfants disposent de tous les jeux et jouets qu'ils désirent (leur seul frein étant le refus de leurs parents) ; Ariol habite dans un grand appartement en plein centre-ville et Anatole dans une maison pavillonnaire, dont ses parents sont propriétaires.

Il y a toutefois systématiquement un enfant plus riche que les protagonistes principaux dans les séries actuelles de *J'aime lire*, généralement un antagoniste. Dans « Ariol », il s'agit du chat Tiburge. Dans l'épisode 541, Tiburge joue avec son nouveau drone, et Ariol et Ramono contemplent cet objet en ayant conscience de sa valeur monétaire et de leur incapacité à avoir un jouet similaire. Dans « Anatole Latuile », l'enfant riche est incarné par le jeune Alban, un personnage vicieux et rival de Jason. Dans l'épisode 502, Alban offre un bracelet en or personnalisé à Marjane pour son anniversaire, et Jason désespère de savoir qu'il ne pourra jamais lui offrir un cadeau aussi précieux. Si ces séries disposent de représentations de

personnages plus riches que les protagonistes principaux, la pauvreté des personnages que l'on peut rattacher à la classe populaire se fait plus discrète. La seule représentation d'une famille de classe populaire dans les séries *J'aime lire* actuelles se fait à travers le personnage de Ramono dans « Ariol ». Quand bien même, ce personnage a la possibilité de partir en vacances à la mer avec Ariol pendant un mois, de participer à la classe verte et de s'acheter les jouets qu'il convoite.

Cette disparition progressive de la représentation de protagonistes de classe populaire met à l'écart le lectorat qui se rattache à cette situation sociale. Comme expliqué précédemment, le magazine *J'aime lire* est largement diffusé en bibliothèques et dans les écoles, et donc accessibles à des enfants dont les parents n'ont pas les moyens de payer un abonnement. D'après les chiffres de l'INSEE, en 2021, environ 20% des 6-10 ans se trouvent sous le seuil de pauvreté en France⁸⁴. Ces quelques 366 000 d'enfants, lecteurs potentiels de *J'aime lire*, sont contraints de s'identifier à des protagonistes plus aisés qu'eux, qui ne partagent pas leurs préoccupations quotidiennes. Les séries actuelles dans le périodique n'offrent pas un panel de représentations variées quant à la classe sociale, et ne peuvent donc pas être considérées comme représentatives de l'enfance à cet égard. Idéologiquement, cette mise à l'écart (bien que certainement involontaire) reproduit les mécanismes d'exclusion des enfants et familles pauvres dans la société.

III.3.c. Des idéologies affichées au sein des séries ?

L'ensemble des analyses précédentes se rattache à l'idée que les bandes dessinées dans *J'aime lire* transmettent des idéologies de manière sous-jacente : l'idée que la famille nucléaire « normale » se compose d'un père, d'une mère, et d'enfants organisés autour d'une hiérarchie patriarcale, l'absence de représentation de la campagne qui exclue les zones rurales de la représentation de l'enfance, les rendant étrangères, les logements des protagonistes qui reproduisent les stéréotypes genrés sociétaux, et la disparition progressive des représentations normalisées de la pauvreté qui amène encore à exclure les familles concernées et les rendre « anormales ». Ces idéologies ne sont pas transmises frontalement, davantage sous-entendues, reproduisant les biais intériorisés des autrices et auteurs.

⁸⁴ « Niveau de vie et pauvreté des enfants – Les revenus et le patrimoine des ménages », Insee, consulté le 12 août 2025, <https://www.insee.fr/fr/statistiques/7941395?sommaire=7941491>.

Nous pouvons donc nous demander s'il n'y a pas des idéologies clairement affichées dans les séries *J'aime lire*. Les questions de la religion, la politique, du racisme et de l'homosexualité interrogent cette notion d'idéologie affichée dans le périodique.

Malgré la nature chrétienne de Bayard Presse, la religion semble être un sujet consciencieusement évité dans les bandes dessinées *J'aime lire*. Philippe Delisle commente ce phénomène dans *Le Bouquin de la bande dessinée* : « Une parution au sein d'un journal chrétien n'implique d'ailleurs pas nécessairement un discours chrétien marqué »⁸⁵. Dans *J'aime lire* en revanche, il ne s'agit pas seulement de l'absence d'un discours chrétien : aucune mention de religion n'est faite dans l'ensemble des épisodes.

De nombreux épisodes exploitent des festivités chrétiennes comme ressorts narratifs (Noël, Pâques), mais certainement davantage parce qu'elles sont intégrées socialement en France comme des événements nationaux que pour leurs natures religieuses. La nativité n'est jamais évoquée dans les épisodes de Noël, centrés autour du père Noël (figure non-chrétienne), et des rituels de décorations du sapin et de l'échange de cadeaux. Deux uniques exceptions sont à relever dans cet évitement notable de la mention de religion dans *J'aime lire* : l'épisode 367 d'Ariol, qui se déroule dans une église, et l'épisode 438 de « La cantoche » dans lequel un enfant s'exclame : « Si Dieu avait eu des parents, la Terre ne serait qu'un ridicule pâté de sable ! ».

La politique semble également être absente des bandes dessinées du périodique. Dans « Anatole Latuile », l'épisode 500 est dédié à l'élection des délégués, mais le scénario se focalise davantage sur la rivalité entre Anatole et Alban et les frères Mafiolo que sur l'acte de voter. « Ariol » est l'unique série qui aborde en détail la question du vote et des élections, d'abord à travers le récit d'une élection de délégués de classe (n°405 et 406), puis à travers l'épisode 449 dans lequel Ariol et Ramono accompagnent la grand-mère d'Ariol pour voter, jusque dans l'isoloir. Ces épisodes transmettent frontalement l'idée que le vote est essentiel à la vie en société : « Quand vous serez grands, vous voterez, vous aussi. C'est très important. Il faut toujours voter » (n°449, page 72). Par ailleurs, dans l'épisode 524 de septembre 2020, une allocution du président de la République peut être entraperçue sur une télévision dans le décor, créant un parallèle avec les nombreuses allocutions du président français à cette période, durant

⁸⁵ Delisle, « Religion », *Le bouquin de la bande dessinée*, p.668.

la crise du COVID-19. Les autres séries *J'aime lire* évitent consciencieusement de mentionner la politique dans leurs épisodes.

Par l'évitement de ces deux sujets (religion et politique), les bandes dessinées du périodique semblent vouloir éviter les messages pouvant être perçus comme idéologiques et orientés auprès de leur jeune lectorat, au prix du réalisme de leurs histoires, qui semblent de fait complètement coupées de la réalité. Cela peut s'expliquer par l'envie de ne pas impliquer les enfants dans ces problématiques jugées « adultes », en les gardant volontairement dans l'ignorance, ou plus vraisemblablement par la peur de contrarier les parents des lecteurs en abordant des thèmes polémiques.

Si la religion et la politique sont mises de côté, cela n'empêche toutefois pas d'autres sujets idéologiques plus précis de se glisser dans les épisodes ponctuellement, détectables uniquement dans les épisodes concernés.

La seule série qui transmet un discours moral dans l'ensemble des épisodes est « Ariol ». Si les épisodes font généralement le récit de petites aventures quotidiennes sans incidences, ils cachent presque systématiquement un fond de « bien-pensance », parfois de façon peu subtile, rappelant l'idéologie chrétienne de l'acceptation et de l'aide de son prochain. Trois exemples intéressants de ce phénomène se trouvent dans les épisodes 484, 488 et 568, qui relatent des événements différents de manière similaire. Dans le premier, la famille Picotin rencontre une famille de gitans dans la forêt : leur première réaction est une réaction de répulsion et de distanciation méfiante, avant de passer à une réaction d'acceptation et d'accueil. Dans l'épisode 488, Ariol fait la rencontre d'un enfant handicapé : il ressent d'abord un malaise et ne sait pas comment se comporter, avant de se détendre et d'accepter la différence de la jeune fille. La construction narrative de ces deux épisodes est similaire, et transmet la même morale : malgré la différence et les préjugés intégrés, il faut accepter son prochain. Dans l'épisode 568, la classe d'Ariol regarde un documentaire sur la pauvreté des enfants dans le pays nommé « Panacosta », forçant les enfants à prendre conscience de leurs privilèges sociaux. Si les morales de ces épisodes sont bienveillantes, appelant à l'acceptation de son prochain et à la prise de conscience de privilèges des protagonistes, cela n'en reste pas moins idéologique : un ensemble d'idées qui oriente l'action.

Cette notion de la « bien-pensance » dans « Ariol » n'exclue pas que quelques épisodes se démarquent des autres comme spécifiquement idéologiques, également présents dans les autres séries du périodique à quelques reprises.

La question de la couleur de peau et des personnages étrangers dans les séries *J'aime lire* est intéressante. Les protagonistes noirs ou racisés dans les différentes séries sont rares : nous pouvons citer Rémi Lepoivre et sa famille, ainsi que le copain de Marie-Lou Mémed dans « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana », Naomie et Achille dans « Anatole Latuile », Vanesse dans « Ariol » (une petite grenouille d'origine asiatique), et quelques enfants figurant ponctuellement dans les épisodes de « La cantoche ». Ces personnages sont systématiquement des personnages secondaires. Rémi Lepoivre est celui qui occupe le statut le plus important, en tant que meilleur ami de Tom-Tom.

Le racisme est absolument inexistant dans les récits des séries *J'aime lire*. Dans « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana », la couleur de peau de Rémi et sa famille est un non-sujet, permettant ainsi une représentation équivalente de Rémi et Tom-Tom comme des jeunes garçons turbulents, égaux (la même stratégie est employée pour les personnages de Naomie et Achille dans « Anatole Latuile »). Lorsqu'Emmanuel Guibert occupe le rôle de scénariste de la série de février 2004 à décembre 2005, la bien-pensance moralisatrice présente dans « Ariol » s'immisce dans « Tom-Tom et Nana ». En effet, dans l'épisode du numéro 333, les enfants s'interrogent pour la première fois sur la différence de couleur de peau de Rémi. Là où avant la couleur de peau de Rémi était un non-sujet, permettant une représentation normalisée d'un personnage noir, elle est questionnée dans cet épisode, créant une distance entre Rémi et les enfants Dubouchon. L'explication donnée par Rémi pour expliquer leur différence de couleur de peau est absurde, et ne transmet donc pas une explication rationnelle qui éduquerait le lectorat avec justesse sur cette différence. Par ailleurs, durant cette période pendant laquelle Emmanuel Guibert est scénariste de « Tom-Tom et Nana », il ostracise également un autre personnage : celui du serveur Gino Marto. Présent depuis le début de la série en 1977, ce personnage fait partie d'un grand nombre d'épisodes et prend la parole à de nombreuses reprises. Seul son nom indiquait qu'il était italien. Dans l'épisode 335, Emmanuel Guibert donne à Gino un accent stéréotypé, qu'il n'avait pas auparavant : « Mamma ! Tou es vénoue d'Italie pour mé voir ! », page 71). Cet épisode vient singulariser Gino comme un personnage étranger, différent du reste des protagonistes, et fait de son origine italienne un sujet, là où elle existait auparavant seulement comme un fait.

Ce processus d'« étrangéisation » de l'autre est le même employé dans les exemples cités précédemment au sujet de la bien-pensance d'« Ariol », dans les épisodes mettant en scène la famille de gitans, la jeune fille handicapée et le documentaire sur le Panacosta. Si le racisme n'est pas un fait social dans les récits *J'aime lire*, le fait que tous les personnages principaux soient blancs et les stéréotypes qui transparaissent à travers certains épisodes permettent d'affirmer qu'il y a un biais discriminatoire dans les séries *J'aime lire*.

La question de l'homosexualité est également intéressante. Celle-ci est cette fois-ci dénuée de toute représentation dans l'ensemble des séries : aucune bande dessinée ne met en scène de personnages ouvertement homosexuel, et le sujet n'est absolument jamais évoqué. Deux épisodes toutefois peuvent faire référence à l'homosexualité : dans l'épisode 291 de « Tom-Tom et Nana », Rémi suggère que lui et Tom-Tom se marient pour un jeu, à défaut d'avoir une fille comme camarade. Encore une fois, cette mention est un non-sujet : cette proposition ne mène à aucune discussion ni à aucune réaction de la part d'autres protagonistes, et est oubliée dès la fin de l'épisode. Un épisode d'« Ariol » est en revanche un peu plus assertif sur le mariage homosexuel, à travers une métaphore. Il s'agit de l'épisode 482, dans lequel Ariol discute avec son oncle Pétro de la question du mariage inter-espèces (Ariol étant amoureux d'une vachette, cette question le tracasse beaucoup). Le père d'Ariol est présenté comme un personnage réactionnaire, étant contre le mariage inter-espèce. Pétro rassure Ariol en lui expliquant que le mariage inter-espèce est possible et n'est pas contre-nature, mais tout de même mal vu puisque les couples inter-espèces sont obligés de recourir à l'adoption pour avoir des enfants. Le parallèle avec le mariage homosexuel est frappant, mais l'homosexualité n'est pas mentionnée directement dans l'épisode. Le sujet est habilement évité.

Enfin, d'autres épisodes évoquent des thèmes épars qui peuvent se rattacher à diverses idéologies. L'épisode de « A la bonne fourchette » du numéro 28 fait une apologie des pesticides : la classe de Tom-Tom est en classe verte à la campagne, alors que les enfants se promènent dans un chemin, ils sentent une mauvaise odeur. Leur maître, M. Tabouret, s'exclame : « Mais ce n'est rien ! C'est l'odeur des produits chimiques ! Grâce à eux, nous aurons du beau blé pour faire de la belle farine, et puis du bon pain parfumé... » (page 61).

Les épisodes des numéros 36 et 39 (janvier et avril 1980) sont des récits d'invasions et d'extraterrestres, reprenant une imagerie populaire dans le contexte de la guerre froide.

L'épisode du numéro 314 de « Fripouille et Malicette », intitulé « Les poulets montrent les dents », ridiculise la police, les « poulets » désignant les policiers. L'épisode les tourne en dérision lorsque les policiers s'appêtent à arrêter Fripouille et Malicette, les premiers venus à l'air « louche », dans une affaire de braquage. L'épisode « Tous à la manif » d'Ariol (n°580) critique également la police : il relate une manifestation des enfants dans la cour d'école, et le chat Tiburge décide de jouer au policier. Il s'exclame : « On dit qu'on est la police et on les tape ? » (page 81). Les policiers sont considérés uniquement par le prisme de la violence policière.

D'autres épisodes d'« Ariol » contiennent un fond idéologique : l'un fait la description de la crise des hôpitaux (n°501), un autre sous-entend que pour avoir un « bon métier » il faut travailler assidûment à l'école (n°503), et l'épisode du numéro 566 donne une représentation stéréotypée de la violence en banlieue.

Ces relevés semblent indiquer que les bandes dessinées *J'aime lire* sont largement idéologiques, mais les épisodes mentionnés sont peu nombreux et épars, et les séries qui évitent toute idéologie affichée dans *J'aime lire* sont plus nombreuses que celles qui contiennent des épisodes orientés : « Anatole Latuile », « Suzie et Godefroy », « J'aime trop lire ! », « Le Keskidi », « Toto le super zéro », « Rustine inventeuse ». Cela n'empêche toutefois pas de mettre en perspective l'idée que l'enfance représentée dans les bandes dessinées *J'aime lire* serait une « enfance rêvée ». Bien que l'esthétique de l'enfance décrite précédemment transmette par le texte et l'image un idéal de l'enfance, à l'instar des relations amicales mises en scènes dans les différentes séries, les idéologies familiales (schémas patriarcaux), les communes (exclusion des zones rurales comme lieux de vie quotidiens), les chambres des enfants (biais sexistes) et la représentation des classes sociales (diminution de la représentation de la classe populaire) font des bandes dessinées *J'aime lire* des vecteurs idéologiques fort.

CONCLUSION

Ce mémoire avait pour but la définition de la fonction de la bande dessinée dans *J'aime lire*, ainsi que l'établissement de ce qui fait son esthétique et ses éventuelles idéologies. L'enfance est également un sujet central de cette étude, en regard du public cible de ces bandes dessinées, mais également des représentations de l'enfance dans celles-ci. Le point de vue idéalisé des autrices et auteurs sur ces représentations de l'enfance est un des points de départ de ce mémoire : Bernadette Després évoque une « enfance rêvée », une expression chargée de sens à mettre en perspective avec ces questions de fonction, d'esthétique et d'idéologie.

Cette étude s'est d'abord attachée à recontextualiser les bandes dessinées *J'aime lire* au sein du périodique, en rappelant l'histoire de Bayard Presse, en présentant le public cible, les modes et chiffres de diffusion du magazine et en détaillant son format et ses contenus. Cette première approche a permis de mettre en lumière les origines chrétiennes du périodique, qui viennent interroger la part idéologique présente dans *J'aime lire*. De plus, le rappel des contenus du magazine a contribué à situer la place inférieure de la bande dessinée en son sein en regard du roman, et d'esquisser ainsi une première idée de la fonction des séries de bandes dessinées comme subalterne.

Dans un second temps, nous avons présenté la bande dessinée au sein du périodique. Il s'agissait d'abord de lister ses différentes séries de bandes dessinées, des plus connues (« A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana », « Ariol », « Anatole Latuile ») aux plus discrètes et éphémères (parmi lesquelles « Clémence Dubalai », « Le Keskidi », « J'aime trop lire ! »). Le listage précis de séries, ainsi que de leurs autrices et auteurs, rend compte de la volonté du périodique de faire de ces bandes dessinées des succès retentissants, dont les plus réussies s'étalent sur des dizaines d'années. La bande dessinée dans *J'aime lire* s'est également fait une place en dehors de ces séries : à travers des articles, qui témoignent de la considération accordée à la bande dessinée entre 2002 et 2010 ; glissée dans le paratexte et les jeux, avec l'omniprésence des phylactères et du merchandising à l'effigie des héros ; et enfin dans la publicité, qui emploie cette forme régulièrement comme stratégie de vente et argument attractif pour le jeune lectorat. Ces différentes formes que prend la bande dessinée dans le magazine interrogent sur son statut et sa fonction : les articles semblent la légitimer, mais son emploi comme outil marchand (merchandising et publicité) paraît indiquer le contraire.

Ce mémoire s'est concentré dans un second temps sur cette question de la fidélisation, une hypothèse sur la fonction de la bande dessinée dans le périodique, intimement liée à celle de la sérialité. Nous avons considéré cette sérialité autour de la question d'une esthétique commune aux bandes dessinées *J'aime lire*, qui construirait ainsi une sérialité inter-œuvres propres aux productions du périodique. La pagination imposée par le magazine (un maximum de dix pages par épisode) nous a permis de classer les séries en deux catégories : celles de « forme courte », qui obéissent essentiellement au même schéma narratif, et celle de « forme très courte », régies davantage par les règles du gag. Ces catégories résultent en des mises en pages communes aux différentes séries : par la page ou l'encadré de titre, l'usage de la pleine page et le nombre de case sur la dernière page, les bandes dessinées *J'aime lire* se sont constituées une esthétique propre. Cette esthétique est renforcée par l'usage de procédés précis, déployés dans les cases, les gouttières, les phylactères, espaces limitrophes de l'illustration.

Le processus de fidélisation du lectorat par les bandes dessinées s'appuie sur cette sérialité, créant de l'attente pour le lecteur d'un numéro à l'autre et le plongeant dans une zone de confort à chaque nouvel épisode. Toutefois, les bandes dessinées ont également eu recours à une sérialisation brute, mettant en place des épisodes-feuilletons dépendants les uns des autres, qui poussent le lectorat à suivre fidèlement le périodique pour connaître la suite des aventures de leurs héros. Le traitement du temps dans les différentes séries relève parfois également de ce processus de sérialisation brute, comme dans « Anatole Latuile », dans laquelle certains épisodes constituent des moments-clés du récit global du personnage et de l'univers, induisant des changements radicaux dans la série. L'humour, autre relief de la sérialité commune entre les différentes bandes dessinées, participe également à l'effort de fidélisation du lectorat : en mettant en place des récits comiques, les bandes dessinées se singularisent par rapport aux romans du périodique, et s'appuient sur des ressorts typiques de la bande dessinée : le gag, l'humour de situation ou l'humour de la bêtise par la mise en scène de « sales gosses ». Cette fidélisation est complétée par la mise en place d'un courrier des lecteurs et de concours mensuel. Ce mémoire a pu intégrer l'analyse du courrier des lecteurs et des concours de la presque totalité des numéros de *J'aime lire* concernés, statuant que les personnages des bandes dessinées y sont omniprésents, intégrés à l'imaginaire enfantin du lectorat.

Cette question des personnages principaux des séries, les « héroïnes » et « héros », est au cœur de la stratégie de fidélisation des bandes dessinées *J'aime lire*. Les titres de ces séries sont majoritairement centrés autour de ces héros. En 1990, « A la bonne fourchette » devient « Tom-Tom et Nana ». Par ce changement d'appellation, la série se recentre autour de ses protagonistes

principaux, les rend plus visibles et se rend elle-même plus reconnaissable. Le terme de « héros » apparaît dans le paratexte du magazine à de nombreuses reprises, accompagné parfois d'une illustration de l'un des personnages. Cette omniprésence renforce l'idée que les bandes dessinées s'appuient sur ces figures de protagonistes principaux pour s'autopromouvoir, fidéliser le lectorat. Par ailleurs, ces héros sont conçus comme des personnages banals, enfantins, du même âge que les lecteurs, pour que ceux-ci puissent s'y identifier. Les héroïnes étant moins nombreuses, et généralement moins importantes que leurs compagnons masculins, les jeunes lectrices peuvent éprouver plus de difficulté à s'identifier à un personnage qui leur ressemble.

La troisième partie de ce mémoire s'est intéressée à la question de l'enfance représentée dans ces séries, autour de la notion d'« enfance rêvée » évoquée par Bernadette Després. La question de l'enfance dans les bandes dessinées *J'aime lire* débute par l'esthétique. Nous avons formulé l'hypothèse qu'il existe une esthétique propre à l'enfance dans ces séries. Celle-ci s'inscrit d'abord dans le langage : par l'usage d'un lettrage cursif dans de nombreuses bandes dessinées, elles se rapprochent de la pratique de de l'habitus de leur jeune lectorat. Par ailleurs, la sémantique particulière mise en place dans ces séries imitent celle des enfants, par la présence de langages inventés et de fautes d'orthographe. La couleur s'établit également dans cette esthétique de l'enfance. Les couleurs clairs et pastels rappellent les albums jeunesse du début du vingtième siècle, et leur application simple, sans ombrage ni nuance, aide à la lisibilité de l'illustration pour un jeune lectorat. Enfin, notre étude a intégré un relevé précis des épisodes représentant des scènes d'imaginaires enfantins, rêves éveillés ou songes endormis. Ces représentations contribuent à l'établissement d'une esthétique de l'enfance, en illustrant le cheminement mental enfantin de la rêverie.

Les enfances dans les bandes dessinées *J'aime lire* se construisent en société. Les relations sociales expérimentées par les protagonistes participent ou non à la construction de cet univers enfantin « idéalisé ». Les lieux dans lesquels se déroulent les épisodes des séries jouent un rôle important dans la mise en place de situation de sociabilisation. Les séries non-fantastiques contiennent toutes des épisodes à l'école, dans lesquels les protagonistes rencontrent leurs amis et sont confrontés à des figures d'adultes encadrants et justes. Les lieux de partage des repas (cantine, restaurant, cuisine, salle à manger) sont également omniprésents, introduisant de nouveaux personnages et permettant un échange autour de la nourriture. Les amitiés des protagonistes se conforment pleinement à cette idée d'un monde « idéalisé ». Chaque protagoniste principal possède son ou sa meilleur·e ami·e, à qui il ou elle partage tout.

Ces amitiés inspirent le sens du compromis, du sacrifice et du partage au lectorat. Toutefois, les relations familiales de ces protagonistes s'éloignent de la notion d'une « enfance rêvée ». Parfois dysfonctionnelles ou violentes, comme dans « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana », toutes ces familles reproduisent (celles des personnages principaux du moins) un schéma traditionnel patriarcal.

Les politiques familiales des bandes dessinées *J'aime lire* viennent perturber cette idée d'une « enfance rêvée » et nous ont amené à nous intéresser sur les idéologies éventuelles présentes dans les bandes dessinées. Pour étudier ces idéologies, nous nous sommes interrogés sur la représentativité de l'enfance dans les bandes dessinées *J'aime lire*. Comment cette enfance peut-elle être une « enfance rêvée » si parmi les lectrices et lecteurs certains sont exclus de ce rêve ? La question des lieux d'habitation des héroïnes et héros permet de constater qu'en effet, une partie du lectorat est écartée de ces représentations enfantines. Tous les protagonistes habitent en ville, et la campagne dans les bandes dessinées *J'aime lire* n'est jamais considérée comme un lieu d'habitation quotidien. Elle est vue par un prisme d'étrangeté, d'éloignement et de fantastique. Par ailleurs, les chambres des protagonistes reproduisent des stéréotypes de genre marqués, par les couleurs employés et les objets décorant ces chambres. Les logements viennent aussi interroger la classe sociale des protagonistes. Si au début de *J'aime lire*, avec « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana », la classe populaire est pleinement représentée et normalisée, cette représentation disparaît avec la fin de la série. « Ariol », « Anatole Latuile », « Suzie et Godefroy », « Toto le super zéro » et « La cantoche » sont toutes des séries dans lesquelles la préoccupation financière n'est pas un sujet, et dans lesquelles les protagonistes évoluent dans des cercles visiblement aisés. Enfin, notre étude s'est intéressée à certaines notions et épisodes précis qui relèvent pleinement d'idéologies : si nous avons pu noter que la religion et la politique sont presque entièrement absentes des séries de bandes dessinées, les questions de morale, couleur de peau et racisme, homosexualité et sujets de société controversés apparaissent ponctuellement dans certaines séries. La plupart des séries restent tout de même très frileuses des positionnements idéologiques, créant par leur refus d'aborder des sujets sociétaux sérieux une représentation d'une enfance utopique irréaliste. L'« enfance rêvée » dans les bandes dessinées *J'aime lire* est donc une notion à considérer avec précaution. Bien que l'esthétique commune des séries semble correspondre à cette idée d'un monde enfantin « idéalisé », ces dernières sont employées comme outil de fidélisation du lectorat, et le contenu des bandes dessinées est porteur d'idéologies.

Si *J'aime lire* continue de prospérer, cette étude sera sans aucun doute incomplète dans les prochaines années. Alors qu'Ariol à 22 ans, qu'Anatole fêtera son vingtième anniversaire en janvier et que « La cantoche » approche des quinze ans (en 2027), classant ces trois séries comme les plus longues du magazine après « A la bonne fourchette/Tom-Tom et Nana », il est possible de voir émerger prochainement une nouvelle série dans le périodique qui viendrait bouleverser à nouveau l'espace et l'organisation des bandes dessinées dans *J'aime lire*, qui appellerait alors à une nouvelle analyse de ces phénomènes dans le périodique.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

J'aime lire, n°1 à 583, à l'exception des numéros 45, 49, 52, 71, 72, 98, 99, 102, 103, 105, 106, 112, 139, 150, 152, 155, 157, 168, 170, 173, 177, 182, 184, 185, 189, 195, 197, 199, 200, 206, 214, 220, 227, 229, 235, 246, 254, 274, 275, 283, 290, 298, 312, 331, 348, 360, 371, 380, 383, 477, 490, 575, 576. Bayard Presse. 1977-2025.

Sources secondaires

« découvrez J'aime lire ». Consulté le 21 juin 2025. <https://www.bayard-jeunesse.com/abonnement-j-aime-lire.html>.

« J'aime lire 1977-2017 ». Consulté le 21 août 2025. <http://jaime-lire.wifeo.com/>

« J'aime lire : Abonnement magazine enfant de 6 à 13 ans ». Consulté le 11 avril 2025. <https://www.jaimelire.com/>.

Autrices et auteurs

Cohen, Jacqueline. *Tom-Tom et Nana, côté cuisine*. 2010. <https://www.youtube.com/watch?v=ApFWOBzwN4c>.

Cohen, Jacqueline et Evelyne Reberg. *Dans les petits papiers de Jacqueline Cohen et Evelyne Reberg*. La Chartre. 2021. <https://www.youtube.com/watch?v=nQjfP7fkQ6c>.

Fitoussi, Karelle et Bernadette Després. « “Tom-Tom et Nana” : “J’ai dessiné mon enfance rêvée” ». Paris Match. 11 mai 2021. <https://www.parismatch.com/Culture/Livres/Tom-Tom-et-Nana-J-ai-dessine-mon-enfance-revee-1736903>.

Guibert, Emmanuel. « Vidéo des auteurs d’Ariol Emmanuel Guibert et Marc Boutavant ». *J’aime lire*. 24 septembre 2012. <https://www.jaimelire.com/j-aime-lire/les-heros-j-aime-lire/ariol/les-auteurs>.

Guibert Emmanuel et Cecilia Guibert, « Le dessin, petit. » *Monographie prématurée*. L’An 2. Angoulême. 2006.

Meyzer, Leslie, Yaël Eckert, Galadrielle Troussard et Evelyne Reberg. « Tom-Tom et Nana, la quintessence de l'enfance ». *Histoires de jeunesse*. Bayard Editions. 27 avril 2020. <https://www.bayard-editions.com/actualites/actus-jeunesse/podcast-evelyne-reberg/>.

Vergely, Julia et François-Xavier Richard. « Festival d’Angoulême : dans la cuisine de “Tom-Tom et Nana” avec Bernadette Després ». 20 juin 2018. <https://www.telerama.fr/enfants/dans-la-cuisine-de-tom-tom-et-nana-avec-bernadette-despres,n5697215.php>.

« Bernadette Després (1941 - 2024) ». Communauté d’agglomération Paris - Vallée de la Marne ». Consulté le 17 août 2025. <https://mediatheques.agglom-pvm.fr/actualites/bernadette-despres-1941-2024>.

« Bernadette Després ». Consulté le 21 août 2025. <https://bernadettedespres.fr/>

J’aime lire et la bande dessinée

Charon, Jean-Marie. *La presse des jeunes*. Éditions La Découverte. 2002.

Guijarro Arribas, Delia. « Classements d’âges, classements des publics : Bayard et la segmentation des lecteurs ». In *De la Bonne Presse à Bayard : 150 ans d’histoire d’un groupe de presse et d’édition catholique (1873-2023)*, édité par Delia Guijarro Arribas, Charles Mercier, et Yann Raison du Cleuziou. Chrétiens et Sociétés. Documents et Mémoires. LARHRA. 2023. <https://doi.org/10.4000/132aw>.

Hache-Bissette, Françoise. « Bayard et Milan : deux marques concurrentes de presse éducative au sein d'un même groupe ». Sciences de l'éducation. *Le Temps des médias* 21, n° 2. 2013. <https://doi.org/10.3917/tm.021.0053>.

Rochefort Turquin, « L'identité catholique du journal », *Cent ans d'histoire de La Croix 1883-1983*, dirigé par René Rémond et Émile Poulat. Le Centurion. Paris. 1988

Krajewski, Pascal. « Qu'appelle-t-on un médium ? » Appareil, publication en ligne anticipée, Maison des Sciences de l'Homme Paris Nord. 11 février 2015. <https://doi.org/10.4000/appareil.2152>.

« Bayard 150 ans / Moments Fondateurs ». Canal U. 3 juillet 2023. <https://www.canal-u.tv/chaines/univ-bordeaux/bayard-dans-l-histoire/bayard-150-ans-moments-fondateurs-partie-1>.

« Junior Connect' 2018 - Jeunes et médias : une consommation toujours dynamique et diversifiée ! ». Ipsos. 10 juillet 2018. <https://www.ipsos.com/fr-fr/junior-connect-2018-jeunes-et-medias-une-consommation-toujours-dynamique-et-diversifiee>.

« Observatoire 2024 de l'ACPM (Synthèses 2023) ». Consulté le 21 mars 2025. <https://www.acpm.fr/Les-chiffres/Observatoire-2024-de-l-ACPM-Syntheses-2023>.

« Pierre Terrail de Bayard », Wikipédia, 2 juin 2025, https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Pierre_Terrail_de_Bayard&oldid=226188626.

Sérialité et fidélisation

Boulaire, Cécile et Loïc Boyer. « Quand la presse catholique fait pop ! Révolution par les bandes dans le magazine okapi », Cité internationale de la bande dessinée et de l'image. Consulté le 17 mars 2025. <https://www.citebd.org/neuvieme-art/quand-la-presse-catholique-fait-pop-revolution-par-les-bandes-dans-le-magazine-okapi>.

Chantseva, Victoria, et Marie Sorel. « « Politesse, mon cul ? » : transmission et transgression des rituels de politesse dans les albums jeunesse et le théâtre jeune public ». *Strenæ. Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance*, n° 15. Septembre 2019. <https://doi.org/10.4000/strenae.4082>.

Eugène, Maïté, et Hélène Raux. « Quelle expérience de lecture J'aime lire offre-t-il à ses abonnés ? : Ce que nous apprend le courrier des lecteurs ». In *De la Bonne Presse à Bayard : 150 ans d'histoire d'un groupe de presse et d'édition catholique (1873-2023)*, édité par Delia Guijarro Arribas, Charles Mercier, et Yann Raison du Cleuziou. Chrétiens et Sociétés. Documents et Mémoires. LARHRA, 2023. <https://doi.org/10.4000/132bd>.

Groensteen, Thierry (dir.). *Le Bouquin de la bande dessinée*. Robert Laffont. Paris. 2020.

Jouve, Vincent. « Le personnage comme support d'identification ». *Cahiers de Narratologie. Analyse et théorie narratives*, n° 47. Juillet 2025. <https://doi.org/10.4000/14g6y>.

Mackey, Margaret. « Small Characters, Big Worlds, and Intertextual Reading ». *Strenæ. Recherches Sur Les Livres et Objets Culturels de l'enfance*, n° 22. Mars 2023. <https://doi.org/10.4000/strenae.9809>.

Renard, Fanny. *Les lycéens et la lecture, entre habitudes et sollicitations*. PUR. Rennes. 2011.

Van der Linden, Sophie (dir.). *Hors cadre[s]* n°18. L'atelier du poisson soluble. Le Puy en Velay. Mars 2016.

Van der Linden, Sophie (dir.). *Hors cadre[s]* n°22. L'atelier du poisson soluble. Le Puy en Velay. Avril 2018.

Une enfance rêvée ?

Bazin, Gaby. *Lettrages et phylactères*. Atelier Perrouseaux. 2019.

Gaiotti, Florence. « Jardins publics, aires de jeux et bacs à sable dans les albums narratifs pour enfants : des espaces ludiques de contrôle ou d'affranchissement ? » *Strenæ. Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance*, n° 23. Décembre 2023. <https://doi.org/10.4000/strenae.10475>.

Lallouet, Marie. *La BD comme elle se fait*. 2010. <https://vimeo.com/12969358>.

Manson, Michel. « La chambre d'enfant dans la littérature de jeunesse : représentations et histoire d'une émergence en France de 1780 à 1880 ». *Strenæ. Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance*, n° 7. Juin 2014. <https://doi.org/10.4000/strenae.1228>.

Morgenstern, Aliyah, et Régine Sirota. « Rituels de l'enfance et transmission: raconter des histoires ». *Strenæ. Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance*, n°15. Septembre 2019. <https://doi.org/10.4000/strenae.4112>.

Noordzij, Gerrit. *Le trait, une théorie de l'écriture*. Ypsilon éditeur. Mars 2010.

Pudlowski, Charlotte et Patric Jean. « Les poupées russes du silence ». *Ou peut-être une nuit*. Louie Media. Septembre 2020.

Radanović, Dragana, Roel Vande Winkel, et Nancy Vansielegheem. « You Draw Like a Child! Interrogating Aetonormative Tendencies in Imitations of Children's Drawings in Graphic Narratives ». *Comicalités. Études de Culture Graphique*, publication en ligne anticipée, Presses universitaires de Liège. 24 décembre 2023. <https://doi.org/10.4000/comicalites.8408>.

Renonciat, Annie. « La chambre d'enfant : regards croisés ». *Strenæ. Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance*, n° 7. Juin 2014. <https://doi.org/10.4000/strenae.1154>.

Robert, Pascal. *La bande dessinée, une intelligence subversive*. Villeurbanne, Presses de l'Enssib, 2018.

Spee, Bernard. *Analyser et produire une séquence onirique en BD : l'exemple du rêve du capitaine Haddock dans Tintin au Tibet*. 2010. <https://vimeo.com/13356642>.

Van der Linden, Sophie (dir.). *Hors cadre[s]* n°6. L'atelier du poisson soluble. Le Puy en Velay. Mars 2010.

Van der Linden, Sophie (dir.). *Hors cadre[s]* n°13. L'atelier du poisson soluble. Le Puy en Velay. Octobre 2013.

« Entre ville et campagne, les parcours des enfants qui grandissent en zone rurale ». Insee. Consulté le 9 août 2025. <https://www.insee.fr/fr/statistiques/6035523>.

« Louis-Maurice Boutet de Monvel ». Gallica, Bibliothèque Nationale de France. Consulté le 21 août 2025. <https://data.bnf.fr/fr/ark:/12148/cb118935688>

« Niveau de vie et pauvreté des enfants – Les revenus et le patrimoine des ménages ». Insee. Consulté le 12 août 2025. <https://www.insee.fr/fr/statistiques/7941395?sommaire=7941491>.

ANNEXES

Annexe 1 : Lien du document d'étude de numéros de *J'aime lire* et épisodes de bande dessinée

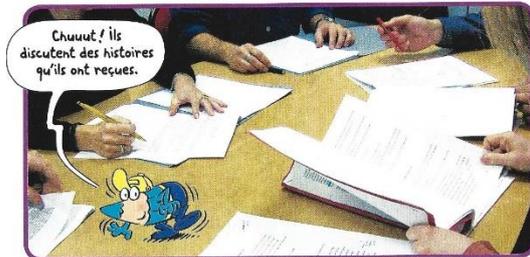
<https://docs.google.com/spreadsheets/d/1U0xov-Gy9jCyMVQ2kXHWZb3t3PBBj6DLWqi1d6jato8/edit?usp=sharing>

LES INFOS DE BONNEMINE

Du 13 au 18 mars 2006, c'est « La semaine de la presse à l'école ». Beaucoup de classes en profitent pour visiter un journal. Pour ceux qui n'ont pas cette chance, Bonnemine explique comment on fait un « J'aime lire » !



1 Les manuscrits proposés par les auteurs arrivent par la poste ou par e-mail à la rédaction. Le roman de ce numéro est arrivé par e-mail. Il s'appelait au départ « Plus légers que l'air ».



2 L'ensemble de la rédaction donne son accord pour publier une histoire. C'est le comité de lecture.



3 Une fois le texte mis au point par l'auteur et un rédacteur attitré, la secrétaire de rédaction le corrige, puis, sur l'ordinateur, « découpe » le texte dans le format des romans. Le texte est réparti dans les pages. L'histoire n'a pas encore d'images.



4 Le directeur artistique (ou DA) confie l'illustration du roman à un illustrateur qu'il a choisi. Il s'occupe aussi des dessinateurs de BD, des dessinateurs des jeux.



5 Chez lui, l'illustrateur fait des croquis en noir et blanc. Ensuite, la rédaction s'assure que le texte et les dessins du roman vont bien ensemble. Les rédacteurs conçoivent aussi les jeux, relisent les scénarios de BD...

Quelques chiffres

Le personnel
Beaucoup de gens interviennent dans la conception, la réalisation et la promotion d'un « J'aime lire ». 15 personnes pour la rédaction, la publicité et la fabrication, 2 pour la photogravure, 8 à l'imprimerie, et le chauffeur du camion... C'est comme un générique de cinéma !

Le matériel
Pour faire un numéro de « J'aime lire », il faut 25 tonnes de papier et 1 tonne d'encre. Il y a également les kilowatts pour faire tourner les ordinateurs et les machines, le gasoil du camion qui apporte les « J'aime lire », et le café avalé : 6 litres environ par numéro.

LES INFOS DE BONNEMINE



6 L'illustrateur rend ses dessins en couleurs. Le fabricant les confie au photographe qui les numérise avec une machine appelée scanner. Cette machine transforme une image papier en image informatique.



7 Une fois que les pages numérisées sont prêtes, le photographe les envoie par internet à l'imprimeur, qui se trouve en Pologne. « J'aime lire » est imprimé sur une grosse machine qui s'appelle « M600 - coupe 630 ».



8 Le « J'aime lire » imprimé arrive de Pologne en camion chez le distributeur, qui le livre chez le marchand de journaux et à la poste pour tous les abonnés.



9 Les enfants lisent... et, pendant ce temps-là, un autre « J'aime lire » est déjà commencé...

Un peu d'histoire...

Le premier magazine pour enfants est *Le magasin des enfants*, de Madame de Beaumont (l'auteur de *La belle et la bête*). Il a été publié en 1757. Le premier magazine périodique (mensuel) est *L'ami des enfants*, d'Arnaud Berquin (de 1782 à 1783). « J'aime lire », lui, existe depuis 1977 !

<p>Wagonbulle Les personnages et le décor : Tante Farine</p>	<p>CE NUMÉRO</p>
---	----------------------

**Pourquoi
reçois-tu
deux numéros
de J'aime Lire ?**



**Offre à un
de tes amis un de
ces deux numéros.
C'est un cadeau qui
lui fera plaisir.**



Partie à détacher avant d'offrir.

Annexe 3 : *J'aime Lire* n°24, fascicule

Chacun son tour...

DU NOUVEAU
dans J'aime lire!

Scénario : Emmanuel Guibert, illustrations : Marc Boutavant et Bernadette Després



En 2004, Ariol et Tom-Tom et Nana paraîtront à tour de rôle dans **J'AIME LIRE**
 En janvier, c'est le tour d'Ariol.
 En février, celui de Tom-Tom et Nana.
 Et ainsi de suite !



BONNEMINE MAGAZINE

FÉVRIER 2005 - J'AI ME LIRE N° 337

INFOS PAGE 82

En visite chez les dessinateurs de vos BD préférées.

COURRIER PAGE 85

Vos lettres, vos dessins, vos photos.

FABRIKAMOTS PAGE 86

De vos fenêtres, vous voyez des merveilles...

SPÉCIAL BD : J'AI ME LIRE VOUS MONTRE TOUT!

Blagues

Une tomate farcie rencontre une boulette. Elle lui dit :
- Tiens, tu ne t'es pas habillée aujourd'hui?
Envoyée par Stéphane, 9 ans, Annonay (07)

Dans un zoo, un crocodile voit un chien et lui dit :
- Salut, sac à puces!
Le chien répond :
- Salut, sac à main!
Envoyée par Marine, 10 ans, Antony (92)

LES INFOS DE BONNEMINE ARIOL

Tu retrouves chaque mois les BD de *J'aimé lire*. Mais sais-tu comment sont faits tous ces beaux dessins? Bonnemine est allé espionner pour vous chez Marc Boutavant, Bernadette Després et Françoise Naudinat.

Le 1^{er} épisode d'Ariol, « La balle de match », en 2001.

Marc Boutavant dessine directement sur son ordinateur.

LA BD, ÉTAPE PAR ÉTAPE
D'abord Marc Boutavant lit le scénario d'Emmanuel Guibert, déjà mis en cases ❶. Puis, avec son stylet, il dessine sur la palette graphique (une sorte d'ardoise reliée à son ordinateur). Marc n'utilise pas de crayon ❷! Ensuite, il fait chaque dessin de chaque case et il les met en couleurs directement sur l'ordinateur ❸. Enfin, il envoie les planches par e-mail à *J'aimé lire*. Parfois, *J'aimé lire* ou Emmanuel demande une correction, mais c'est rare.

- ❶ Une case du scénariste Emmanuel.
- ❷ Un dessin en noir et blanc.
- ❸ Le dessin colorisé sur ordinateur.

Tom-Tom et Nama

Bernadette Després fait ses dessins sur des calques à partir de ses brouillons qui sont scotchés en dessous.

LA BD, ÉTAPE PAR ÉTAPE
Bernadette Després fait des dessins rapides à partir du scénario inventé par les auteurs (Évelyne Reberg et Jacqueline Cohen pendant longtemps, Emmanuel Guibert depuis un an) ❶. Après, elle fait les dessins au propre sur du calque ❷. Elle écrit aussi les bulles. Mais ce n'est pas elle qui met les couleurs, car cela prend trop de temps, c'est la coloriste, Catherine Vianson-Ponté, qui travaille à la gouache ❸. Enfin, *J'aimé lire* admire le travail!

- ❶ Un croquis rapide (on dit un « rough ») de la « Poubellia ».
- ❷ Le même dessin « au trait ».
- ❸ Le dessin mis en couleurs.

Le 1^{er} épisode de « À la bonne Fourchette », en 1977. Nana n'était pas encore là!

LES INFOS DE BONNEMINE FRIPUILLE et MALICETTE

Françoise Naudinat dessine à la plume et à l'encre.

LA BD, ÉTAPE PAR ÉTAPE
D'abord, Françoise Naudinat lit le scénario de Pierre Lehoulier. Comme Pierre sait dessiner aussi, il donne à Françoise l'histoire vite esquissée, avec les bulles des dialogues. Puis, Françoise prépare un brouillon avec toutes les cases ❶. Ensuite, elle fait des dessins au trait avec une plume et de l'encre de Chine ❷. Elle dessine sur du papier très épais car la mise en couleurs se fait à l'aquarelle, de la peinture à l'eau très diluée. Enfin, c'est le scénariste, Pierre, qui colorise ❸.

Toi aussi, tu veux faire ta première BD? Relève le nouveau défi Fabrikamots page 87!

Extrait du « Balai volant », 1^{er} épisode de *Fripouille et Malicette*, en 1999.

- ❶ Le « rough » d'une case.
- ❷ La même case soigneusement dessinée à l'encre de Chine.
- ❸ La case mise en couleurs à l'aquarelle.

Annexe 5 : *J'aimé Lire* n°337, pages 81-84

BONNEMINE MAGAZINE

FÉVRIER 2006 - J'AI ME LIRE N°349

INFOS PAGE 84

En février, c'est BD! Les héros de *J'aim e lire*; notre sélection d'albums.

FABRIKAMOTS PAGE 86

Vos lettres historiques au Père Noël. Un nouveau défi, très précis.

COURRIER PAGE 87

Vos lettres, vos dessins vos photos...

"J'AI ME LIRE" FAIT DES BULLES!

Blagues

- Quel poisson ne fête jamais son anniversaire ?
Réponse : le poisson tant (pas ne né)
- Que peut-on lire sur le bulletin de fin d'année d'une petite vache ?
Réponse : peut faire meun!
- Qu'est-ce qui n'a ni pattes, ni ailes, ni yeux, ni mains, qui ne rampe pas, qui ne nage pas, mais qui s'entuit dès qu'on la touche ?
Réponse : la savonnette.

LES INFOS DE BONNEMINE

Quoi de neuf dans les BD de « J'aim e lire » ?

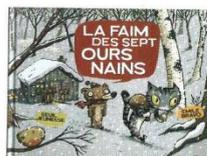
Tu connais **Anatole Latuile** depuis trois épisodes. Anatole et toute sa bande font les guignols dans chaque numéro de « J'aim e lire ».

Tom-Tom et Nana sont là pour t'accueillir : chaque mois, du gag et des blagues pour bien commencer ton « J'aim e lire ».

Avec **Ariol**, « le petit âne comme vous et moi », on rigole... un mois sur deux. L'autre mois, c'est Suzie et Godefroy.

Suzie, la fille d'aujourd'hui, et **Godefroy**, le gars d'autrefois, viennent d'arriver. Tu suivras leurs aventures un mois sur deux, en alternance avec Ariol.

Voilà d'autres bonnes BD pleines de bulles qui te plairont sûrement...



« La faim des sept ours nains »

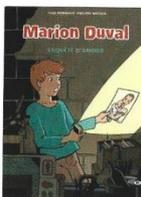
Émile Bravo, Seuil jeunesse, 9 €.

Cette BD est un joyeux délire dans lequel sept ours nains affamés rencontrent un Chat botté pas très honnête, un Petit Chaperon rouge qui est la fille du Père Noël et, bien entendu, le loup... Dans cet album très appétissant, Émile Bravo fait se télescoper tous les personnages de contes avec un humour décapant!

« Petit vampire et le rêve de Tokyo »

Joann Sfar, Delcourt jeunesse, 8,90 €.

Pour son 7^e album, « Petit Vampire » rêve de Tokyo. Dans son rêve plus fou qu'un dessin animé japonais, il rencontre un tas de personnages bizarres, sympas ou inquiétants. On rit, on est ému, on se demande toujours ce qu'il va se passer. C'est de la superbande dessinée surprenante!



« Marion Duval, Enquête d'amour »

Yvan Pommaux, Philippe Masson, Bayard BD, 8,90 €.

Tu ne connais pas Marion Duval, l'héroïne préférée des lecteurs d'Astrapi? Alors, dépêche-toi de rattraper ton retard! Le quizième album vient de sortir et c'est bien sûr une nouvelle enquête menée par l'intrépide demoiselle. Mais une enquête qui plonge, cette fois-ci, Marion dans les mystères de son passé... Émotion garantie.

Chaque mois, J'aime lire te fait un cadeau !

Pour la rentrée,
voici un signet pour marquer ta page
et le calendrier des vacances
1990-1991.



Détache-les
et plie ton calendrier en trois,
en suivant les pointillés.

J'AIME LIRE

Directrice de la rédaction : Mijo Beccaria. Rédacteurs en chef : Martine Lamy (textes), Martin Berthommier (visuel). Rédaction : Evelyne Douailler (chef de rubrique), Marie Sellier, Sophie Chabot, Timothée Dubois. Deuxième rédacteur graphiste-concepteur visuel : Jean-Louis Coulurier. Maquettiste de réalisation : Jean-Christophe Schmitt. Secrétaire de rédaction : Nathalie Kouyoumdjian. Secrétaire : Maryse Mayeux. Directrice commerciale : Claudine Pardo. Chefs de produit : Christine Aubergier, Babina Barreau. Service de ventes NMPP : Erik Boursier. Tél. vert : 16 (1) 05 29 36 87. Service relations Abonnés : Bayard Presse, 93283 Saint-Denis Cedex. Tél. : 16 (1) 42 43 24 24.

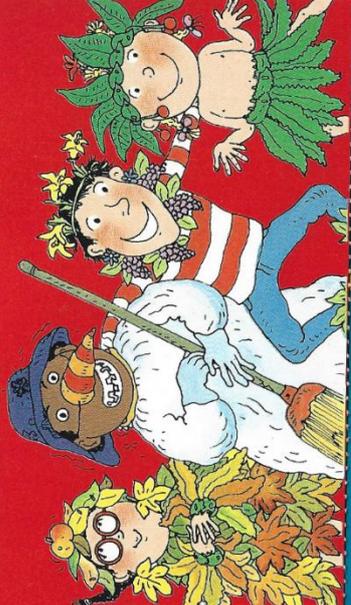
J'aime lire édité par Bayard Presse, S.A. à Directeur et Conseil de surveillance. Siège : 3-5 rue Bayard, Paris - 8ème. Directeurs de la Société et Comité de la revue : Bernard Porte, président et directeur de la publication ; Yves Beccaria ; Emmanuel Raspette, Claude Band, Lucien Vialle, directeurs généraux. Président du Conseil de surveillance : Jean Gérard. Financiers actionnaires : Assomption, S.A., Saint-Loup, Association N.D.S. Directeur délégué : Mijo Beccaria. Rédaction, administration, photogravure, impression : Bayard Presse, 3, rue Bayard, 75008 Paris. Tél. 45 62 51 51. Loi n° 2004 du 16/7/89 sur les publications destinées à la jeunesse. Dépôt à la date de parution. © 1990 by J'aime lire. Les noms, adresses et adresses de nos abonnés sont communiqués à nos services internes et aux organismes liés commercialement avec J'aime lire sauf opposition motivée. Dans ce cas, la communication sera limitée au service de courrier. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal. Pour la Belgique, Éditeur responsable : Philippe Bouviers, rue Brederode, 13 - 1000 Bruxelles - Belgique.



Les vacances 1990-1991

Ce calendrier t'est offert par

J'AIME LIRE



JUN		JUILLET		AOÛT					
J	S	L	M	J	S	L	M	J	S
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
31									

Attention,
le mardi 10 septembre 1991
C'EST LA RENTRÉE!

Annexe 7 : J'aime Lire n°164, deuxième de couverture et cadeau

Les bonnes décors de Tom-Tom et Nana
Voici trois idées toutes simples pour décorer ta maison à Noël.

Guirlande sucrée

Matériel
Des bonbons enveloppés dans du beau papier
Du ruban adhésif



Pour faire cette guirlande brillante et colorée, attache les bonbons entre eux avec un petit morceau de ruban adhésif.



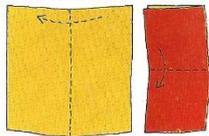
Étoiles en papier

Matériel
Du papier solide (papier calque ou métallisé ou papier à dessin de couleur...)

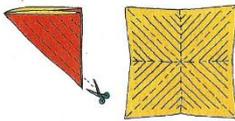


Comment les fabriquer

1. Découpe un carré d'environ 10 centimètres de côté. Plie-le en 2.
2. Plie encore en 2.



3. Plie en suivant la diagonale : tu formes un triangle.
4. Placs les ouvertures vers le haut, comme sur le dessin.



5. Découpe le triangle 3 fois (ou 5 fois), en suivant les pointillés, sans aller jusqu'au bord.
6. Déplie la feuille. Pose-la bien à plat.
7. Plie vers l'extérieur une petite pointe, puis la troisième et fais de même pour les 3 autres côtés.
8. Tu peux fixer ton étoile sur une fenêtre avec du ruban adhésif ou l'attacher avec un fil pour la suspendre.

Décos en pâte à sel

Matériel
2 verres de farine
1 verre de sel fin
Un peu d'eau
De la gouache ou des paillettes
De la colle



Comment les fabriquer

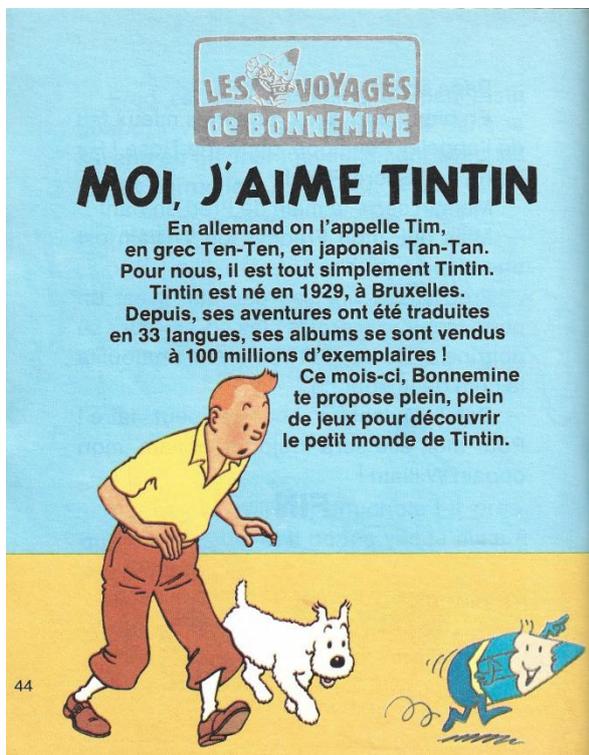


1. Mélange la farine et le sel. Ajoute de l'eau petit à petit jusqu'à former une pâte souple, qui ne colle pas aux doigts.
2. Mets de la farine sur la table et étale la pâte.
3. Découpe des ronds avec un petit verre, dessine des lunes ou des cœurs sur la pâte avant de les découper. Fais un trou en haut.
4. Maintenant, demande l'aide de tes parents. Pose tes décorations

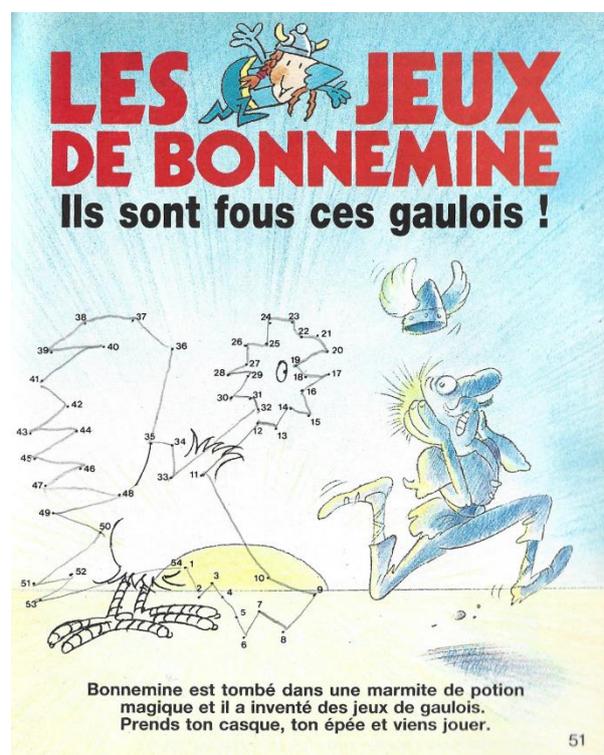
5. Fais-les refroidir. Puis peins avec de la gouache épaisse ou colle dessus des paillettes. Quand tout est sec, tu peux aussi les recouvrir de vernis à ongles transparent.
6. Passe un fil dans chaque trou et suspends tes décorations dans le sapin.



Annexe 9 : J'aime Lire n°521, pages 66-67



Annexe 9 : J'aime Lire n°128, page 44



Annexe 9 : J'aime Lire n°178, page 51

The advertisement features five Muppet characters as lollipops standing in a large pile of multi-colored lollipops. The characters are Miss Piggy (purple stick), Fozzie Bear (yellow stick), Kermit the Frog (red stick), Gonzo (blue stick), and Fozzie Bear (yellow stick). Each character has a speech bubble with text. The background is green with yellow and pink accents. The top corners show 'BONBONS ORANGE' and 'BONBONS CERISE'. The bottom left shows a small M&M's character. The bottom right has the word 'Dimanche' written vertically. The bottom banner is pink with white text.

BONBONS ORANGE

BONBONS CERISE

BONBONS CITRON

BONBONS FRAISE

... NOUS TE FERONS GAGNER DES TAS DE SUPER CADEAUX.

DES CONSOLES DE JEUX...

VA VITE DANS TA GRANDE SURFACE PRÉFÉRÉE ...

... ET DES JEUX ÉLECTRONIQUES DE POCHE.

61 MARIONNETTES SUPER CHOUETTES.

Dimanche

Annexe 10 : *J'aime Lire* n°176, page 70

McDonald's
c'est tout ce que j'aime
i'm lovin'it

les aventures de
RONALD McDONALD

PUBLICITE

RONALD ET SES AMIS
FONT UNE BALADE
SUR LA BANQUISE...

VOILÀ L'ENDROIT
IDÉAL POUR FAIRE
UNE PAUSE...

AAAAAAAAAAAAH!!!
GRRRRRRR!!!

BELLE COURSE
RONALD!

VA CHERCHER !

BONNE PÊCHE I...

SACRÉ PÊCHEUR
CET OURS !

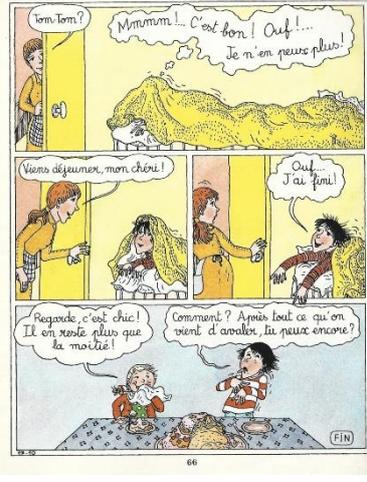
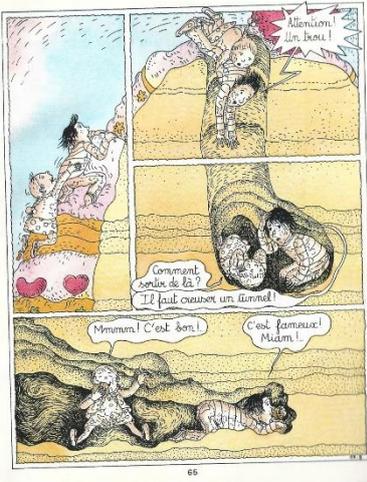
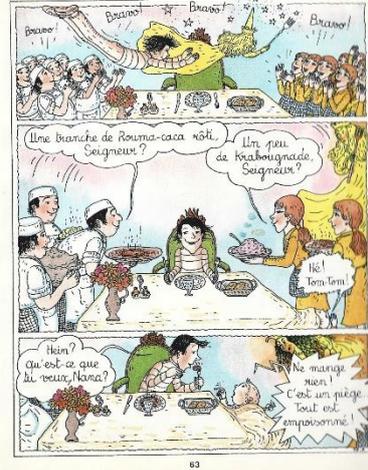
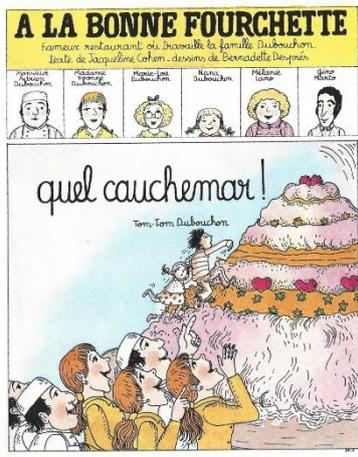
À BIENTÔT POUR
DE NOUVELLES
AVENTURES !

Ronald McDonald™ est une marque déposée propriété exclusive de McDonald's, Corp. et affiliés.

Annexe 1 : J'aime Lire n°323, page 70



Annexe 12 : J'aime lire n°456, couverture



Annexe 13 : J'aime lire n°17, « A la bonne fourchette », « Quel cauchemar ! », page 57 à 66

